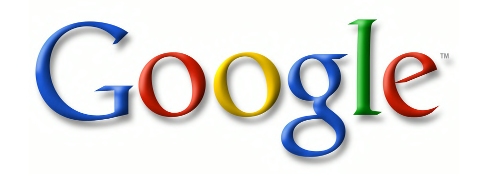
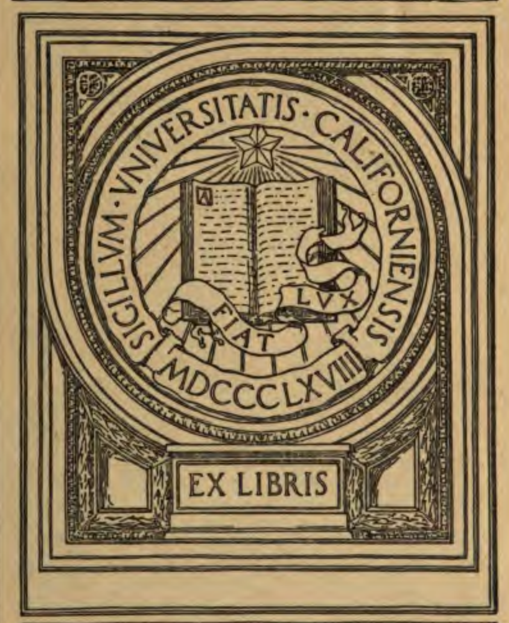
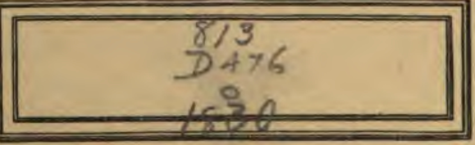


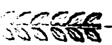

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


813
D476









OBSERVATIONS

MORALES,

CRITIQUES ET POLITIQUES,

PAR

ADRIEN DESTAILLEUR.

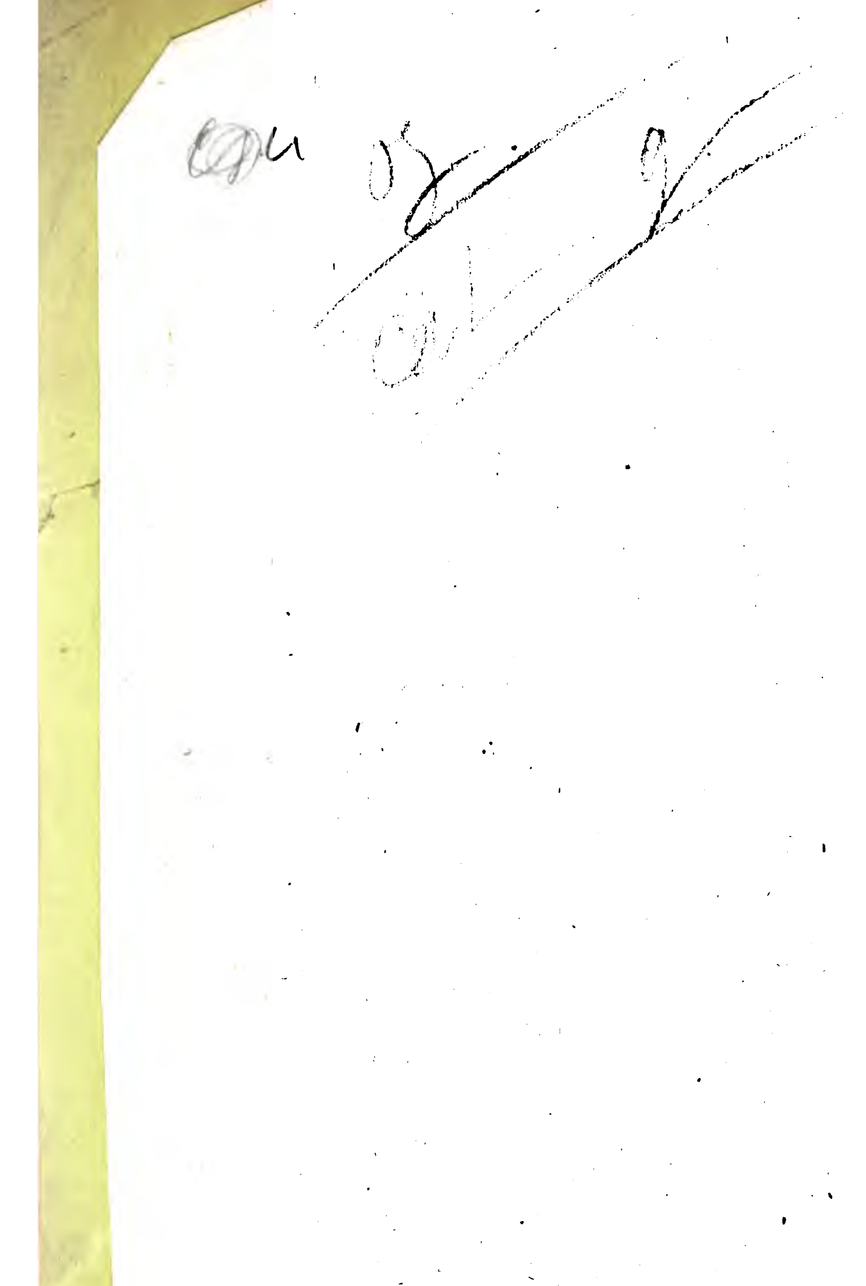
Deuxième Édition.



PARIS,

Chez
Pillet, Libraire, rue des Grands-Augustins, n. 7;
Delaunay, Libraire au Palais-Royal, Galerie Vitrée, n. 142 et 143
Dentu, Libraire, rue des Petits-Augustins, et au Palais-Royal, Galerie Vitrée, n. 13.

1830.



OBSERVATIONS

MORALES,

CRITIQUES ET POLITIQUES.

OBSERVATIONS

MORALES,

CRITIQUES ET POLITIQUES,

PAR

ADRIEN DESTAILLEUR.

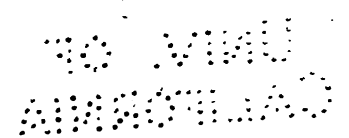
Deuxième Édition.



PARIS,

Chez
PILLET, Libraire, rue des Grands-Augustins, n. 7;
DELAUNAY, Libraire au Palais-Royal, Galerie Vitrée, n. 142 et 143;
DENTU, Libraire, rue des Petits-Augustins, et au Palais-Royal, Galerie Vitrée, n. 13.

1830.



DAVID, IMPRIMEUR,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉLANGES.

ERRATA.

Page 80 , ligne 20. C'est alors qu'on *les* connaîtra ; lisez : C'est alors qu'on *le* connaîtra.

Page 133 , ligne 5. La littérature visait à la finesse et à la *sensibilisé* ; lisez : lisez : la littérature visait à la finesse et à la *sensibilité*.

Page 137, ligne 16. *L'Élius* ; lisez : *Lélius*.

Page 153 , ligne 5 (de la note). Quand on *doit* le cultiver ; lisez : quand on *sait* le cultiver.

Page 209 , ligne 2. Et qui le menace de *nouveau* ; lisez : et qui le menace de *nouveaux*.

Page 277, ligne 21. On ne *cherche* que l'effet ; lisez : on ne *recherche* que l'effet.

Page 288 , ligne 4. D'un temps et d'un style *barbare* ; lisez : d'un temps et d'un style *barbares*.

vivement la curiosité : mais si je n'ai pas été beaucoup lu, j'ai été bien lu; et si je n'ai pas recueilli un grand nombre de suffrages, j'en ai obtenu d'honorables et de choisis. Cela suffisait à mon émulation. Je repris une production trop imparfaite, ne voulant la rendre au public qu'après l'avoir revue sévèrement et méditée mûrement. Je retouchai presque toutes les observations; j'en supprimai plusieurs; j'en ajoutai un plus grand nombre, et je les divisai par chapitres, afin que celles qui étaient relatives au même sujet pussent s'appuyer et se prêter du jour mutuellement. Enfin, je refondis tout l'ouvrage. Dans ce nouvel état, je le crois plus important et mieux ordonné. Néanmoins, je ne me dissimule pas toutes les améliorations dont il est encore susceptible; mais, ne sachant si jamais il me serait permis de les faire, fatigué, usé par un travail étranger à la littérature, et forcé de m'arrêter dans une carrière que je n'étais point destiné à parcourir, j'ai dû me

décider à cette seconde publication, à laquelle j'attache mon nom, comme au dernier fruit de mes soins. Ce n'est plus d'encouragemens que j'ai besoin aujourd'hui, c'est d'indulgence.

Un livre nouveau, de la nature de celui-ci, et qui n'est point recommandé par la réputation de son auteur, ne se lit guère de suite, ni complètement; on le parcourt. Pour faciliter cette manière de prendre connaissance du mien, j'ai mis, en tête, une table des matières; de sorte que chacun pourra choisir les sujets qui l'intéresseront davantage. Quant aux personnes qui aiment les préfaces, et aujourd'hui elles sont en faveur (*), je les préviens qu'elles trouveront, à la fin des mé-

(*) C'est que, pourvu qu'elles soient bien faites, elles dispensent de lire l'ouvrage et de le bien faire. Dès-lors, lecteurs et auteurs y trouvent également économie de temps et de peine. Aussi, les préfaces et les articles de journaux, qui peuvent leur être assimilés, sont l'objet principal de notre littérature actuelle.

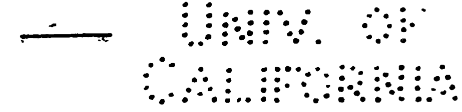
langes, un morceau qui peut en tenir lieu (*). Je l'ai laissé dans cet ordre, parce que c'est celui où il a été composé, et où, à mon avis, devraient être lues la plupart des préfaces, qui ne sont que des résumés, des comptes rendus par les auteurs de leurs principes, de leurs motifs et de leur but.

(*) *Des moralistes français et du caractère qu'il convient de donner actuellement à la morale.*

OBSERVATIONS

MORALES, CRITIQUES ET POLITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.



De la Morale.— De la Vérité.— Du Jugement.

La morale est la première science humaine: c'est la plus nécessaire aux relations sociales. Simple et claire comme la vérité, elle est à la portée de tous les esprits, pour être la règle de toutes les actions.

La conscience est la lumière de la morale.

La morale et la religion sont sœurs: mais la première ne règle que les rapports des hommes entre eux; la seconde règle les rap-

ports des hommes entre eux et avec Dieu; elle unit la terre avec le ciel.

Connais-toi toi-même, condition indispensable pour connaître les autres; premier principe de morale.

On apprend à se connaître en étudiant les hommes, et l'on apprend à connaître les hommes en s'étudiant soi-même.

Deux philosophes se sont appliqués particulièrement à l'étude d'eux-mêmes, Montaigne et Rousseau: mais, par un effet contraire, elle a mieux fait voir les hommes à celui-là; elle a empêché celui-ci de les bien voir: elle a rendu l'un indulgent et bienveillant, l'autre injuste et soupçonneux. D'où vient cette différence? — De l'orgueil, chez Rousseau.

L'orgueil ne corrompt pas moins notre esprit que notre cœur. Il est la source et de nos erreurs et de nos vices.

La fable et l'histoire, la mythologie et la religion véritable, s'unissent pour nous pro-

poser des leçons contre l'orgueil. Là, c'est la guerre des Géans contre les Dieux, la chûte de Phaéton, celle d'Icare. Ici, la punition des anges rebelles, celle de nos premiers pères, pour avoir goûté du fruit défendu; la confusion des langues parmi les hommes, pour avoir voulu élever une tour jusqu'au ciel. Ne saurons-nous jamais nous tenir dans les limites qui nous sont prescrites, et, par une étrange contradiction, notre esprit tendra-t-il toujours à dépasser les bornes de notre nature?

La métaphysique, qui promet de satisfaire notre raison, ne satisfait souvent que notre orgueil. Mère des disputes obscures et inintelligibles, elle sert le préjugé et l'esprit de parti bien plus que la vérité.

Les querelles de la métaphysique sont des combats de nuit.

La morale est le bon sens de la philosophie: la métaphysique en est, pour ainsi dire, l'imagination. L'une présente l'histoire de l'âme; l'autre n'en fait que le roman.

La plus saine morale est celle qui s'appuie sur la religion. La plus saine métaphysique est celle qui s'appuie sur la morale et sur la religion.

Mais la nature de la métaphysique la porte à s'affranchir de toute dépendance; elle ne veut point s'appuyer, elle veut appuyer : voilà pourquoi elle a produit tant d'erreurs et de malheurs. Qu'on se souvienne des querelles religieuses du Bas-Empire et des troubles politiques de nos jours (1).

Voulons-nous donc vivre en paix avec nous et avec les autres? Appliquons-nous à la morale et défions-nous de la métaphysique. La première, créée par nos besoins, fondée sur l'expérience et sur des faits, a un but utile et certain. La seconde, créée par une vaine curiosité, fondée sur des abstractions et des subtilités, erre dans le vague et les espaces.

---

(1) La métaphysique, qui s'est mêlée à tout, a tout gâté. En religion, elle a fait des fanatiques; en amour, des précieuses ridicules; en politique, des fous et des factieux.

Celle-là nous conduit au bien, au vrai, par une route sûre et facile; celle-ci ne présente que des sentiers où l'on s'égare et des abîmes où l'on se perd. Dieu nous a donné toutes les lumières nécessaires à nos actions; il nous a refusé celles qui ne peuvent qu'énorgueillir notre esprit et le porter à empiéter sur sa souveraine intelligence.

Nous l'avons dit, la morale reçoit une grande force de la religion. Pascal lui a prêté cet appui sublime, et c'est ce qui en fait le premier des moralistes. La Rochefoucauld et La Bruyère se sont bornés à nous révéler nos travers et nos vices, sans nous enseigner à les vaincre; mais cette révélation seule, en nous humiliant, nous instruit et nous corrige. Vauvenargues, comme Pascal, a voulu nous faire connaître nos ressources; avec cette différence, qu'il les montre en nous et dans nos penchans mêmes, tandis que Pascal les montre dans la religion. Celui-ci nous effraye; celui-là nous flatte, et, pour nous encourager, il court risque de nous énorgueillir.

Qui a mieux peint les mœurs que Molière et

Lesage? Ce sont des moralistes peintres. La Rochefoucauld est un moraliste penseur. La Bruyère est tout à la fois moraliste peintre et penseur.

La morale de Vauvenargues porte le double caractère de son âge et de son siècle : confiante et généreuse comme la jeunesse, elle est souvent novatrice et paradoxale comme la philosophie du temps.

La philosophie du dix-huitième siècle diffère de celle du dix-septième, en ce que celle-ci, austère et rigoriste, a châtié vigoureusement les vices; et que l'autre, facile et commode, a cherché à les excuser. Mais il est à remarquer que c'est lorsqu'on a eu meilleure opinion des hommes qu'ils sont devenus plus pervers. Leur naturel faible et présomptueux a besoin de sévérité, et l'indulgence, en les ménageant, ne fait que les corrompre.

Si la morale doit être sévère, l'homme doit être indulgent. C'est pourquoi Vauvenargues est peut-être plus estimable comme homme que commme moraliste.

Ce jeune écrivain a cru reconnaître que l'espèce humaine n'avait été présentée que d'un côté, celui qui lui est défavorable : animé par un sentiment de justice et de bienveillance, il a voulu la présenter dans un autre sens, et montrer en elle ce qu'il y a d'honorable, pour compléter le portrait de l'homme. Cette intention était belle et neuve; mais elle l'a souvent porté trop loin. Néamoins il a touché le but en le dépassant; il a donné à la morale une nouvelle puissance, celle d'émouvoir, et il a enseigné le chemin du cœur pour aller à l'esprit (1).

Le système de La Rochefoucauld peut décourager les hommes faibles, ou fournir des armes aux vicieux ; mais il est utile aux hommes fermes et vertueux, en les empêchant de se glorifier de leur vertu même. C'est un

---

(1) *Les grandes pensées*, a-t-il dit, *viennent du cœur* : vérité touchante et qui lui est applicable. Peut-être eût-il été plus exact de dire : *les belles pensées viennent du cœur*. Richelieu, Cromwel, Bonaparte, ont eu de *grandes pensées*, et, certes, ils ne les tiraient pas du *cœur*.

aliment de forte substance, qui ne convient qu'aux tempéramens robustes; il se tourne en poison dans les estomacs débiles ou malades.

L'on peut abuser du livre des *Maximes;* mais de quoi n'abuse-t-on pas, et quel ouvrage est à l'abri des fausses interprétations? Les fables de La Fontaine, toutes morales qu'elles sont, présentent, pour la plupart, à l'œil louche, un sens défavorable. Dans *la Cigale et la Fourmi,* il voit une leçon d'avarice; dans *le Corbeau et le Renard,* un encouragement à la flatterie; dans *le Loup et la Cigogne,* un conseil d'égoïsme, ou un exemple d'ingratitude, etc.... Il en est de même des pièces de Molière : on l'a accusé d'avoir ridiculisé la vertu dans *le Misanthrope,* d'avoir outragé la religion dans *le Tartufe,* d'avoir enseigne aux filles à tromper leurs tuteurs dans *l'Ecole des Femmes,* et aux femmes à tromper leurs maris dans *Georges Dandin*.... C'est ainsi qu'un esprit faux ou pervers, en s'écartant du véritable but d'un auteur, sait toujours en découvrir un dangereux et coupable, et que, par des suppositions erronées

ou malveillantes, il calomnie les meilleures productions.

Rien de mauvais pour un bon esprit. Rien de bon pour un mauvais esprit.

Tout est tellement mêlé de bien et de mal, qu'il n'y a presque pas d'homme ni de chose dont on ne puisse faire l'éloge et la critique.

Un homme d'esprit peut dire une sottise, un sage faire une folie, un brave commettre une lâcheté. De même un bon ouvrage peut avoir des défauts, et un mauvais avoir des beautés. C'est l'ensemble de la conduite dans l'individu, c'est la réunion et la comparaison des qualités diverses dans un ouvrage, qui doivent déterminer le jugement et fixer l'opinion.

Les esprits faux ou bornés ne voient qu'un côté des choses; ils sont tranchans et opiniâtres. Les esprits faibles, s'ils sont éclairés, distinguent les diverses qualités des choses, sans pouvoir en fixer la mesure et en faire le rapprochement; ils sont flottans et incer-

tains. Enfin, les esprits vraiment supérieurs connaissent la juste proportion du bien et du mal; eux seuls sont capables d'établir un jugement sain; ils sont fermes et décisifs avec discernement.

Les sceptiques restent à mi-chemin, également éloignés de l'erreur et de la vérité. Ils ont assez de lumières pour reconnaître l'une, et n'ont pas assez de force pour atteindre l'autre.

C'est donc bien à tort qu'on leur donne le nom d'*esprits forts*. L'on n'est sceptique que par faiblesse.

Une vue courte rend nécessairement l'esprit faux, puisqu'on ne peut juger les choses dans tous leurs rapports. Il ne suffit pas que ce qu'on voit soit vrai, il faut voir tout ce qui est vrai pour être équitable.

Quand les passions faussent l'esprit, c'est qu'elles diminuent ses lumières, ou les portent toutes sur un seul point. Elles font comme ces chefs de parti, qui ne montrent à

leurs subalternes que ce qu'il y a d'avantageux dans leur cause.

Ainsi, un bon jugement n'est pas seulement un esprit juste, c'est un esprit étendu.

On peut être conséquent dans un faux système, comme on peut marcher droit dans une fausse route.

L'erreur provient moins du raisonnement que du discernement. Or, le discernement est presque instinctif. On est doué de discernement; on apprend à raisonner.

Les hommes diffèrent bien plus par le caractère que par l'esprit, par la manière de sentir que par la manière de penser. C'est ce qui produit l'obstination dans les discussions. S'il ne s'agissait que de combattre des raisonnemens, on parviendrait plutôt à s'entendre; mais comment changer des sentimens, réformer des goûts! La difficulté n'est pas de convaincre, c'est de persuader.

Parvenez à concilier les intérêts, il vous

restera peu de chose à faire pour accorder les esprits.

Nous ne sommes sourds à la vérité que parce que nous sommes aveuglés par l'intérêt.

L'homme d'esprit sait ce qu'il gagne à bien soutenir une discussion : l'homme sage sait ce qu'il gagne à l'éviter.

L'on ne peut raisonner sur certaines matières abstraites, de même qu'on ne saurait vivre sur les plus hautes montagnes : l'air y est trop subtil.

Notre nature trouve des bornes de tous côtés. A une certaine élévation de la pensée, l'esprit s'égare, la raison échappe : à une certaine élévation de l'air, la vue se trouble, la respiration manque.

Il y a des sympathies dans les esprits comme il y en a dans les humeurs. Souvent deux hommes de beaucoup d'esprit ne s'en trouvent ni l'un ni l'autre, faute de certains rapports.

L'humeur, souvent, n'est pas d'accord avec le jugement. Il y a des personnes qui ont l'humeur vive et le jugement froid ; d'autres ont le jugement prompt, exalté, et l'humeur tranquille. Tel soutient avec passion, avec violence, des opinions très-modérées ; tel autre soutient avec calme et sang-froid des principes très-exagérés.

Quelque modéré qu'on soit, il est bien difficile de ne pas s'exaspérer dans son opinion par l'exaspération de l'opinion contraire.

Les hommes de parti outrent les opinions de leurs chefs, comme les valets outrent les défauts de leurs maîtres en les adoptant.

L'homme impartial aime et accueille la vérité, de quelque part qu'elle vienne, comme l'homme bienfaisant soulage le malheur, sans s'informer de ce qui l'a causé.

Chaque chose, dit Pascal, *n'est vraie qu'en partie.... Nous n'avons ni vrai ni bien que mêlé de faux et de mal.* Voilà le langage de la raison ; mais il est souvent impuissant dans l'application ; il ressemble trop au doute et à

la faiblesse ; il paraît trop froid et ne persuade pas. Le langage de la passion seul réussit, remue, entraînè. Dites : cet homme a telles qualités et tels défauts, cette chose a tels avantages et tels inconvéniens ; on ne vous entend pas, vous ne produisez nul effet. Mais écriez-vous : cet homme est parfait, cette chose est excellente ; ou bien : l'un et l'autre sont détestables ; alors vous faites sensation, et quelque parti que vous preniez, vous êtes sûr d'avoir de nombreux approbateurs.

Les hommes ne sont jamais ni si bons ni si méchans qu'on le dit.

L'homme vif et passionné voit d'abord tout en bien, puis tout en mal ; il ne devient juste et sage que lorsque l'expérience lui a démontré qu'il existe en toute chose un mélange de bien et de mal. Mais il y a bien des gens que l'expérience ne mûrit jamais, et qui passent leur vie à parcourir les deux extrêmes, sans pouvoir s'arrêter à ce terme moyen qui est la raison (1).

(1) Il en est ainsi de certains peuples.

Les jeunes gens ne peuvent entrevoir la vérité que par le télescope de leur imagination. On doit pardonner à l'exagération de leurs jugemens, et n'en examiner que le fond. L'essentiel est que ce fond soit sain : c'est le germe de la raison, qui se développera plus tard. Au printemps de la vie, on ne peut produire des fruits bien mûrs.

La vérité toute nue est triste et froide. Je ne sais si elle convient aux hommes, qui ne sont heureux, qui ne deviennent grands et illustres, souvent, que par les illusions. Ce sont elles qui donnent du prix à la gloire, des charmes à l'amour, et qui couvrent de fleurs le temps de la jeunesse.

Ce n'est pas impunément que l'on déchire le voile des illusions, dont la nature, comme une mère tendre et prévoyante, a pris soin de nous envelopper. On cherche des connaissances, on ne trouve que des misères; on croit enrichir son esprit, et l'on appauvrit son âme; à force de se rendre compte des choses, on devient inhabile à en jouir, comme à force d'examiner les hommes, on se rend

incapable de les aimer; et ainsi la vertu disparaît avec le bonheur.

En nous efforçant de détruire toutes les illusions dangereuses, prenons garde de flétrir celles qui favorisent le bonheur, la vertu, les talens.

Il me semble qu'il faut une grande supériorité d'esprit pour n'être point insupportable à soi-même et aux autres, quand on n'a plus d'illusions.

Mais il est des vérités préférables aux plus douces erreurs, et qui, bien mieux qu'elles, assurent notre bonheur et nos vertus; ce sont les vérités de la religion.

CHAPITRE II.

Des Femmes. — Des Affections du coeur.

Les femmes manquent d'esprit de corps. Rien de si facile, si elles savaient s'entendre, que de forcer les hommes à les honorer, à les respecter. Elles n'auraient qu'à établir une sorte de police, qui envelopperait dans leur disgrâce commune quiconque aurait outragé l'une d'entre elles. Mais comment songeraient-elles à plaindre et à venger des maux dont chacune en particulier, se croit exempte? La vanité et la jalousie lui persuadent toujours que l'on ne saurait avoir près d'elles les torts qu'on a eus ailleurs. Il y a même des femmes qu'on ne parvient à se rendre favorables qu'en leur sacrifiant d'autres femmes ; comme ces divinités barbares, qui méprisaient un

pur encens, et auxquelles il fallait offrir des victimes humaines.

Si les femmes n'entendent pas leurs intérêts, en ne sachant imposer le respect, les hommes n'entendent pas leurs plaisirs, en ne sachant s'y soumettre.

Les femmes et les rois accordent leurs faveurs, non à ceux qui les méritent le mieux, mais à ceux qui les recherchent davantage. D'où il arrive que les uns et les autres sont si souvent trompés : car l'honnête homme, celui qui est le plus capable d'être fidèle à son maître ou à sa maîtresse, fait moins de frais et d'avances; il veut être senti, discerné : l'homme pervers est toujours audacieux ou insinuant.

Les vils suborneurs, les corrupteurs les plus dépravés s'attachent aux femmes les plus aimables et les plus estimables, comme les vers s'attachent aux meilleurs fruits.

Les femmes, ordinairement, font peu pour un amour contre lequel elles ont peu fait.

Quand l'amour est vainqueur, il hérite des forces que la vertu lui a opposées.

Et la vertu, également, quand elle triomphe, hérite des forces que les passions lui ont opposées.

L'on renonce souvent à l'amour, pour avoir été trop heureux ou trop malheureux par lui; parce qu'on désespère de rencontrer aussi bien, ou parce qu'on craint de rencontrer aussi mal.

Les femmes vraies et naturelles inspirent plutôt l'amitié que l'amour : les femmes timides ou coquettes inspirent plutôt l'amour. A ce dernier sentiment il faut des voiles ou du manége.

Vous vouliez de la beauté, elle n'est que piquante ; vous demandiez des sentimens, elle n'est que coquette. Il vous fallait de la raison, de la délicatesse, de la douceur; elle est légère, inconsiderée, capricieuse. Elle a toutes les grâces de l'amour, avec toute sa malice et toute sa cruauté. Elle vous enchante et vous désole tour-à-tour, vous donne lieu, vingt fois le jour, de vous flatter

de vous désespérer, de la bénir et de la maudire. Elle vient de vous presser tendrement la main, et, dans le même lieu, presque au même instant, elle adresse un regard à celui-ci, un sourire à celui-là, prête l'oreille aux propos galans de Valère, et accepte le billet que Léandre lui a furtivement glissé. Vous devenez son amant déclaré : c'est pour vous un lien puissant, un engagement solide et inviolable; ce n'est pas la moindre attache pour elle : elle continue de se livrer à la dissipation, au manége de la coquetterie, de recevoir les hommages de mille adorateurs, d'entretenir leurs espérances, de flatter leurs désirs. Vous recherchez des tête-à-têtes, des entretiens intimes, qu'elle n'a pas le temps de vous accorder; elle vous échappe, et s'emporte au tourbillon des plaisirs. Vous croyez avoir des droits de vous plaindre, vous voulez gronder, et c'est vous que l'on gronde: vous êtes un fâcheux, un bourru, un homme exigeant et impérieux, avec lequel on ne saurait vivre. L'on vous réduit à vous défendre, même à faire des excuses. Vous en venez au point de tout souffrir pour avoir la paix, et de vous dissimuler des torts qui

vous forceraient à rompre des liens trop chers. Vous désireriez au moins qu'on secondât votre aveuglement volontaire, qu'on usât d'un peu d'adresse et de mystère, qu'on vous trompât habilement; ce qu'on ne veut pas même vous accorder, et votre faiblesse est précisément ce qui vous perd. Tant de résignation, de soumission, lasse et fatigue. On prenait plaisir à vous tourmenter, à exciter votre jalousie, on s'amusait de vos boutades et de vos fâcheries. Que faire d'un homme si commode et si patient? y a-t-il rien de plus fade pour une coquette? Vous ne vouliez pas prendre votre congé, on vous le donne; et vous avez bientôt un successeur; car ce n'est pas à l'amour qu'on est infidèle, c'est à l'amant.

Les femmes sont comme les enfans : il faut souvent vouloir leur bien malgré elles; et combien peu d'hommes en sont capables! La plupart ne cherchent qu'à les amuser, ou à s'en amuser.

Il y a peu de maris qui n'aient à se reprocher l'inconduite de leur femme, et c'est pour cela qu'ils en partagent le déshonneur dans l'opinion publique. Ainsi, ce qu'on appelle

préjugé n'est qu'une justice raisonnée, utile aux moeurs (1).

Une femme est à son mari ce qu'un premier ministre est au souverain. De droit l'inférieure, elle devient souvent supérieure par le fait; et, habile à saisir sa faiblesse, c'est par-là qu'elle le gouverne, en ne lui laissant que les apparences de l'autorité.

En fait de mariage, les jeunes gens ne devraient pas avoir l'*initiative;* mais ils devraient toujours avoir leur *veto*.

Les femmes galantes font bien du tort aux femmes tendres, elles en prennent le langage; ce qui fait qu'on les confond dans le monde, où le sentiment, à présent, est tourné en ridicule. On n'y croit plus, depuis qu'il a servi si souvent de prétexte ou de voile à la débauche.

---

(1) A Rome, la loi Julia ordonnait qu'on ne pourrait accuser une femme d'adultère, qu'après avoir accusé son mari de favoriser ses déréglemens.

Beaucoup de femmes prennent leur imagination pour leur cœur, et croyent éprouver la plus vive passion, lorsqu'elles ne font que la rêver.

Mélite est dans la position la plus désirable. Elle a de la fortune, elle est aimable et belle. Rien ne lui manque pour faire son bonheur et celui des autres. Mais, inspirée par un fâcheux génie, elle fait tout le contraire. Une vie paisible et douce ne saurait lui convenir : il lui faut du mouvement, des embarras, des sentimens et des événemens extraordinaires. Son esprit et son cœur ont besoin d'inquiétude, d'agitation ; et qui pourrait lui en fournir davantage que l'amour? C'est donc l'amour qui fait sa principale occupation. Mais ne pensez pas qu'elle recherche des conditions convenables, des qualités assorties. Non ; il faut qu'on soit victime ou qu'elle le soit. Elle se plaît à lutter contre les difficultés que présentent l'âge, l'état, les sentimens, le caractère. Il lui paraît piquant de rendre sensible un vieillard, un ecclésiastique, un homme grave et austère, ou de rendre infidèle l'amant bien épris

d'une autre femme, de son amie, peut-être. L'intérêt de la coquetterie lui donne presque toutes les émotions de la passion : on la croirait touchée, lorsqu'il n'y a que la résistance qui l'excite : mais cette fausse apparence la rend plus dangereuse. Elle vous flatte, vous cajole, vous caresse, vous comble de bontés et de prévenances, vous environne de soins tendres et délicats, vous enlace de mille séductions. Le moyen de résister ? On succombe. Là est le terme de votre enivrement, de votre bonheur. Vous n'aviez qu'à vous louer d'elle, vous n'avez plus qu'à vous en plaindre. Sa vanité est satisfaite, elle a triomphé des obstacles : quel attrait présentez-vous désormais ? On ne voit plus que vos rides, votre profession, votre humeur, vos ridicules ou vos torts. On vous néglige, on vous méprise. Vous êtes humilié de votre disgrâce, indigné, outré d'avoir été joué. Qui vous vengera d'elle ? elle-même. Mélite est la victime de son propre poison. Si des difficultés à surmonter l'amusent, il n'y a que des difficultés insurmontables qui puissent la toucher. Elle devient donc sensible pour qui ne saurait l'être, son cœur s'enflamme où se brise sa puissance.

Mélite se consume d'un amour sans retour ; elle s'est éprise d'un ambitieux.

Les Français ont partout la préférence des femmes, parce qu'ils leur présentent à la fois les rapports et les différences qui les flattent le plus, et qu'aux qualités mâles et nobles de leur propre sexe, ils joignent les qualités agréables de l'autre. Généreux et braves, comme les hommes doivent être, ils ont la sensibilité, la grâce, la délicatesse et le tour d'esprit des femmes. Mais ils sont légers et volages... C'est une convenance de plus.

Il résulte de là qu'en France les sexes sont beaucoup plus mêlés qu'ailleurs, parce que les goûts et les penchans ont plus de conformité.

Rousseau observe que le commerce trop fréquent des deux sexes échange les caractères distinctifs que la nature leur a donnés. Il en fait un sujet de satire contre les femmes : on pourrait en faire un sujet d'éloge. En effet, ne serait-ce pas pour cette raison que les femmes, en France, ont souvent joué le rôle des hommes, dans des circonstances ma-

jeures, et qu'on y compte plus d'héroïnes que partout ailleurs (1).

Il y a des hommes avec qui on ne saurait être flatteur, et des femmes avec qui on ne saurait être galant, sans être impertinent.

Les femmes coupables qui médisent de leur sexe ont un double intérêt : d'imposer par un faux air de sévérité, si on ne les connait pas, de s'autoriser par l'exemple, si on les connait.

Une femme sans douceur est un fruit sans suc, une fleur sans parfum. Cette qualité aimable est l'ornement ou le supplément de toutes les autres. Elle pare la beauté, elle excuse la laideur; et la nature ne semble l'avoir mise sur la figure des femmes que pour annoncer qu'elle doit être dans leur âme.

---

(1) Pendant la révolution, une seule femme montra de la faiblesse sur l'échafaud; une seule femme ne sut mourir. C'est qu'elle n'avait su vivre. J'ai nommé la Dubarry.

Elise n'est pas régulièrement belle; elle est mieux que cela, elle est charmante. Il y a tant de grâce, de candeur, d'expression, répandues sur toute sa personne, que le cœur la trouve jolie plus encore que les yeux. Simple et détachée de toute prétention, elle semble craindre et fuit l'attention qu'elle captive : elle se trouble, rougit, au murmure flatteur que son aspect fait naître en tout lieu; et cette timidité modeste, ce léger embarras, la rendent encore plus aimable et plus touchante (1). En la voyant on l'aime, on voudrait s'en faire aimer; mais le respect retient les désirs téméraires, et l'on se borne à envier le sort de son frère, de son père, de son époux. Elle se met bien, toujours avec goût et décence, jamais avec luxe ni recherche : l'on reconnaît qu'elle est encore plus parée d'elle-même que de frivoles ajustemens, et qu'elle n'a pas besoin, pour prévenir en sa faveur, de tous les supplémens de l'art et de la toilette. Généralement, son extérieur plaît

(1) Elle rougit de plaire, et plaît en rougissant.
DELILLE.

et intéresse plus qu'il ne frappe et n'éblouit. Il en est de même de son entretien, qui est moins vif et piquant qu'agréable, attachant, pénétrant; qui ne brille pas par des traits inattendus et des saillies heureuses, mais qui charme par la douceur, la modestie, la raison soutenue. Elle se livre peu dans le monde, retenue par une extrême défiance d'elle-même; mais en particulier, et quand elle est sûre d'inspirer de la bienveillance, de l'affection, elle est communicative, expansive, sans être importune. Elle ne vous parle d'elle-même que pour vous engager à lui parler de vous, et ce n'est point avec une curiosité indiscrète qu'elle vous interroge, ou avec une complaisance distraite, c'est avec un véritable intérêt, qui attire, entraîne la confiance. Elle ne cherche pas, en conversant avec vous, à faire valoir son esprit, à faire admirer son éloquence, mais à vous entendre, à vous comprendre, et pour cela elle a un tact excellent; elle lit en vous souvent mieux que vous-même; et c'est pour vous consoler, si vous avez des peines, pour vous encourager, si vous avez des craintes, c'est pour tirer un heureux parti de tous vos sentimens, les

faire servir au bien et à votre bonheur. Cela fait assez connaître son cœur; on peut en juger par son esprit; car tout en elle s'accorde, se correspond, forme une douce harmonie, un ensemble ravissant. Elle est sensible, délicate, obligeante, pleine de droiture et de sincérité, solide et sûre dans le commerce. Son humeur, égale et douce, ne s'est jamais soulevée par le moindre mouvement de colère et d'impatience. Elle ne saurait s'aigrir du malheur, de l'injustice même dont elle est l'objet; mais elle repousse avec fermeté les insinuations de la malice et de l'envie contre les autres; elle défend ou excuse les absens qu'on attaque, surtout s'il s'agit de personnes de son sexe, et ce que toutes les femmes devraient faire pour leur intérêt commun, elle le fait, elle, par seule générosité; car elle n'a jamais donné prise à la médisance, à la calomnie; sa réputation est pure comme ses mœurs : avantage qu'elle doit autant à sa prudence qu'à sa vertu. Appréciant le monde de bonne heure, sans le haïr, elle s'en est écartée; elle a reconnu les dangers de sa fréquentation et la frivolité de ses plaisirs; elle s'est recueillie dans l'étude, elle

s'est concentrée dans son ménage et dans sa famille, environnée d'un petit nombre d'amis choisis, au milieu desquels elle a trouvé la paix, le bonheur; et, en conservant l'estime publique, elle a conservé et développé toutes les précieuses qualités dont l'a douée la nature : comme ces belles plantes qui, dans la solitude et hors de toute atteinte, prennent les plus heureux accroissemens et parviennent à toute leur perfection.

Les femmes tirent de leur cœur beaucoup de vertus que les hommes n'obtiennent que de leur raison.

La bienfaisance des femmes oblige et console. Celle des hommes, souvent, ne fait qu'assister.

La compassion des femmes est déjà de la bienfaisance.

La bienfaisance, pour les hommes, est un devoir, une vertu : pour les femmes, elle est un instinct, un besoin.

Voulez-vous reconnaître les qualités propres et distinctives des deux sexes pour servir l'humanité? Voyez dans les hôpitaux : ce sont les hommes qui ordonnent les remèdes, ce sont les femmes qui les administrent.

Les femmes jugent toujours bien des choses de sentiment. Les hommes n'en jugent bien que lorsqu'ils sont amoureux.

Les hommes ne connaissent l'amour qu'après l'avoir éprouvé. Les femmes le connaissent avant.

Généralement, les affections des hommes dépendent de leur caractère, et le caractère des femmes dépend de leurs affections.

Deux passions triomphent de l'amour : chez les hommes, l'ambition; chez les femmes, la coquetterie.

La coquetterie est l'ambition des femmes.

L'ambition rejette l'amour comme un obs-

tacle, ou l'emploie comme un moyen. Voyez Alexandre et César (1).

Louis XIV a eu des maîtresses toujours conformes à son âge (2). Dans sa jeunesse, une femme tendre et sentimentale : à son âge mûr, une femme brillante et intrigante : dans sa vieillesse, une femme sérieuse et dévote. La cour, qui copie le roi, et la ville, qui copie la cour, ont pris alternativement la teinte de ces différentes époques, et l'on peut dire que le caractère des maîtresses de Louis XIV a fait le caractère de son siècle, qui, dans ses variations successives, présente le tableau de la vie humaine.

Les jeunes gens, par leur naturel confiant et affectueux, forment facilement des liaisons; mais ils les rompent facilement aussi, parce qu'ils espèrent toujours en retrouver d'autres. Malheureusement, l'âge et l'expérience, qui

---

(1) Octave a suivi l'exemple d'Alexandre. Quant à Antoine, son compétiteur, pour s'être fait de l'amour un objet et non un moyen, il s'est perdu.

(3) Il semble que ce roi, exact observateur des convenances, ait voulu s'y conformer jusques dans ses amours.

démontrent le prix des amis et apprennent à les conserver, rendent moins propre à les acquérir.

Les jeunes gens prodiguent tout, parce qu'ils espèrent tout.

L'imagination de la jeunesse fait tous les frais du bonheur.

Combien d'amitiés ne sont que de la reconnaissance, fondée sur la satisfaction de l'amour-propre, et combien de gens croyent aimer, qui ne sont touchés que de ce qu'on les aime!

La manie de vouloir se faire aimer rend les femmes coquettes en amitié comme en amour, leur fait employer autant d'agaceries, de manéges et d'artifices, pour gagner des amis, que pour séduire des amans. Mais la première espèce de coquetterie est pire que l'autre, parce que l'amour, souvent, veut être trompé, l'amitié jamais.

Orphise parle beaucoup de ses amis; mais

c'est pour dire combien elle en est aimée, jamais pour dire combien elle les aime. Elle est, avec eux, dans l'intimité, pleine de confiance et d'abandon; mais cette confiance n'a d'objet qu'elle-même; elle en fait un privilége dont elle jouit seule, une sorte de droit exclusif qu'elle s'arroge. Jamais elle ne recherche avec complaisance ce qui peut leur plaire ou les intéresser, jamais elle ne s'informe avec sollicitude de leurs affaires; elle ne les entretient que des siennes propres; elle n'est occupée et veut qu'on ne soit occupé que d'elle; elle est le centre et le but unique de tous ses discours, de toutes ses pensées, de toutes ses actions. Cependant elle fait valoir comme les plus grandes preuves de tendresse ses épanchemens mystérieux, les conseils qu'elle demande ou qu'elle daigne recevoir, et veut qu'on lui en sache un gré infini. Elle prend le besoin de se confier et d'être dirigée pour de l'attachement. Orphise a des confidens, des favoris, comme les princes, ou des directeurs, comme il était de mode d'en avoir autrefois; elle n'a point d'amis, car l'amitié est un sentiment qui veut être partagé.

Le dirai-je? quand Orphise oblige (et cela lui arrive assez souvent), c'est encore par intérêt personnel, pour obtenir des louanges et des honneurs, pour attacher davantage à elle, pour enchaîner par la reconnaissance, pour asservir par les obligations. Aussi sert-elle avec éclat et apparat, jamais avec délicatesse et ménagement : mais comme elle craint la peine et l'embarras, elle est encore plus libérale de sa bourse que de ses soins. Elle est quelquefois prodigue et magnifique, elle n'est point généreuse; elle a plus d'ostentation que de sensibilité; et quand elle a mis quelqu'un dans sa dépendance par des bienfaits, elle en exige les soins les plus pénibles, les sujétions les plus humiliantes; elle en fait le martyr de ses fantaisies et de ses caprices.

Orphise veut plaire, veut être aimée, veut régner, et qu'on lui rende une sorte de culte; mais l'ardeur de ses désirs à ce sujet la trompe sur les moyens, et lui fait employer les plus contraires à son but. Elle brille, elle ne plaît pas; elle est flattée, encensée, elle n'est point aimée, et son empire ne s'exerce que sur les actions, non sur les cœurs.

Nous nous attachons davantage à nos amis, quand nous avons occasion de les reprendre ou de les obliger. Voilà pourquoi leurs défauts et leurs malheurs ne nous déplaisent pas toujours. Nous nous ennuyons un peu de leur perfection ou de leur trop grand bonheur, qui nous rend inutiles pour eux.

Les malheurs resserrent les liens du cœur.

L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour.

Les intérêts de nos amis nous inspirent des conseils, auxquels nous nous attachons davantage qu'à ces intérêts mêmes.

Nous savons presque mauvais gré à nos amis de leurs succès, quand ils donnent un démenti à notre jugement.

Nous ne nous prêtons à la confiance des autres que pour qu'ils se prêtent à la nôtre; nous n'écoutons que pour être écoutés, impatiens de prendre notre tour, et beaucoup plus occupés de ce que nous avons à dire que de ce qu'on nous dit.

Vous avez des secrets à garder. Dorilas vient de vous livrer tous les siens, et il peut exiger un juste retour. N'appréhendez pas cet embarras. Dorilas vous quitte de votre confiance, pourvu que vous essuyiez la sienne. Il jugera de votre affection par la part que vous prendrez à ses intérêts, non par celle que vous lui ferez des vôtres.

Les gens vifs et passionnés s'attachent par la confiance qu'ils accordent. Les gens tranquilles et inoccupés s'attachent par la confiance qu'on leur accorde.

Vous entreteniez Ergaste. Dans l'entraînement de la conversation, dans l'effusion du cœur, une indiscrétion grave vous est échappée. Vous voudriez la ressaisir; vous êtes inquiet, tourmenté. Tranquillisez-vous : Ergaste n'a rien entendu, il était trop occupé de lui.

Il en est de la confiance comme de l'amour, il ne faut rien lui accorder, quand on veut lui refuser quelque chose.

Si vous dépensez votre confiance avec tout le monde, que gardez-vous pour vos amis?

Tous les hommes veulent être aimés, et presque aucun ne peut supporter la meilleure preuve d'affection, qui est la sincérité.

Il faut être réservé avec les gens du monde, vrai avec les gens qu'on estime, franc avec ceux qu'on aime.

Pour être sociable, même pour être juste, il ne faut pas trop compter avec les hommes, en exiger une réciprocité trop exacte. La nature nous ayant doués diversement, ne nous a pas rendus capables des mêmes choses. Le commerce de l'amitié ne s'établit que sur une sorte de compensation, un échange de services à peu près équivalens, non sur une taxation rigoureuse de procédés semblables. L'on serait souvent en défaut, si l'on devait toujours payer de la même monnaie qu'on reçoit.

Il y a des différences qui s'accordent et des ressemblances qui se contrarient. L'har-

monie, dans les liaisons intimes, naît souvent de caractères opposés, comme en musique, elle se forme de voix et d'instrumens divers. Mais s'il ne faut pas toujours de la conformité dans les humeurs pour s'accorder, il en faut dans les sentimens et les principes.

Ce qui rend si vives les querelles des amis et des amans, est que celui qui a le plus raison a presque toujours un peu tort.

On dit quelquefois du mal des gens qu'on aime; mais on ne veut pas que les autres en disent.

Pour être vraiment propre à l'amitié, il faut avoir acquis la connaissance des imperfections humaines, et l'indulgence qui les fait supporter.

Combien d'amitiés qui ne sont que des associations d'amour-propre, où l'on est tacitement convenu de se faire valoir mutuellement!

Souvent tout le mérite des autres à nos

yeux n'est que le cas qu'ils font de notre propre mérite.

L'accord de bien des gens n'est que l'art de la dissimulation. Si l'on mettait plus de franchise dans les relations sociales, il y aurait et plus de divisions et plus d'intimité.

La plupart des hommes savent mieux vivre avec leurs supérieurs et leurs inférieurs qu'avec leurs égaux. L'ambition est attirée près de ceux-là, la vanité est flattée près de ceux-ci, tandis que l'intérêt éloigne des autres, avec lesquels on a des concurrences et des rivalités à soutenir. Il n'y a que les gens capables d'une véritable amitié qui recherchent leurs égaux : en même temps ils paraissent difficiles aux grands et aux petits, parce qu'ils ne veulent pas plus aduler qu'être adulés. Mais combien peu sont capables d'une véritable amitié !

L'amitié est tellement supérieure à l'amour, que celui-ci ne devient parfait qu'en se combinant avec l'autre, en empruntant sa douceur, sa sincérité et sa confiance.

L'amitié ne souffre aucune inégalité. Un protecteur ne peut être un ami, s'il ne fait abstraction de ses titres et de ses droits. Il faut même qu'il prenne sur lui les obligations, et qu'il paraisse reconnaissant des services qu'on veut bien recevoir. Il n'y a que ce moyen d'effacer la supériorité que donnent les bienfaits. Mais une telle conduite est bien rare : elle exige presque autant d'habileté que de générosité et de délicatesse.

Les gens d'un caractère faible, passifs dans leurs affections, ne s'attachent que par habitude ou par sujétion. Le hasard, plus que le cœur, décide de leurs liaisons. Ils ne prennent pas des amis, ils les reçoivent.

C'est un grand malheur d'aimer quelqu'un qui manque de caractère. Eût-il pour vous la plus vive affection, il n'est pas le maître de la prouver, et jamais l'on ne peut le posséder entièrement. Comment serait-il bien à vous ? Il n'est pas à soi-même, dépendant de toutes les circonstances et de tous ceux qui veulent prendre de l'empire sur lui. Inhabile à se diriger, il ne suit dans sa conduite, ni ses pro-

pres inspirations, ni ses sentimens, ni ses désirs, et souvent ce sont les personnes qu'il aime davantage qui ont le plus à se plaindre de lui.

Il y a des gens qui aiment à se laisser gouverner; mais ils y mettent du choix et du discernement. Cela n'est pas faiblesse, c'est paresse. La véritable faiblesse se laisse gouverner indistinctement, et souvent involontairement.

Il n'y a que les âmes fortes qui puissent suivre toute leur tendresse et s'élever à un grand dévoûment.

Les personnes qui aiment exclusivement, ne sauraient jouir d'un bonheur solide : mille accidens viennent le troubler : l'ingratitude, les inconstances, l'absence, les maladies, la mort. En doublant son être, on double ordinairement ses maux. Il n'y a peut-être de véritablement heureux que ceux qui n'aiment personne, ou ceux qui aiment tout le monde : mais c'est une félicité que généralement on n'envie pas.

L'on est inconstant, ou parce qu'on ne connaît pas assez le monde, ou parce qu'on le connaît trop. Ainsi l'homme novice et l'homme blâsé sont également sujets à changer : l'un, parce que tout le séduit; l'autre, parce que tout l'ennuie.

Souvent l'on n'est constant que par paresse, ou par timidité, parce qu'il en coûte de se faire de nouveau connaître, apprécier, et parce qu'on craint de ne pas aussi bien réussir.

On revoit et l'on se rappelle avec plus de plaisir ceux dont on a été aimé que ceux qu'on a aimés.

Souvent l'on vante ses amis, moins pour leur donner de la considération, que pour s'en donner à soi-même; et, en exaltant leur attachement, l'on veut moins en faire honneur à leur cœur qu'à son propre mérite.

Dans la jeunesse, on a plus besoin d'aimer : dans l'âge mûr et dans la vieillesse, on a plus besoin d'être aimé.

Une mère et sa fille sont rarement d'accord sur le mérite d'un homme. La première vient de parler à l'autre d'un amant dont elle voudrait la détacher : elle croit en avoir fait un portrait odieux, et il se trouve précisément que ce qu'elle en a dit ne sert qu'à le faire aimer davantage. Il en est de même d'un père qui voudrait prévenir son fils contre des goûts et des plaisirs dangereux : il fait si bien, qu'il inspire au jeune homme l'envie de les connaître.

En général, ce qui rend les discours de l'âge mûr et de la vieillesse si peu propres à la jeunesse, c'est qu'on ne se souvient plus de la sienne, et qu'on emploie des raisons qui ne sauraient toucher ni être goûtées. Voyez deux jeunes gens qui se conseillent entre eux, animés par une noble émulation : comme ils savent rendre toutes les vertus aimables et persuasives! Ils en font des passions sublimes, opposent le sentiment au sentiment, et emploient le langage du cœur contre les intérêts du cœur.

Que la jeunesse est aimable! Elle a toutes les affections douces et tendres, tous les senti-

mens nobles et généreux. Il faudrait l'adorer, si elle était moins présomptueuse. Mais comme le mal se trouve toujours à côté du bien, ce défaut vient en elle de ce qui fait ses plus heureuses qualités. L'expérience, qui nous apprend à nous défier de nous-mêmes, nous apprend aussi à nous défier des autres, nous rend froids, insensibles, égoïstes, nous rétrécit et nous sèche, et généralement l'on perd plus qu'on ne gagne, en acquérant ce qui manque au jeune âge.

L'amour et l'amitié extrêmes sont des sentimens anti-sociaux; ils concentrent dans un seul individu les affections qui doivent se répandre sur le genre humain (1).

Il y a un amour sur lequel on ne se blâse

(1) Je me hâte de prévenir les réclamations. Il ne s'agit ici que de l'*excès*. L'amour et l'amitié, qui attendrissent le cœur sans l'absorber, ne font qu'inspirer une bienveillance et une indulgence générales, et s'ils rendent quelquefois difficile, exigeant, c'est avec l'objet aimé; il n'y a que lui que l'on voudrait voir parfait.

jamais, et qui augmente avec l'âge; c'est l'amour de soi-même.

L'égoïsme hérite de tous les autres sentimens dans le cœur humain.

CHAPITRE III.

Des Vices et des Vertus.— Des Qualités et des Défauts.— Des Actions humaines.

La vue du mal fortifie ceux qu'elle ne peut corrompre; et quelquefois l'indignation contre le vice produit plus de fruit que l'admiration pour la vertu.

Il est aussi difficile d'être vicieux, quand on s'est fait une habitude de la vertu, qu'il est difficile d'être vertueux, quand on s'est fait une habitude du vice. Ne dédaignons donc pas les petites occasions, qui peuvent décider de notre conduite dans les grandes.

Quelqu'heureusement né qu'on soit, on a besoin d'exercice pour s'affermir dans le bien, et la fortune contribue beaucoup à cette éducation. C'est elle qui présente les épreuves : en

les proportionnant à nos forces, elle peut nous amener par degrés à la plus solide vertu. Mais si, sans préparation et sans gradation, elle nous offre tout-à-coup des occasions trop périlleuses, il est à craindre que nous n'y succombions, et qu'avec les meilleures dispositions, nous ne devenions vicieux.

Celui qui doit le plus à soi-même, doit encore davantage à la fortune.

La fortune a fait de Cléobule un homme opulent, et de Lisimaque un homme puissant. Ne vous plaignez pas, Eumène : d'accord avec la nature, elle a fait de vous un honnête homme.

Ce n'est pas la fortune qui est aveugle, ce sont les hommes.

Quelque malheureux, quelque mal partagé que l'on paraisse, on est toujours ce qu'on doit être, quand le sort se conforme aux vœux de la nature.

Le peu d'accord que l'on remarque entre

le sort et la nature n'est souvent qu'apparent, et il y a, dans le monde, plus d'ordre qu'on ne pense.

Hermas met tous ses soins à s'enrichir. Que lui importent l'honneur, la réputation, la gloire?... Je t'approuve, Hermas, fais argent de tout; acquiers, amasse de grands biens : tu n'en auras jamais assez pour couvrir tes ridicules et tes vices.

Et que dites-vous de Chrysante, qui se vante de posséder les plus beaux chevaux, les plus beaux équipages, d'habiter les plus somptueux appartemens, d'y donner les fêtes les plus brillantes et les plus recherchées?... Je dis qu'il faut laisser Chrysante se prévaloir de quelque chose. S'il n'était riche, que serait-il?

Vous voudriez voir votre ami en faveur, parce qu'il a du mérite. Mais s'il était en faveur, aurait-il du mérite? Et puis serait-il votre ami?

Dorus jouit de ses richesses, Cynéas de son

pouvoir, Nicandre de sa noblesse, et Philémon jouit de lui-même.

Pour les uns, la richesse est un dédommagement; pour les autres, elle est une épreuve.

L'on vous félicite de votre bonne fortune, Théagène; l'on y voit la récompense de vos mérites. Moi, j'y vois l'écueil de vos vertus.

Ce ne sont pas les épreuves les plus difficiles auxquelles on succombe le plus aisément: on est prémuni contre elles, et l'on se fait un point d'honneur, une sorte de gloire de leur résister. Les plus dangereuses sont ordinairement les plus faibles, parce qu'on ne s'en défie pas assez, et que s'approchant trop du péril que l'on méprise, on finit par y tomber.

Un homme fort se relève quelquefois plus fort encore après une chûte.

Souvent on n'irait pas si loin dans le chemin de la vertu, si on l'avait toujours suivi.

L'on s'attache à la vertu lorsqu'on y revient, comme un bien perdu devient plus cher lorsqu'on le retrouve; comme la santé paraît plus précieuse après la maladie.

Les reproches que se fait un honnête homme, qui s'est rendu coupable, vont toujours plus loin que ceux qu'on lui fait.

La faiblesse et la lâcheté se laissent entraîner par leurs premiers pas dans le mal. La générosité n'est point satisfaite qu'elle n'ait réparé les moindres fautes par les plus grands efforts de vertu.

Félicitez-vous d'avoir à reprocher quelque tort à un honnête homme : ses regrets vous en font un ami. Mais qu'un méchant vous offense, même contre son gré, il en prend sujet de vous haïr, et ne peut vous pardonner que vous ayiez quelque chose à lui pardonner.

Je ne sais s'il est plus dangereux d'offenser un homme lâche et méchant, que d'en être offensé.

Il y a encore une manière d'attirer son res-

sentiment, c'est de lui faire plus de bien qu'il ne vous fait de mal. Il se soulage par la haine du poids des obligations et du tourment des remords.

Chez l'homme pervers, l'ingratitude ne s'arrête pas à l'oubli des bienfaits, elle recule jusqu'à la haine.

On se pervertit en voulant être rigoureusement juste envers les hommes, en se piquant de leur rendre procédé pour procédé. Il faut être mieux que cela pour son propre avantage, il faut être généreux.

Défendre ses ennemis, quelle plus noble manière de se défendre contre eux?

Mais si je ne gagne mon ennemi, en lui faisant du bien, je le rends irréconciliable. — Qu'importe, si vous le rendez impuissant à vous nuire?

Il y a plus d'habileté à désarmer son ennemi qu'à le tuer.

Il n'est point honteux d'être la dupe des

vicieux; il l'est seulement d'être la dupe du vice.

L'intérêt de la justice est si évident, que les méchans et les fripons cessent de l'être quand ils se trouvent réunis, et n'ont plus, à nuire, l'avantage que leur présentent les gens de bien. Leur perversité même les force à s'imposer une police plus sévère, qui les ramène plus promptement à la probité, quelquefois à la vertu. Voyez dans les colonies, composées ordinairement de la lie des métropoles. Voyez encore les anciens romains : de malfaiteurs qu'ils étaient, que sont-ils devenus en peu de temps?

Pourquoi vous affliger de l'ingratitude? Le prix du bienfait n'est pas dans la reconnaissance, il est dans le plaisir d'obliger.

Si la bienfaisance ne rencontrait jamais de cœurs ingrats, serait-elle une vertu?

Bienfaits sous-entend services; mais les services ne sont pas toujours des *bienfaits*. Ceux-ci réclament la reconnaissance et savent l'ins-

pirer. Il y a des services qui n'imposent que des obligations. La forme et les motifs mettent de la différence entre ces deux choses. Les services ne sont pas rares dans le monde ; ce sont les bienfaits qui le sont.

Si la bienfaisance était toujours désintéressée, la reconnaissance le serait davantage.

C'est retirer ses bienfaits que de les reprocher.

Il y a des gens qui, en obligeant, ferment le cœur à la reconnaissance. Ils abusent du besoin qu'on a d'eux, et imposent tant de soins, tant de sujétions, pour les services qu'ils rendent, qu'ils se paient par leurs propres mains. En vous ôtant tout le plaisir de la reconnaissance, ils s'ôtent tout le mérite du bienfait.

Quand on prête à de trop gros intérêts, on s'expose à perdre le fonds.

L'exigeance des protecteurs fait des ingrats, comme l'avarice des usuriers fait des fripons : on nie la dette pour ne pas se ruiner.

Hommes légers et frivoles, follement dissipateurs, essayez de la bienfaisance, essayez seulement; et quand vous aurez goûté cette pure jouissance, vous renoncerez à tous vos vains amusemens. Mais vous, surtout, que l'ennui consume et que la langueur abat, tristes victimes des passions, vous chez qui les illusions déçues n'ont laissé que vide et sécheresse, vous croyez avoir épuisé tous les plaisirs, le plus délicieux vous reste, et de celui-là on ne se lasse jamais; faites du bien. Touchez cette corde inconnue dans votre âme; le doux son qu'elle rendra réveillera vos sens éteints, ranimera votre existence flétrie, renouvellera tout votre être.

La bienfaisance a ses secrets comme l'amour.

Le plus doux plaisir, après celui de faire le bien, c'est de le voir faire.

Forcer nos envieux, nos ennemis mêmes, à souhaiter nos succès pour leur propre avantage, c'est le triomphe de la bienfaisance,

quand ce n'est pas le chef-d'œuvre de l'habileté.

Le regard de la vertu est plus doux que celui de la volupté.

Il faut plus de prudence que de force pour être honnête homme. Il faut plus de force que de prudence pour être homme vertueux.

La force fait la vertu, la sagesse fait l'honnêteté ; mais il y a quelquefois de la vertu à ne paraître que sage et honnête.

Certains hommes passionnés ne savent point être simplement honnêtes : ils sont vicieux, s'ils ne trouvent, pour être vertueux, des motifs dignes d'inspirer leur courage.

Le goût du public pour les choses extraordinaires est cause qu'on néglige souvent son devoir pour faire au-delà, et que des gens qui font parfois de très-belles actions, sont coupables et relâchés dans leur conduite habituelle.

Faites votre devoir, pour mériter qu'on vous loue de faire au-delà.

Il y à des devoirs si difficiles à remplir, qu'ils rendent faciles toutes les vertus.

On est coupable de ne pas chercher à s'enrichir de nouvelles qualités. Mais on l'est davantage de ne pas faire usage de celles qu'on a, ou d'en faire un mauvais usage. Vous êtes comptable de ce que vous avez reçu, avant de l'être de ce que vous avez pu acquérir.

L'imagination ne saurait se représenter tout le bien et tout le mal dont l'homme est capable. La puissance du cœur passe celle de l'esprit.

Chacun porte en soi le modèle qu'il se propose d'imiter. Ce modèle est plus ou moins parfait, selon les forces de l'âme et de l'esprit.

Les lumières de l'esprit donnent des forces à l'âme.

Il y a des gens dont l'âme corrige l'esprit. Il y en a d'autres dont l'esprit corrige l'âme.

Une belle âme élève un génie médiocre, rectifie un esprit faux. Un beau génie redresse souvent des penchans pervers, et purifie une âme vicieuse.

Il y a un degré de vertu où l'on ne saurait parvenir avec un esprit borné.

La poursuite d'un mieux indéfini est aussi utile en morale qu'elle est dangereuse en politique. Dans le premier cas, elle ne peut que perfectionner : elle empêche le mérite de se glorifier, en éloignant toujours le modèle qu'il s'efforce d'atteindre, et en lui présentant ce qu'il acquiert comme un moyen, jamais comme un but.

Comme c'est le propre du vrai mérite de vouloir toujours mieux faire qu'il ne fait, l'homme qui a le plus de mérite doit être le plus modeste. Au contraire, le plus borné est ordinairement le plus vain et le plus content de soi-même, parce qu'il est incapable

de découvrir au-delà de ce qu'il sait ou de ce qu'il fait.

Les louanges, qui corrompent les âmes faibles et vaines, perfectionnent les âmes nobles et bien nées. La confiance dont elles les animent leur fait acquérir de nouvelles qualités, leur inspirent de plus hautes vertus. Une noble émulation excite, enflamme l'homme généreux; il ne veut jamais être au-dessous de l'opinion qu'on a de lui, et ne voit dans les éloges qu'on lui fait que des obligations de les mériter.

Voulez-vous louer un homme vertueux d'une manière digne de lui? louez la vertu.

L'émulation est intéressée à reconnaître et à faire valoir dans les autres des qualités ou des vertus qu'elle se propose d'imiter, même de surpasser. L'envie et la jalousie, au contraire, nient, dépriment et rabaissent le mérite qu'elles désespèrent d'atteindre.

Il ne faut pas chercher à changer son naturel, mais s'appliquer à en tirer le meilleur

parti possible. La raison mène à la vertu et au bonheur par toutes sortes de voies.

Souvent une qualité devient un défaut, et un défaut devient une qualité. On peut descendre du bien au mal, et remonter du mal au bien, sans perdre la forme primitive de son caractère. Ainsi l'avare se corrige en devenant économe, le prodigue en devenant généreux; et dans l'autre sens, la prudence dégénère en méfiance, la bravoure en témérité, l'ordre et le soin en esprit de minutie.

Le monde est aussi facile pour le vice qu'il est rigoureux pour la vertu. Il sait bon gré à l'un de tout le mal qu'il ne fait pas, et mauvais gré à l'autre de tout le bien qu'elle ne peut faire. Si l'on n'avait pour but que la considération du monde, il faudrait commettre de mauvaises actions pour faire apprécier les bonnes.

Il est tout naturel d'être sociable, quand on ressemble aux autres hommes : le mérite est de l'être, quand on vaut mieux qu'eux; quand, supérieur aux vanités, aux faiblesses,

aux puérilités du monde, on sait les souffrir et les excuser.

On n'est qu'à demi-vertueux, quand on l'est sans indulgence.

Ce qui paraît indulgence n'est souvent qu'insouciance ou légèreté. Mais sentir, réfléchir et pardonner, voilà la vertu.

Nous ne verrions pas si bien les défauts des autres, si nos propres défauts ne nous aidaient à les voir.

Les vices sont tellement haïssables, que ce sont presque toujours ceux qu'on a eus pour lesquels on est le moins porté à l'indulgence; comme si cette connaissance propre nous pénétrait davantage de leur horreur. Mais la véritable sagesse profite en sens contraire d'une telle expérience.

A qui ne pratique pas la vertu, il ne coûte rien d'en exagérer les conditions. Les plus difficiles sur le point d'honneur sont ceux qui ne se battent jamais.

Une mauvaise langue accompagne presque toujours une mauvaise réputation ou une mauvaise conscience.

Le vice appelle le scandale au secours de la honte.

Les âmes vives s'indignent là où les âmes froides méprisent.

Il y a un excès d'indignation contre le vice qui nous abaisse presque autant que lui.

Je conçois qu'on s'applique à généraliser, dans ses propos, les vices auxquels on se livre. Mais quel autre intérêt peut avoir l'homme irréprochable, que de faire croire à la vertu?

Quand le ressentiment fait parler contre quelqu'un, le véritable sujet de plainte est souvent ce dont on se plaint le moins. On ne veut pas discréditer le mal qu'on dit par celui qu'on a reçu.

Il y a des gens que nous n'avons qu'à lais-

ser agir, quand nous avons à nous en plaindre, ils nous vengent assez d'eux-mêmes, et se font plus de mal que nous ne saurions leur en faire.

Avec un bon esprit, nous pouvons tirer profit de nos ennemis mêmes : en disant du mal de nous, ils nous apprennent à nous connaître ou à les connaître.

Nous devons à la fortune autant de bonnes que de mauvaises qualités : elle change nos dispositions en bien comme en mal, et nous rend souvent meilleurs ou pires que la nature nous a faits.

Il ne tient qu'à nous de tirer parti de la mauvaise fortune comme de nos ennemis. Pourquoi nous en plaindre, si elle nous donne occasion de devenir meilleurs?

Plusieurs motifs déterminent ordinairement nos actions; mais nous ne manquons pas d'en faire toujours honneur aux meilleurs, quoique ce soient souvent les moins influens.

de bien et de mal. Mais la réflexion corrige, et souvent elle tourne au profit de la vertu ce qui avait été entrepris dans l'intérêt du vice.

Le raisonnement n'est que l'auxiliaire du sentiment.

D'ordinaire, ce ne sont pas nos principes qui décident de nos actions, mais nos actions qui décident de nos principes.

L'on agit d'abord suivant ses penchans : l'on raisonne ensuite suivant sa conduite.

Dis-moi ce que tu as fait, je te dirai comment tu penses.

Il n'est pas rare qu'on se glorifie d'un but atteint par hasard, même contre son gré.

La fortune donne raison plus souvent que la sagesse.

L'on ne se propose presque jamais tout le bien et tout le mal que l'on dit ou que l'on fait.

En voyant dans les animaux certains traits d'intelligence qui passent leur portée, l'on dit que c'est Dieu qui pense et agit en eux. Ne pourrait-on pas dire la même chose des hommes, en bien des occasions? La plupart des grandes entreprises, des faits mémorables, des conduites extraordinaires, qui influent tant dans les destinées du monde et des nations, sont inspirées, non raisonnées. Et ces conquérans qui apparaissent comme des fléaux dévastateurs pour changer la face de la terre, et ces législateurs qui viennent, à point nommé, comme des génies bienfaisans, pour éclairer les peuples, les policer, et qui exercent un si puissant empire sur les esprits, qu'est-ce autre chose que les instrumens d'une force et d'une sagesse supérieures?

Si tous les motifs qui mènent à la vertu ne sont pas purs, elle les purifient. Tel homme a commencé à être vertueux par système, par ostentation, qui le devient par le seul plaisir qu'il trouve à l'être.

Il y a des temps où l'on feint des vertus

qu'on n'a pas. Il y en a d'autres où l'o
fecte des vices dont on est exempt.

On est quelquefois plus vertueux qu'o
veut paraître, et l'on dit beaucoup de ch
qu'on n'oserait pas faire. Il y a des fanfa
de vices, comme il y a des hypocrite
vertus.

Les effets, comme les actions, ne devrai
être jugés que d'après leurs causes ou le
motifs. Et combien de causes et de motifs l
ignore! Raison de ne point être affirmatif
tranchant dans ses jugemens.

Il y a des hommes qu'on taxe en mêr
temps d'égoïsme et d'avarice, parce qu'ils p
raissent vivre concentrés et d'une manièr
mesquine. Examinez-les de près, et vous n
tarderez pas à reconnaître l'injustice d'un te
reproche. S'ils ne fréquentent pas le monde
c'est qu'ils ont des amis, dont la société leur
suffit; s'ils dépensent peu, c'est que leurs
goûts sont simples et leurs besoins modérés.
Mais qu'une occasion se présente de soulager
l'infortune, et vous les verrez s'empresser

d'ouvrir également leur cœur et leur bourse au malheureux qui viendra puiser à ces deux sources. — N'y aurait-il d'autre justice que celle des hommes ?

Si l'intérêt du vice est de prendre les apparences de la vertu, l'intérêt de la vertu, quelquefois, est de se donner les apparences du vice. Lisimon ayant une fortune considérable, vivait avec une économie extrême. Il était mal logé, mal nourri, plus mal vêtu, fuyait la société et les plaisirs qui pouvaient lui occasionner de la dépense, se refusait toutes les commodités, s'imposait toutes les privations, faisait les épargnes les plus minutieuses et les plus mesquines. On citait de lui des détails qui semblaient ignobles et de la plus honteuse parcimonie. Chacun s'égayait à ses dépens ; il était en butte à tous les traits du ridicule et du mépris. Lisimon y semblait insensible. Était-il trop bas pour en être atteint ? Non, il était trop élevé. L'héroïsme de la vertu lui donnait la force de supporter l'ignominie du vice, et les pratiques de l'avarice la plus sordide n'étaient en lui qu'un moyen sublime pour satisfaire la plus noble

passion, celle de la bienfaisance. A force de soins, de peines, de sacrifices, il parvint à réaliser une somme suffisante pour fonder un hôpital; et le monde, revenu de ses préventions, de ses injustices, lui offrit, dans ses regrets et son admiration, une récompense qu'il n'attendait pas de lui.

Vous avez un nom, de l'esprit, des talens, vous êtes comblé d'honneurs et de richesses; vous possédez tout ce que le monde estime, et vous n'êtes content de rien; vous avez essayé de tous les plaisirs qu'on recherche, et vous n'avez joui d'aucun. Que vous reste-t-il à faire pour être heureux? — Des heureux.

Ménophile charge l'avenir de tout le bien qu'il doit faire. Si tel événement fortuné lui arrive, si telle espérance se réalise, combien de gens en profiteront! Que de bienfaits il répandra! Que de maux, que de misères il soulagera! C'est alors qu'on le connaîtra, qu'on appréciera les excellentes qualités de son cœur. Et en attendant, il refuse de rendre les plus légers services, il manque aux devoirs les plus sacrés. Toujours ses desseins

sont admirables, jamais ses actions. Il n'est vertueux qu'au futur.

Avec la meilleure volonté et les intentions les plus généreuses, on n'est pas toujours propre à consoler les misérables. Comme un chirurgien maladroit, on peut, en opérant avec rudesse, aggraver les maux qu'on veut guérir. L'âme n'est pas moins sensible que le corps : il faut avoir la main légère et délicate pour obliger sans blesser.

Un homme obligeant est celui qui se plaît à rendre service, sans dommage pour lui-même.

Un homme généreux est celui qui peut sacrifier ses propres intérêts à ceux d'autrui. Dès qu'on oblige à ses dépens on est généreux.

La bienveillance et l'honnêteté suffisent pour rendre obligeant. L'amitié et la vertu seules peuvent rendre généreux.

Il y a deux sortes d'égoïstes : l'un dit : *Moi avant tout*. L'autre dit : *Moi seul*.

Le premier, s'il ne sait être généreux,

peut être obligeant. Le second n'est jamais ni l'un ni l'autre.

Demandez à Orgon un léger service : il vous en promettra de très-grands, afin que les difficultés le dispensent de rien faire.

Dans les services que nous rendons, la vanité de réussir remplace souvent le plaisir d'obliger. Cela est si vrai, qu'on s'attache d'ordinaire à ceux pour lesquels on est heureux, tandis qu'on se presse d'abandonner ceux pour lesquels on n'obtient aucun succès, comme si l'on craignait la contagion de leur malheur.

Il suffit quelquefois de s'acquitter pour perdre tout l'attachement d'un bienfaiteur.

Quand la bienfaisance n'est pas une inspiration du cœur, elle est un intérêt bien entendu.

Le meilleur moyen d'accroître son pouvoir est de s'en servir pour obliger, et la plus ha-

bile ambition est celle qui sait intéresser le plus d'ambitions à ses succès.

Le crédit est une arme qui se rouille, si l'on n'en fait usage.

L'égoïsme, ainsi que l'avarice, qui en est un *résultat*, se trompe souvent dans son but. C'est une des plus sages lois de la nature, qui nous a fait naître pour la société, de rendre inutile à lui-même celui qui veut l'être aux autres.

L'égoïsme ne produit rien de grand : il ne sait élever ni à un grand mérite, ni à une grande fortune : il retient dans l'obscurité et dans la bassesse, où il est né.

L'égoïste n'a pas assez d'étoffe pour devenir un homme puissant.

Il y a des avares qui se laissent ruiner de peur de dépenser, comme il y a des lâches qui se laissent tuer de peur de se battre.

L'avarice rend l'argent inutile, à force de le croire utile.

Les hommes s'attachent aux biens de la fortune, à mesure qu'ils perdent ceux de la nature, comme pour retenir quelque chose sur la pente rapide qui les entraîne. Ils cherchent ainsi à se consoler de ce qui leur est ôté dans ce qu'ils peuvent conserver. Vaines ressources! la mort vient, qui enlève tout, et il n'y a pas de trésors qui puissent racheter un seul jour.

La vie nous échappe en détail : chaque jour nous en perdons une partie, par la mort de nos proches, de nos amis; en sorte qu'après une longue carrière, nous ne tenons presque plus à l'existence, lorsqu'elle nous est entièrement ravie.

Mais les égoïstes ont-ils des parens, ont-ils des amis? Aucune existence ne les touche que la leur; leurs seuls biens sont en eux, et le spectacle de la mort ne fait que les attacher davantage à la vie.

L'égoïste ne peut apprendre à mourir; il

tient à la vie comme l'avare à son trésor. L'instabilité du bien qu'il estime le lui rend plus précieux.

Le sage se détache de la fortune et de la vie, parce que ce sont des biens périssables. L'avare et l'égoïste s'attachent à ces mêmes biens, parce qu'ils sont périssables.

La bonté est dans le cœur, la douceur dans l'humeur.

La bonté est estimable par elle-même; mais elle n'est aimable qu'avec la douceur et la sensibilité.

La sensibilité est comme le luxe de la bonté; elle l'orne et l'embellit. Il n'est pas absolument nécessaire d'être sensible, il l'est d'être bon. Aussi, la sensibilité ne dépend-elle pas de nous; c'est un don de la nature : la bonté en dépend, et c'est un devoir social. L'on naît sensible; l'on peut devenir bon.

Quel dommage que la modestie, qui est si aimable, soit presque toujours accompagnée

de la timidité ! Quel dommage que l'assurance, qui est si utile, soit presque toujours gâtée par la présomption !

Il est rare qu'on n'ait pas un peu des défauts qui avoisinent ses qualités, et des qualités qui avoisinent ses défauts.

On dissimule habilement ses défauts, en se faisant honneur des qualités qui s'en rapprochent et qui leur ressemblent davantage.

On dit quelquefois du mal de soi, pour empêcher que les autres n'en disent.

Si l'on exécutait toute sa volonté, on serait meilleur ou pire. La plupart des hommes n'en sont pas capables : c'est pourquoi il y a si peu de grands hommes et de grands scélérats.

Souvent l'on n'est honnête que parce qu'on l'a été pendant long-temps, et qu'on ne veut pas en perdre le fruit.

Une bonne réputation est un frein qui re-

tient bien des désirs coupables, et la crainte de l'opinion fait plus d'honnêtes gens que l'amour de la vertu.

La faiblesse, qui fait tomber dans beaucoup de fautes, préserve de toutes celles où il faut de la résolution et de l'audace. C'est pourquoi il suffit quelquefois d'être faible pour ne point faillir, et il y a de certaines tentations auxquelles on ne résiste bien qu'avec de la faiblesse.

On doit se louer d'avoir la timidité qui retient, quand on n'a pas la force qui surmonte.

Les faiblesses des gens honnêtes sont plus nuisibles à la société que les excès des hommes vicieux, par la même raison que les romans font plus de tort à la morale que les écrits ouvertement et follement licencieux.

Il y a de certaines actions qui ne doivent être jugées que d'après l'esprit ou le caractère de l'individu : habileté ou sagesse chez les uns, elles sont sottise ou folie chez les

autres : là, faiblesse et impuissance ; ici, force et vertu.

L'on prend souvent la faiblesse pour la modération, la gravité pour la raison, et la paresse pour l'amour de la paix.

Ce qui rend si souvent injuste envers les hommes, c'est de ne les pas croire capables d'agir sans réflexion et sans dessein. On les suppose criminels, lorsqu'ils ne sont que légers.

Nos opinions dépendent plus de notre humeur que de notre esprit.

Il y a des gens, malheureusement organisés, qui ne saisissent les choses que dans leur sens défavorable : leurs yeux, ouverts sur le mal, qu'ils grossissent prodigieusement, restent fermés sur le bien, quelque frappant qu'il soit ; et les jugemens qu'ils forment, influencés par une humeur chagrine, réagissent sur cette même humeur, la rendent encore plus fâcheuse. Dans les affaires, ils ne voient que les inconvéniens et les désavantages ; dans

les hommes, que les faiblesses et les défauts. Ils n'apprécient aucune qualité, ne sont touchés d'aucune vertu. Si vous leur parlez de désintéressement, de magnanimité, de sublime dévouement, le sourire de l'incrédulité et du dédain est sur leurs lèvres. Les actions les plus belles sont calomniées par eux : toujours ils s'appliquent à y rechercher quelque mauvais principe qui en ternisse l'éclat, quelque motif intéressé qui en efface le mérite. Se défiant de tous les événemens, suspectant tous les sentimens, ils généralisent les maux et les vices particuliers dont ils sont affectés, et ne sont pas moins contraires à eux-mêmes qu'ils le sont aux autres. Privés des douces illusions, incapables de vives et généreuses émotions, étrangers aux affections tendres et intimes, ils répandent partout l'ennui et le découragement dont ils sont accablés. Leur triste et froid raisonnement désenchante les plaisirs de la vie, comme le souffle glacé de l'aquilon flétrit les charmes de la nature. Cette opinion si désavantageuse des choses et des hommes, en séchant leur imagination, pervertit souvent leur cœur. Ils se prévalent des mauvais exemples qu'ils

voient, ou qu'ils croient voir, pour agir mal. Nés bons, sensibles, généreux, ils deviennent, par une expérience mal digérée, durs, égoïstes, ingrats, malveillans; et, malheureux eux-mêmes, ils rendent malheureux tout ce qui les entoure.

Déplorable pénétration, de ne discerner les défauts et les petitesses du monde, que pour les imiter!

Il n'y a presque personne qui n'ait en soi de quoi concevoir les vices et les défauts d'autrui.

La faiblesse est sujette à des retours sur elle-même qui la portent aux extrémités. Elle ne pèche pas moins par excès que par insuffisance, et l'on fait trop quelquefois pour n'avoir pas su faire assez.

Les excès ne sont que les efforts de la faiblesse. Celui qui est maître de ses forces n'en fait qu'un usage modéré.

Les hommes d'un caractère faible sont des

gens qui ne savent pas se tenir debout; s'ils ne tombent d'un côté, ils tombent de l'autre.

Voyez Dorimon, il est si faible et si léger, que le moindre vent de prospérité l'enlève et le porte aux nues; mais le moindre revers le précipite et l'abat tout à plat. Immodéré dans la joie et l'affliction, exagéré dans les espérances et dans les craintes, il ne sait pas plus supporter la bonne que la mauvaise fortune. Ses sentimens et ses jugemens n'ont aucune consistance, parce qu'ils sont tous excessifs et prématurés. Son impatience l'empêche d'arriver à rien. Pour se trop presser de jouir, il devient impuissant à jouir : pour trop prévoir les maux, il devient incapable de leur résister : pour trop hâter l'exécution de ses desseins, il les manque presque toujours. Aussi prompt à s'enthousiasmer que facile à se dégoûter, il s'engoue de tout et se lasse de tout. Jamais il n'éprouve la juste impression des choses; avant même qu'elles n'arrivent, son imagination en a dépassé toutes les conséquences, son âme en a épuisé tous les bons ou les mauvais effets; il se consume dans l'attente, il s'use avec des

chimères, et manque de force pour la réalité.

Il n'appartient qu'aux âmes fortes de savoir accorder la conduite avec les principes. Chez les personnes faibles, les actions se trouvent presque toujours en contradiction avec les intentions.

La force est souvent la dupe de la faiblesse, qui trompe, faute de savoir résister.

La distraction provient de la légèreté ou de la profondeur de l'esprit. L'on est distrait, parce qu'on ne peut s'appliquer à aucune chose, ou parce qu'on est trop appliqué à une seule (1).

La vivacité, sans la force, ne produit que l'étourderie, l'indiscrétion, la tracasserie.

L'homme faible est oublieux, parce que

---

(1) Mais si l'objet n'est pas digne de cette application exclusive, il y a petitesse d'esprit, et non profondeur.

rien ne peut faire sur lui une impression forte et profonde.

Vous entretenez Damis d'un sujet majeur et intéressant. Il vous écoute, il vous conçoit, fait des observations justes et convenables. Vous croyez occuper sa pensée, fixer toute son attention; mais le moindre incident vous l'enlève; et, au point le plus essentiel, *il* vous interrompt tout-à-coup pour vous faire remarquer une mouche qui vole, une feuille agitée par le vent, un nuage qui passe, un effet de perspective. Vingt fois vous le ramenez au sujet de l'entretien, autant de fois il vous échappe, pour courir à des choses futiles ou étrangères. Son esprit, voltigeant sans cesse, ne se pose nulle part. Vous vous enfermez avec lui dans un lieu obscur, où aucun objet extérieur ne peut le détourner; c'est dans votre discours même qu'il trouvera des sujets de distraction : il s'écarte de l'objet principal, pour vous interroger sur les accessoires, pour s'amuser autour des mots, badiner avec une équivoque, ou pour vous citer des faits frivoles qui lui viennent à la mémoire.

Il n'a pas plus de tenue dans la conduite

que dans le caractère. A-t-il commis quelque faute? vous la lui représentez avec intérêt : il en est pénétré, repentant, et ses regrets paraissent si vifs, que vous en éprouvez vous-même de les avoir excités. Mais le jour même, ou le lendemain, pareille occasion se représente, et il se trouve encore en défaut : il faut le reprendre sur nouveaux frais, et tout aussi inutilement. Son âme, mobile comme son esprit, tourne à tout vent; elle a trop peu de consistance pour que rien puisse s'y graver fortement. C'est un sable léger où tout s'efface, c'est une onde fugitive qui ne saurait retenir aucune impression. Un tel caractère, avec des qualités aimables et attachantes, fait le désespoir de l'amitié et de l'amour.

Quand les gens faibles veulent montrer de la fermeté, c'est toujours à contresens.

Il y a des gens qui n'ont de force que pour persister dans leurs faiblesses, en résistant à tous les conseils de la raison et de la sagesse. Cette ténacité les abuse; ils la prennent pour de la fermeté, lorsque ce n'est qu'une faiblesse de plus, l'amour-propre. Ils ressem-

blent à des poltrons, qui combattent leurs chefs pour ne pas combattre l'ennemi.

La faiblesse toute simple est préférable, parce qu'on peut la sauver d'elle-même, et que, dépourvue de prétentions, elle offre plus de moyens de l'éclairer et de la guider.

L'opiniâtreté la plus difficile à vaincre, est celle qui se combine avec la faiblesse.

Le cœur, pour ne point perdre ses facultés, a besoin de nourriture, comme l'esprit. Et quelle nourriture plus fortifiante que l'amour de la vertu!

Comme un guerrier généreux appelle les combats et les dangers pour exercer son courage, de même une âme forte et vertueuse désire les épreuves difficiles pour avoir la gloire d'en triompher.

L'homme estimable gagne à être connu et cultivé, comme ces livres d'un mérite solide qui, sans éblouir à la première lecture, offrent, chaque fois qu'on les relit, quelque chose d'utile et de profitable.

Armand est peu recherché dans le monde ; mais il fait rechercher ceux qu'il loue. Il est peu brillant ; mais il fait briller les autres : il interroge habilement leur mérite, et sait toujours toucher en eux les cordes qui peuvent rendre des sons plus agréables. La confiance qu'on accorde à ses discours, à ses jugemens, le rend arbitre des réputations. Il est plutôt estimé qu'aimé ; mais ceux qu'il aime, il les fait aimer, parce qu'on est sûr que son cœur n'est pas moins juste que son esprit. Il est habituellement réservé dans la conversation générale, non par défiance des autres, mais par défiance de soi-même. Il prévient rarement les gens qu'il ne connaît pas, parce qu'il n'est pas assez avantageux pour supposer qu'on sera flatté de ses avances, et qu'il est assez fier pour n'en vouloir point faire à pure perte. Vous le verrez négliger très-souvent ceux qui peuvent lui être utiles, jamais ceux auxquels il peut l'être. Êtes-vous malade, affligé, malheureux, il se rapproche de vous ; il vous recherche quand tout le monde vous délaisse ; votre âme, attendrie par l'adversité, se trouve au ton de la sienne, et vous lui convenez alors qu'il est sûr de vous convenir.

Avez-vous des succès de vanité, d'ambition, de fortune, il s'éloigne, non par hauteur, encore moins par envie, mais par discrétion, parce qu'il sait que vous avez moins besoin de lui, et que, dans la prospérité, l'on peut se suffire à soi-même. Eprouvez-vous cette félicité du cœur, dont on ne jouit qu'imparfaitement seul, et qu'il est si doux de répandre dans un sein ami, il vous ouvre le sien; vous y trouvez une délicatesse exquise, une finesse de tact qui saisit les moindres nuances du sentiment : il découvre pour vous de nouveaux motifs d'être heureux, et, en partageant votre bonheur, il vous apprend à le mieux goûter.... Mais il est l'homme de tous les jours; il ne sait point se faire valoir, désirer, attendre; il n'a de l'art que pour vous dérober le mérite de ses soins : toujours égal d'humeur et d'affection, vous n'avez à souffrir ni de ses caprices ni de ses inconstances : avec peu de besoins et peu de faiblesses, il vous donne rarement l'occasion de l'obliger ou de le reprendre, et s'il est utile à vos intérêts, vous ne pouvez l'être qu'à son cœur... Le moyen de s'attacher bien fortement à lui? Il meurt.... Vous vous apercevez alors com-

bien il vous manque ; le vide qu'il vous laisse ne se remplit pas, et vous le regrettez comme le bonheur, dont on ne sent le prix qu'après l'avoir perdu.

CHAPITRE IV.

Des Facultés de l'âme et de l'esprit.– Du Mérite. — De la Fortune.— De la Gloire.

Nous ne parviendrions à aucun but glorieux, si la vanité ne nous cachait la faiblesse de nos premiers essais.

La persévérance est la mère des succès.

Il ne faut souvent que persévérer pour faire applaudir et admirer ce qui a été le plus blâmé et critiqué.

Un esprit médiocre, mais ferme en ses desseins, l'emporte sur un esprit plus vaste, qui manque de constance et de suite.

Dès qu'on a commencé à être ferme, on

est tellement animé par le succès, qu'on n'a plus à craindre d'être faible, mais de devenir dur et opiniâtre.

L'énergie n'est souvent que du bon esprit, inspiré par une crainte salutaire, puisqu'il n'y a pas de meilleur moyen de prévenir les dangers et les malheurs, ou d'en triompher, que d'agir avec vigueur. Une parfaite indifférence de tout accident, de la mort même, ôte le courage le plus utile, le courage d'action, et ne laisse qu'un courage passif, qui peut s'accorder avec un caractère faible : car la faiblesse ne suppose pas toujours la lâcheté; ce n'est souvent qu'inertie, paresse, défiance de soi-même ou du sort. Il y a des gens qui craignent moins la mort que les peines qu'il faut se donner pour l'éviter, qui n'estiment pas assez la vie pour la défendre, et qui ne périssent que parce qu'ils s'attendaient à périr. On trouve, d'autre part, une sorte de courage qui n'est qu'activité, chaleur de sang, confiance, amour de la vie. Ceux qui en sont capables, ne sont pas toujours fermes devant une mort certaine, ou ne peuvent supporter constamment la douleur et le malheur. On

n'est vraiment fort que lorsqu'on réunit les deux sortes de courages, celui qui sait prévenir les maux et celui qui sait les souffrir.

Le courage de bien des gens n'est que la confiance dans la bonne fortune, et peut-être c'est celui de la plupart des héros que célèbre l'histoire.

La fortune, quelquefois, tire de nous plus de moyens que toute notre vanité n'en saurait présumer.

L'espoir est le ressort le plus actif du cœur humain, ce qui exerce et développe davantage toutes nos facultés. On ne fait que languir dans l'extrême bonheur comme dans l'extrême malheur, parce que, dans ces deux états, l'on est également privé d'espoir.

Tel craint plus les hommes que les choses; tel autre craint plus les choses que les hommes. Celui-ci, ferme et audacieux en public, tremble à la moindre maladie, se décourage au moindre malheur : celui-là, au contraire, fort contre la douleur et tous les accidens de

la vie, est faible et timide dans le monde; la vue des hommes le trouble et l'embarrasse; il sait souffrir, mais ne sait pas paraître, ni parler, ni dominer. Le premier est plus capable de commander aux autres qu'à soi-même; le second est plus capable de commander à soi-même qu'aux autres.

Certaines âmes s'endorment au cours ordinaire de la vie, et ne se réveillent qu'aux grandes occasions, ne répondent qu'aux nobles appels de la fortune. Elles dédaignent de montrer tout ce qu'elles valent dans des conditions communes et privées, ou pour de trop faibles intérêts : il leur faut de puissantes inspirations, de vastes circonstances, où puisse se déployer toute l'étendue de leur mérite. On les voit passer ainsi de la plus pâle médiocrité aux plus éclatantes vertus, et, sortant tout-à-coup de l'obscurité, comme de brillans météores, elles étonnent et éblouissent le monde de leur vive apparition.

Les hommes supérieurs, les hommes de génie, ne sont propres qu'à commander, à gouverner, à exceller dans les arts, dans les

sciences. Si des circonstances contraires les éloignent de cette vocation naturelle et nécessaire, ils ne font qu'embarrasser dans le monde, et s'y trouvent eux-mêmes fort embarrassés. Ignorant tout ce qui est d'un usage commun, et tout ce qui peut servir à une fortune médiocre, ils sont plus nuls et plus obscurs que les autres hommes.

Comme il faut des artisans, des gens d'affaires, des commis, des marchands, il est heureux qu'il se trouve si peu d'hommes supérieurs.

Jeune homme, ton pouls est calme et bien réglé, ton humeur est égale et douce, tes désirs sont modérés; ton esprit n'a pas plus d'idées qu'il ne peut en porter, et ton cœur n'a pas plus de sentimens qu'il ne peut en contenir : toutes tes facultés sont en proportion avec tes besoins : remercie le ciel, il t'a fait pour le bonheur. Mais une vive inquiétude t'agite, une impétueuse ardeur te presse, une surabondance de force et d'existence t'importune; tu rêves l'infini, ton imagination s'élance au-delà du possible... Tu es impatient de conquérir l'admiration des hommes,

de faire retentir ton nom dans le monde.... Enfin la fièvre de la célébrité te dévore : cède à ta vocation, renonce aux douceurs du repos, à la sécurité d'un sort vulgaire, aux commodités de la vie : n'espère pas, dans la carrière que tu vas parcourir, de bienveillans encouragemens, de protection ni d'équité ; on ne parvient à la postérité qu'à travers les haines, les calomnies, les persécutions : soumets-toi aux plus cruelles épreuves ; la gloire guérit les blessures qu'elle fait. Remplis ta mission, ô généreux jeune homme! Elle est belle, elle est noble; elle t'impose le devoir d'instruire, d'éclairer, de guider tes semblables ; mais crains de les égarer, et songe que le génie est une puissance morale, dont on n'est pas moins responsable à Dieu que de la puissance physique.

Tu restes froid devant de si hautes destinées : d'autres soins t'occupent, d'autres intérêts te touchent. Ton esprit est vif, mais ton âme est sèche; tu as de l'activité sans chaleur, de l'ambition sans élévation, de l'habileté sans génie : tu as besoin d'agitations, non de sentimens ; tu vises à un grand établissement plutôt qu'à un grand nom, et tu veux,

être un homme considérable pour être considéré : livre-toi aux affaires, poursuis les places, les dignités; essaie de réussir sans intrigues, d'avancer sans nuire, de t'élever sans bassesse, de concilier l'honneur avec les honneurs, la justice avec la faveur. Parvenu à un poste éminent dans l'État, recherche le mérite, et rejette l'incapacité nuisible, la servile complaisance; applique tous tes moyens à savoir te servir de ceux des autres : à défaut d'âme, emploie ton jugement pour faire le bien, honore les hommes pour les rendre honorables, et reconnais que la droiture, la loyauté, la probité, sont les plus sûrs moyens, sinon pour parvenir, du moins pour se maintenir.

Quoi! rien de tout cela ne répond à tes désirs? Me faut-il descendre jusqu'à l'amour des richesses?... Descendre! c'est remonter qu'il faut dire... Et la sagesse, et les talens, et les emplois, t'élèveront-ils jamais aussi haut que la fortune dans l'opinion publique? C'est elle qui met en faveur près des femmes, près des grands, près des ministres; c'est elle qui donne un équipage, un hôtel; et qu'y a-t-il aujourd'hui de plus digne d'estime qu'un

équipage et un hôtel? C'est elle qui pallie tous les vices, qui absout tous les crimes. C'est elle qui a fait de Philémon une puissance et presque un génie, en dépit de la nature, qui n'en a fait qu'un sot. Au surplus, comme tout se simplifie dans ce siècle des lumières, on a simplifié les moyens de s'enrichir. Il n'est plus besoin de travail, d'économie, d'industrie; toutes les fortunes s'improvisent à la Bourse. C'est-là, c'est sur ce terrain mouvant que tu as fondé la tienne; c'est-là que tu brûles de te rendre, aspirant au renom du plus hardi, du plus heureux agioteur. Deux heures sonnent... La lice est ouverte : l'impatience t'agite, ton œil s'enflamme du feu sombre de la cupidité. Je ne te retiens plus : va, cours où un fol espoir t'emporte; livre-toi aux chances aventureuses des spéculations, à toute la frénésie du jeu; risque et gagne des sommes immenses, gorge-toi d'or..... Mais en revenant, jette un coup-d'œil sur la place de Justice, vois ce nom que l'on flétrit, à défaut de la personne, et mesure la distance qu'il y a de la Bourse à l'infamie.....

Un seul fait caractérise l'époque. L'antre

de la Bourse s'est converti en un magnifique monument, le plus bel ornement de la capitale. Comment nier les progrès de la civilisation? Ce n'est plus à la gloire que les Français élèvent des temples, c'est à la fortune.

Observateur des mœurs, vous cherchez l'homme de nos jours : vous ne le trouverez point à la Cour, comme au temps de Louis XIV, ni dans de galans boudoirs, comme sous la Régence et sous Louis XV, ni dans les camps, comme sous l'Empire. Venez à la Bourse, c'est-là qu'il a élu domicile; c'est-là qu'il vit et qu'il respire. Son corps en sort-il, son esprit y reste. Il y pense le jour, il y rêve la nuit; il se couche et se lève sur des spéculations. Son premier sentiment, à son réveil, est l'intérêt, sa première pensée est un calcul. Le cours de son humeur et de ses idées se règle au cours des fonds publics, et il n'y a pas un battement de son cœur qui ne soit l'effet des coups de hausse ou de baisse. Toute une nation, jadis gaie, polie, spirituelle, aimable, est atteinte de cette triste épidémie. Un luxe effréné a gagné toutes les classes, l'ardente soif du gain a séché toutes les âmes,

un égoïsme dégradant a rétréci tous les esprits, une cupidité dévorante a consumé tous les sentimens nobles et généreux. La France entière semble assise à une immense table de jeu, où chacun cherche à se tromper, à se dépouiller, à s'enrichir de la ruine d'autrui. — Un honnête négociant, un bon citoyen, vivait heureux et considéré dans sa province : son labeur, son industrie, son économie, l'avaient rendu très-opulent; mais il vient à Paris, il paraît à la Bourse, et veut l'être davantage. L'occasion est favorable, il s'agit d'une crise financière. Le voilà spéculant sur les malheurs publics, opposant son intérêt à l'intérêt de l'État, s'attachant à faire fléchir les fonds de tout le poids de sa fortune. On annonce les nouvelles les plus désastreuses, il triomphe : l'alarme est générale, la joie est dans son cœur. Un coup de baisse vient de causer plusieurs faillites, et de compléter sa honteuse prospérité. Il achève de s'enrichir... et de se dégrader. Venez le contempler aujourd'hui; il est rayonnant de joie et de bonheur; il s'enivre de sa fortune; tout lui rit, tout lui réussit..... aujourd'hui ; mais demain..... Cette opulence aura passé comme

un songe; il aura perdu biens, considération, crédit. Que lui restera-t-il? — Assez d'honneur peut-être pour mettre fin à ses jours (1).

Ménalque, traité rigoureusement par la fortune, et désespérant d'en être jamais mieux accueilli, a pris le parti de la mépriser; il semble s'élever au-dessus d'elle, cultive la sagesse et la morale; il s'est fait philosophe. Tout-à-coup la fortune lui sourit, lui accorde quelque légère faveur; Ménalque s'exalte, s'enflamme; il prend un autre esprit, un autre caractère, quitte le rôle de désintéressé, et devient le plus actif, le plus infatigable des ambitieux.

Ce n'est ordinairement qu'en se montrant habile dans les petites choses qu'on se fait ju-

---

(1) Insuffisant et faux honneur que celui qui arme le désespoir contre nous-mêmes, aussi criminel que celui qui commande la vengeance, quand nous avons été outragés. La vertu et la religion ont d'autres lois; elles ordonnent de vivre pour réparer ses fautes, comme elles ordonnent de pardonner pour désarmer la haine.

ger capable des grandes, et qu'on y parvient. Celui qui n'a d'aptitude qu'aux grandes choses, si la fortune ne l'y porte, court risque de vivre plus obscur et plus misérable que les hommes les plus vulgaires.

Florimon est minutieux et tracassier : ce n'est pas par petitesse d'esprit; c'est par une activité extrême, qui, n'ayant pas à s'exercer sur les grands objets, se rejette sur les petits, et en embrasse une plus grande quantité. Il est importun, faute de pouvoir être noblement utile.

Il y a des vertus, qui nous empêcheraient de parvenir à un certain poste, qui nous font valoir lorsque nous y sommes parvenus. Il y en a que les hommes n'apprécient que lorsqu'elles sont accompagnées de certains avantages brillans : privées de cet appui, elles engendrent plutôt le mépris que l'estime.

Tel qui a su parvenir jusqu'à un certain point, a besoin de la fortune pour s'y soutenir ou le dépasser. Tel autre qui ne pouvait parvenir à ce point sans l'aide de la fortune,

sait non-seulement s'y maintenir par son propre mérite, mais s'élever fort au-dessus.

Un importun s'attire de si mauvais traitemens, que, pour les réparer, on lui accorde souvent plus qu'il n'a demandé. Mais un homme délicat et fier, en se retirant au premier affront qu'il reçoit, perd tout le fruit de son humiliation.

Les cris des intrigans et des importuns couvrent la voix modeste de l'honnête homme.

Répéter, c'est persuader en détail, a dit un ingénieux moraliste (1). Ne serait-ce pas pour cette raison que les importuns réussissent presque toujours?

Il est heureux que l'ignorance et la présomption nous cachent les difficultés des choses, et que nous ne les apercevions qu'à mesure de nos progrès. Si nous les voyions

---

(1) M. le duc de Lévis.

toutes d'abord, et telles qu'elles sont, nous ne formerions aucune grande entreprise.

On ne réussit presque jamais parce qu'on a justement calculé ses moyens avec les difficultés qu'on avait à vaincre, mais parce qu'on s'est aveuglé sur les uns ou sur les autres.

Quelque haut que nous nous plaçions dans notre opinion, la fortune, quelquefois, sait nous élever plus haut encore.

Voulez-vous vous prémunir contre la responsabilité de l'événement? Faites approuver vos desseins avant de les exécuter, afin d'empêcher qu'on ne les condamne s'ils échouent; paraissez même vous déterminer, moins par vos propres inspirations, que par les avis que vous aurez su vous rendre favorables, et cédez l'honneur des succès pour éviter le blâme du revers.

Il y a plus de bonheur que de prudence à bien prédire les choses. Le sort est si bizarre, qu'il se plaît à tromper les jugemens les plus

sages, les plus éclairés, et à justifier les plus absurdes, les plus insensés. L'on peut donc avoir raison ou avoir tort malgré l'événement. Sans cela on ne verrait pas tant de sots plus heureux que les habiles.

Le mérite n'est presque jamais content de soi; la sottise l'est toujours : c'est une sorte de compensation.

Cet homme n'est pas moins disgracié par le corps que par l'esprit. Il est petit, rachitique, difforme, et tous ses discours s'accordent avec sa figure. Egalement déplaisant à voir et à entendre. Cependant, personne ne paraît plus satisfait et plus heureux. Comment la nature a-t-elle réparé tous ses torts envers lui? — Je vous l'ai déjà dit, elle en a fait un sot.

L'amour-propre tire parti de tout. Dans l'adversité, Lisias croyait ne pouvoir réussir à cause de son mérite. Dans la prospérité, il croit ne réussir qu'à cause de son mérite.

Deux hommes excitent l'attention; l'un par son esprit, l'autre par ses ridicules. Savez-

vous lequel est le plus flatté de cette attention? — L'homme aux ridicules; et cela ne contribue pas peu à les augmenter.

Le mérite qui se montre au lieu de se laisser voir, peut être considéré, rarement il est aimé.

C'est un grand mérite de savoir oublier le sien, et de ne paraître sensible qu'à celui des autres.

La modestie est la grace du mérite.

La modestie est au mérite ce que la pudeur est à la beauté.

Ce ne sont pas les louanges les plus justes qui flattent le plus.

Si l'on nous conteste quelque mérite, c'est de celui-là que nous faisons le plus de cas. Comme ces mères qui donnent toute leur prédilection à leurs enfans disgraciés.

Il est rare que la justice de celui qui nous

condamne ne provoque pas notre injustice à son égard.

Ne nous plaignons pas des flatteurs, ils sont moins coupables que nous du mal qu'ils nous font : nul n'est flatté, s'il ne veut l'être.

Les grands sont ennuyés des hommages qu'on leur rend, et blessés de ceux qu'on ne leur rend pas.

L'on ne se révolte contre la dépendance que parce qu'on ne sait pas la supporter avec dignité. Aucune sorte d'empire ne saurait avilir celui qui a l'empire de soi-même.

L'insolence n'est souvent que la vengeance de la richesse et de la puissance contre la supériorité du mérite.

Ce n'est pas l'élévation des grands qui nous humilie c'est notre bassesse. Le mérite et la vertu ont toujours de quoi s'égaler aux plus hautes fortunes.

L'amour-propre donne de l'assurance ou

de la crainte, suivant les caractères. Il rend aveugle ou ombrageux sur le mérite d'autrui, se le dissimule à son profit, ou se l'exagère à ses dépens. Dans le premier cas, il produit l'insolence; dans le second, il est la source de l'envie.

La timidité n'est souvent qu'un amour-propre craintif.

La timidité est un mélange de prétention et de modestie : elle provient du désir de plaire et de la défiance de soi-même.

Quand, dans la timidité, le désir de plaire est excessif, il produit l'affectation.

Cette femme serait charmante, si elle n'était grimacière et maniérée. Cet auteur aurait du talent, du génie peut-être, s'il n'était ampoulé et recherché. Les prétentions exagérées, en passant le but, conduisent au ridicule, et les défauts que l'on se donne, gâtent les qualités que la nature a données.

Vous étiez honnête homme, Clitandre : on vous estimait, et l'on ne pensait nullement

qu'il vous manquait de l'esprit. Vous avez voulu être habile, et vous avez réussi à faire dire que vous étiez un sot.

La profusion gâte tout; l'économie, au contraire, fait valoir les médiocres esprits comme les médiocres fortunes.

Pamphile veut passer pour un homme de génie : il feint des distractions, des bizarreries, l'oubli des bienséances et de la politesse; il affecte de manquer d'ordre et de soin, de ne pouvoir s'assujétir à aucun détail, de mépriser les usages communs et vulgaires; de paraître négligé sur soi, malpropre même. Pour être un homme de génie, que lui manque-t-il? — Du génie.... mais il a tous les défauts qui l'accompagnent quelquefois.

L'esprit, tel qu'on l'entend aujourd'hui, est souvent l'obstacle du génie.

Les talens précoces, signes de décadence chez un peuple.

Dans ce siècle d'affaiblissement et de déca-

dence, on perd plus qu'on ne gagne par l'âge. Un monde corrompu use ou pervertit les meilleures dispositions, et il n'y a presque pas d'homme qui ne promette davantage qu'il ne tient.

Le germe du talent est plus dans l'âme que dans l'esprit.

Perfectionnons notre âme pour perfectionner notre esprit.

Si les belles actions n'inspirent pas toujours les belles pensées, du moins elles y rendent sensibles, et, à défaut de talent, elles donnent du goût.

En pratiquant le bien, on apprend à connaître le vrai, et si l'on ne s'élève jusqu'au génie, l'on est sûr d'atteindre le bon sens.

Le bon sens est l'instinct de l'homme. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à l'étouffer. Souvent chassé de l'esprit, il se réfugie dans le cœur, et inspire de bonnes actions, en dépit de mauvais principes.

Tout le monde n'est pas appelé au génie et à la gloire; mais qui n'est appelé à la vertu et à l'honneur ?

Il ne dépend pas de nous d'avoir un bel esprit. Il dépend toujours de nous d'avoir un bon esprit, et c'est en donner une marque certaine que de se montrer modeste.

La modestie ne consiste pas précisément à ignorer son mérite, mais à ne pas s'en glorifier.

La modestie n'est souvent que la coquetterie du mérite. Rarement on ignore celui qu'on a; mais en feignant de l'ignorer, on sait le faire valoir. Un homme d'esprit n'est donc qu'un sot quand il se vante, et les louanges qu'il se donne, diminuent celles qu'on voudrait lui donner.

En italien, fat et sot sont synonymes, et se confondent dans une même expression : *sciocco*.

La pédanterie est la fatuité de la science.

Quelquefois l'on serait moins modeste, si l'on était moins sûr d'être loué.

Tel homme dit de soi, non le bien qu'il en pense, mais celui qu'il voudrait qu'on en pensât. Il y a, en cela, moins de présomption que de prétention. Souvent même, en faisant son propre éloge, on cherche à se rassurer contre une défiance intérieure qui nuit aux moyens : comme ces gens qui chantent la nuit quand ils ont peur.

Egésippe sort de la modestie, qui lui était naturelle, par dépit de se voir mal jugé. Irrité qu'on ne sache pas le mettre à sa place, il s'y met soi même, et se venge de l'injustice par la présomption. Voulez-vous le faire rentrer dans la modestie? Honorez-le comme il doit l'être.

L'épreuve de la modestie, comme celle du courage, est la mauvaise fortune.

Il est facile d'être modeste quand on a beaucoup de mérite, comme il est facile d'être modéré quand on a beaucoup de force.

Ce n'est pas ordinairement dans le cours de ses progrès que l'on se laisse aller à la vanité : l'on pense moins alors aux succès obtenus qu'à ceux qu'on se propose d'obtenir. Mais aux bornes des facultés s'élève la présomption : forcé de s'arrêter, on veut jouir de ce qu'on a su acquérir, et, ne pouvant plus augmenter son fonds, on songe à le faire valoir.

Je conçois que l'on manque de modestie, lorsqu'on a un mérite ignoré ou méconnu ; mais quand il est apprécié, recherché, que gagne-t-on à le prôner soi-même? et combien l'on peut perdre!

Tout le bien que vous dites de vous, Alcippe, est vrai, est juste ; pour être accueilli et pour vous faire honneur, il ne manque que de le laisser dire par un autre.

L'homme de mérite, apprécié et admiré, a souvent de la vanité : méconnu et outragé, il conçoit de l'orgueil. Ainsi, l'âme se rappetisse dans la bonne fortune, et s'élève dans la mauvaise.

Il y a telle position où l'on ne se soutient que par l'estime de soi-même. Pour tomber dans l'avilissement et la bassesse, il suffit quelquefois de plier sous le poids de l'opinion.

L'orgueil veut faire parler de soi; il dédaigne d'en parler.

L'on parle beaucoup de soi par vanité. L'on n'en parle jamais, ou par une grande modestie, ou par un plus grand orgueil; parce qu'on est satisfait de ce que les autres en pensent, ou parce qu'on en est trop peu content. L'homme fier qui subit une injustice, ne veut pas paraître en souffrir.

Rien n'élève une âme forte comme le mépris des sots, ou la persécution des méchans.

On doit se trouver honoré d'être la dupe de certaines gens.

Il y a une sorte d'amour-propre qui rend dépendant des suffrages d'autrui : il y en a une autre qui élève au-dessus. Le premier

amour-propre est celui des âmes faibles; le second est celui des âmes fortes.

Rien de plus habile et de plus sot que l'amour-propre : c'est par lui qu'on gouverne, et par lui qu'on se laisse gouverner.

Toute l'habileté des hommes n'est souvent que l'art de cacher leurs faiblesses : comme l'art des ingénieurs consiste à couvrir les défauts d'une place.

Tous les hommes peuvent être gouvernés par un certain côté. Si on ne l'a pas trouvé dans quelques-uns, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché

Dans les temps de simplicité et d'ignorance, on voit souvent de l'esprit sans talent. Dans les temps d'extrême civilisation, c'est le contraire, on voit souvent du talent sans esprit (1).

(1) J'entends ici *talent* dans le sens le plus restreint, l'ingénieuse combinaison de l'art, non l'heureux fruit de l'inspiration.

Il n'est pas étonnant qu'on ait tant de peine à faire connaître son mérite; car ceux qui n'en ont pas sont incapables de l'apprécier, et ceux qui en ont sont trop occupés du leur.

Comme les menteurs finissent par se persuader les fables qu'ils ont inventées, de même ceux qui, par leur appui, ont mis en crédit un faux mérite, viennent à s'imaginer qu'il est véritable, et, nouveaux Pygmalions, ils s'éprennent de leur propre ouvrage.

Pour être estimé de certaines gens, il suffit souvent de s'estimer soi-même.

Il n'y a qu'à perdre à être modeste avec les sots; ils vous prennent au mot, et vous laissent dans la position où vous vous mettez. Les gens d'esprit, au contraire, savent toujours vous assigner la place qui vous est due, soit que vous vouliez trop vous abaisser, ou trop vous élever : ils sont disposés même à vous rendre plus que vous ne vous ôtez, et à vous ôter plus que vous n'usurpez.

Les encouragemens des hommes éclairés

développent le talent, s'ils ne le font naître. Les applaudissemens de la multitude ne produisent que la vanité.

La vanité est la gloire des petites âmes.

La grandeur, ainsi que la célébrité, expose à un grand inconvénient, à être loué sottement.

Quand un homme célèbre a rempli une longue carrière, il est rare qu'on n'ait pas à lui en pardonner une partie.

Nous ne voyons pas la moitié des hommes tels qu'ils devraient être, s'ils accomplissaient toute leur carrière. Combien auraient gagné, et combien auraient perdu, peut-être, à vivre plus long-temps !

Le temps, qui rouille tant de choses, polit la gloire.

La renommée des grands hommes est comme les fleuves, qui grossissent en s'éloignant de leur source.

CHAPITRE V.

Des Connaissances et des Productions de l'Esprit.

La perfection de la science nous rend simples comme la nature, et le vrai sage est plus près de l'entier ignorant que du demi-savant.

Mais quel est donc l'avantage de la science humaine, si son dernier terme est de connaître qu'on ne sait rien? — C'est de le connaître.

La science, ainsi que la vertu, a le privilége d'ennoblir les intentions qui la font cultiver. La vanité, l'intérêt, quelquefois, nous portent à l'étude; le plaisir nous y attache.

La science et la vertu sont comme ces femmes d'un mérite solide, que l'on commence par courtiser, et que l'on finit par aimer.

L'instruction rend meilleur ou pire : c'est une semence qui, selon les terroirs, produit des fruits ou des poisons.

Il faudrait abandonner la philosophie qui instruit, pour ne s'appliquer qu'à la philosophie qui rend meilleur, si l'une ne conduisait à l'autre.

Mais la philosophie a gâté l'esprit de mon fils. — Dites que l'esprit de votre fils a gâté la philosophie.

Eugène s'est fait une arme dangereuse de la science. — Et Théophile, ne s'est-il pas fait une arme dangereuse de la religion?

Vous êtes incertain sur un point d'histoire, de littérature, de science quelconque; vous voulez vérifier une date, un nom, un mot; allez trouver Erasme; son érudition est immense, sa mémoire est infaillible; vous pouvez le feuilleter comme un dictionnaire. Mais ne lui demandez pas des renseignemens sur le monde, des règles et des principes de conduite. Il a plus étudié les livres que les hommes, et s'est plus occupé d'idées abs-

traites que de vérités pratiques. C'est une bibliothèque ambulante; rien ne lui est inconnu, si ce n'est ses semblables, et il a tout appris, hors à savoir vivre.

Anselme, au contraire, méprisant l'érudition vaine et futile, les connaissances hors d'usage, la métaphysique et tous ses systèmes contradictoires, s'est appliqué exclusivement à cette partie de la philosophie qui traite des mœurs : il a vécu dans le monde, l'a observé avec soin; il a lu et médité tous les meilleurs livres de morale. Mais que croyez-vous qu'il y cherchât? Les moyens d'être bon, honnête, vertueux? — Non, l'art seulement de le paraître.

Pison a une fortune immense; il recherche et protège les artistes, les savans, les hommes de lettres, les réunit dans des repas somptueux, leur fait des pensions, propose des concours, fonde des prix académiques : il achète, à grands frais, des collections de tableaux, d'antiquités, de livres rares et curieux : mais il oublie tous les pauvres obscurs, leur refuse les plus faibles secours; il laisse dans le dénûment et la misère un fils de sa

sœur, parce qu'il n'est point homme de génie, et n'a pu acquérir une réputation *européenne*. Il méprise ce neveu, qui d'ailleurs est honnête et sage; il ne l'avoue pas, ne songe nullement à lui.... Je me trompe, il y songe; mais c'est pour le faire déclarer bâtard, afin de laisser tout son bien à un académicien célèbre qui doit composer son éloge et révéler son nom à la postérité.

Un véritable médecin doit être homme d'esprit et philosophe; car il faut souvent guérir l'imagination avant de guérir le corps, se mettre en relation avec le moral pour savoir traiter le physique; et, comme la source et le remède de bien des maladies sont dans l'âme, il n'est pas moins essentiel d'étudier les caractères et les mœurs que les tempéramens.

Il y a autant de modifications dans les caractères et les esprits que dans les tempéramens. On en voit peu formés d'élémens simples et assortis, et souvent les qualités qui les composent sont si variées, qu'on ne saurait assigner celle qui les distingue davantage.

C'est ce qui rend l'application de la philosophie et de la médecine également difficile, et ce qui fait leur impuissance.

Les germes de toutes les vérités sont dans le commun des esprits; sans cela elles ne seraient pas si universellement senties, lorsqu'elles sont présentées par une main habile. Le talent et le génie consistent à les développer, à les revêtir d'images frappantes, à leur donner un tour vif, ingénieux ou sublime.

Ce n'est pas l'expérience qui manque aux hommes, mais la volonté d'en profiter. Ce ne sont pas les vérités qui leur manquent, mais le jugement qui sait en faire les applications.

Tant qu'il y a des vérités à dire, la littérature est favorable aux mœurs, et contribue à la civilisation des peuples. Mais quand toutes les vérités sont connues et usées dans une langue, la littérature s'emparant des erreurs, devient aussi dangereuse qu'elle était utile, et précipite la décadence des nations.

Ce qu'on nomme des vérités nouvelles, ne sont souvent que des erreurs anciennes, dont le bon sens et le bon goût avaient triomphé, et qui triomphent, à leur tour, du bon sens et du bon goût.

Dans les temps de décadence, l'envie de ne point être imitateur et de créer des routes nouvelles, est précisément ce qui égare les plus beaux génies (1).

Les erreurs de l'esprit causent plus de maux dans le monde que les égaremens du cœur.

---

(1) « Lorsqu'un édifice a été porté jusqu'à sa plus grande » hauteur, tout ce qu'on peut faire est de l'embellir, ou d'y » changer des bagatelles, sans toucher au fond. De même on » ne peut que ramper sur les vieux principes de la morale, si » l'on n'est soi-même capable de poser d'autres fondemens » qui, plus vastes et plus solides, puissent porter plus de con- » séquences, et ouvrir à la réflexion un nouveau champ. » (Vauvenargues.)

Étrange doctrine, qui commande de se faire un nom à tout prix ! Le secret de toutes les innovations du dix-huitième siècle est là. L'on doit changer de principes, non parce qu'ils sont faux, mais parce qu'ils sont anciens..... Philosophe, est-ce ainsi que vous enseignez la morale ?

La subtilité est l'arme de l'erreur.

Le vulgaire trouve commune et banale toute vérité qui est rendue simplement; mais un mot, un tour qui lui échappe, fixe l'attention de l'observateur, et devient pour lui la source des plus profondes réflexions.

Beaucoup d'effets ont différentes causes. Les hommes, pour l'ordinaire, n'en veulent voir qu'une seule : delà les erreurs de systèmes.

Les bons esprits, les écrivains courageux, s'élèvent contre les abus dominans de leur siècle; et il peut arriver que ceux qui ont tenu tel langage en tel temps, en tiendraient un tout opposé, s'ils vivaient en tel autre. L'ignorance et la mauvaise foi peuvent donc abuser des meilleurs principes, et citer, à l'appui de leurs erreurs, ou de leurs intérêts, les plus respectables autorités.

Les arts et les moeurs suivent les mêmes degrés et parcourent le même cercle, revenant au point du départ : la barbarie, la hardiesse

et la force, la délicatesse et l'élégance, le raffinement et la nouveauté; puis la barbarie, etc.

Dans le siècle dernier, la littérature visait à la finesse et à la sensibilité; elle tombait dans la subtilité, l'afféterie, la faiblesse. Dans celui-ci, elle vise à la force et à l'originalité; elle tombe dans l'exagération, l'extravagance, la barbarie. Nous avons fait un pas de plus (1).

---

(1) On ne peut que s'affliger du sort de notre littérature, en voyant le style qui domine aujourd'hui, imitation d'une littérature exotique, dont les productions, importées en France avec profusion, sont recherchées avec une si avide curiosité. Devenus tributaires de l'étranger, qui a été si long-temps le nôtre, nous abjurons la prééminence qui nous était acquise, nous adoptons des formes et des principes qui rendront bientôt inintelligible la langue la plus claire et la plus pure de l'Europe. En vain, l'on me dira que c'est une route nouvelle, une création du génie. Le véritable génie perfectionne et ne dénature pas. Ce genre, que l'on tente d'introduire parmi nous, est tellement contraire à celui de nos grands maîtres, qu'on ne saurait l'admirer, sans cesser de les admirer eux-mêmes. Je sais que des écrivains d'un mérite éminent, pour piquer notre goût blâsé, ont fait un mélange heureux de la littérature nationale avec l'étrangère, et que, par cette habile combinaison, ils ont produit des ouvrages supérieurs : mais leur

La facilité de l'esprit, si avantageuse dans le monde, est souvent un écueil en littérature.

Qu'y a-t-il de plus commun que l'esprit? Qu'y a-t-il de plus rare que le goût?

---

exemple, dont on a si prodigieusement abusé, n'a fait que démontrer le danger d'innover dans un temps de décadence, et peut-être se le reprochent-ils à présent, comme Voltaire s'accusait amèrement d'avoir, le premier en France, montré quelques beautés dans ce Sakespeare, qu'on osa mettre ensuite au-dessus de Corneille, de Racine, et de lui. Malheureusement cette honteuse manie d'imiter l'étranger s'est étendue à nos mœurs, à notre politique, et a tout dénaturé en France : elle a révolutionné le gouvernement comme les lettres; ce qui a failli nous plonger dans une double barbarie. Et qu'on ne s'y trompe pas, ce sont les hérésies littéraires qui ont entraîné les hérésies politiques : elles y tiennent plus qu'on ne pense : elles proviennent du même esprit d'orgueil et d'indépendance qui fait mépriser les autorités anciennes, et n'estime, ne vante que ce qui est moderne. Ce qu'on appelle *romantisme* est le *libéralisme* de la littérature. Je voudrais que tous les hommes attachés aux bons principes, aux saines doctrines, que tous les gens de bien, ainsi que tous les gens de goût, s'unissent pour combattre le double monstre qui menace de nous corrompre entièrement; je voudrais qu'un même parti ne se divisât pas sur des choses si étroitement liées par leur nature, leurs conséquences, et qu'on laissât le parti contraire emprunter à l'étranger sa littérature comme sa politique. Étrange manière de prouver son patriotisme!

L'esprit est de tous les temps. Le goût n'appartient qu'à une certaine époque, qui est le point de maturité et le plus haut degré de civilisation d'une nation. C'est le goût qui a fait la supériorité du siècle de Louis XIV.

Certes, on ne manque pas d'esprit aujourd'hui; il y a des talens, il y a même du génie. Que manque-t-il donc? — Du goût.

On a essayé bien des fois de définir le sublime. Il me semble que le sublime est l'expression vive et frappante, mais simple et naturelle, d'une grande pensée, ou d'un sentiment élevé.

Le sublime appartient plus spécialement à une littérature jeune et nouvelle, parce qu'alors la simplicité se trouve alliée à la vigueur.

Le bon goût est la grâce de l'esprit, et la délicatesse du jugement.

Le goût est à l'esprit ce que la sensibilité est à l'âme.

Pour se faire un nom durable en littéra-

ture, il ne faut pas tout sacrifier au goût du siècle et à celui de la multitude; il ne faut pas non plus négliger entièrement ces moyens de succès. On ne parvient souvent à se faire connaître des habiles, de ceux qui consolident et affermissent les réputations, qu'à l'aide de la faveur et de la vogue que donnent les gens du monde. Dans les plus parfaits ouvrages, on reconnaît la part faite au temps et au vulgaire.

Il est difficile à un auteur de ne pas s'ôter des partisans, en ôtant ce qu'il y a de moins bon dans ses ouvrages.

Il en est d'un livre comme d'un individu : de certaines qualités font son mérite; d'autres font sa fortune.

Ce qui recommande le plus un ouvrage à la postérité est souvent ce qui a le moins contribué à son premier succès.

Le mérite justifie le succès; il ne le fait pas.

Les ouvrages qui durent le plus sont ceux

qui ne sont pas sentis de suite et par tout le monde.

D'où vient qu'il y a si peu de personnes capables de se faire un nom dans les lettres, même avec de l'esprit et du talent ? C'est qu'aux uns manque la pensée, aux autres l'expression, et que, pour bien écrire, il faut également posséder ces deux choses.

Comme les hommes s'usent vîte à cette époque, ce que l'on fait de mieux et de plus recommandable, est ordinairement dans la jeunesse. Ensuite on ne s'occupe plus qu'à exploiter ce premier fonds, sans songer à l'augmenter, parce que l'ambition a pris toute la vivacité qu'a perdue l'inspiration.

L'Élius s'est fait un nom avec le mérite de ses ouvrages. A présent il fait le mérite de ses ouvrages avec son nom.

L'on doit s'attacher à soigner principalement, dans toute espèce d'écrits, le commencement et la fin : le commencement, pour qu'il saisisse l'attention et prévienne l'esprit

favorablement; la fin, pour qu'elle confirme et détermine l'impression. C'est comme dans une armée, où l'on met les meilleures troupes à la tête et à la queue.

Lorsqu'un édifice, une ville, ont été construits sur un plan défectueux, on a beau les embellir, les rectifier, ils restent irréguliers. L'on a dit que si Paris eût été entièrement bâti du temps de Louis XIV, ou de nos jours, la France aurait une capitale encore plus digne d'elle. Londres ne doit sa régularité qu'à l'incendie qui la consuma en 1666, et qui permit de la rebâtir dans un temps de civilisation et d'opulence.

Il en est de même d'ouvrages littéraires : en vain vous les retouchez, vous les remaniez, s'ils ont été mal conçus d'abord, ils restent imparfaits. Êtes-vous parvenu à la maturité de l'âge et du talent? Faites-en de nouveaux.

Que d'auteurs ont échoué pour avoir écrit trop tôt ou trop tard! Le moment où l'on débute dans les lettres, décide ordinairement du talent et du succès.

Le sentiment et l'imagination font naître et fleurir les talens. La sagesse, qui vient ensuite, les mûrit, les perfectionne, et leur fait produire les meilleurs fruits. Mais si la sagesse est trop hâtive, souvent elle en retarde les progrès, en empêche le développement, en étouffe le germe. Alors on a de quoi se consoler; la sagesse vaut mieux que les talens.

Certains auteurs n'auraient pas eu tant de réputation, s'ils eussent été plus parfaits. En donnant prise à la critique, on anime les esprits, on excite les passions, et l'on n'est pas moins servi par ses plus violens ennemis que par ses plus chauds partisans. C'est du foyer des débats, des discussions, des contradictions, que jaillit la plus éclatante célébrité.

Il en est des auteurs comme des héros de théâtre ou de roman, il leur faut des défauts brillans pour plaire et intéresser vivement.

Un auteur a pour le public la même faiblesse qu'un amant passionné pour sa maîtresse. Il ne peut s'en détacher, malgré ses rigueurs, ses caprices, ses injustices; la

moindre faveur le dédommage de tout. Il ne cesse de s'en plaindre... et de lui sacrifier.

Philante a besoin d'un nom pour faire valoir son ouvrage. Cliton a besoin d'un ouvrage pour justifier son nom. Réunissez le nom et l'ouvrage, voilà un homme justement honoré.

Il y a des auteurs dont les succès n'attestent que la ruine. Le poète Philétas a dépensé une grande fortune à se faire une petite réputation.

Vous dites que Théopompe a publié cinq éditions de ses œuvres. Je le veux croire. Mais qui les a achetées? Apprenez-moi, de lui ou du public, lequel je dois plaindre.

Arrias est parvenu à se faire un nom dans les lettres. Voulez-vous savoir à quel prix? — Demandez à ses créanciers.

De nos jours, cependant, il est plus commun de sacrifier la renommée à la fortune, que la fortune à la renommée, et cela accuse

la médiocrité des talens, dont, ne pouvant se faire une illustration, on se fait un métier.

On peut encore faire sa fortune dans les lettres; mais ce n'est plus par l'éclat des talens, c'est par les manœuvres de l'industrie et nos auteurs les mieux établis dans le monde ne sont guère que d'habiles spéculateurs.

On ne lit aujourd'hui que pour se distraire, non pour s'instruire. Aussi les seuls ouvrages recherchés sont les romans, les pamphlets, les mémoires scandaleux. Notre littérature est devenue si riche, que pour la connaître, il en coûterait trop de peine et de temps; choses dont on est fort avare. Or, on fait comme le cardinal Dubois, qui, pour mettre sa correspondance au courant, brûlait toutes les lettres qu'il avait reçues.

Dans le monde, on n'examine les hommes que selon leur condition ou leur fortune. C'est la lumière qui éclaire les bonnes ou les mauvaises qualités. Un tel a fait fortune, ou vient d'obtenir un emploi brillant; il vaut la peine d'être connu : chacun en parle aujour-

d'hui, analyse son caractère et son esprit, explique ses succès par ses moyens. Hier c'était le même homme, et personne ne songeait à lui.

Il en est de même d'un ouvrage littéraire. Obscur et négligé, vient-il à obtenir un suffrage imposant, la foule d'admirer, de le prôner, d'y découvrir mille beautés inaperçues jusqu'alors. Le génie les crée, le crédit seul les met en valeur.

D'un ouvrage supérieur, dont la réputation n'est pas faite, on dit à part soi : *il est bien ;* et l'on se tait en public. Mais avec la foule, on s'écrie : *il est beau ;* et l'on se fait un mérite de vanter son mérite.

Il faut se presser de juger certains auteurs et certains livres, car bientôt on n'est plus admis qu'à les admirer ; la vogue qu'ils excitent interdit tout examen, et le goût alors ne se mesure que sur la louange. Cette exigeance de l'opinion est peut-être excessive, ou du moins anticipée : mais il est un temps où l'on doit se conformer à la décision du public. Le respect de la chose jugée est nécessaire

en littérature comme en matière civile. S'il était permis de mettre sans cesse le mérite en question, il n'y aurait aucun succès durable, aucune réputation bien établie : par envie, par légèreté, ou seulement pour ne pas dire comme les autres, on contesterait ce qui aurait été le mieux jugé; dès que la médiocrité se trouverait en majorité, elle se plairait à dépouiller le génie, et il suffirait d'un siècle ignorant, novateur ou blâsé, pour renverser les monumens fondés et consacrés par les siècles les plus éclairés.

Dénigrer est preuve de médiocrité. Celui dont on peut contester le mérite est disposé à le contester dans autrui. Mais qui se rend digne de louanges n'en est point avare.

On a un grand avantage en voilant modestement son mérite; c'est d'intéresser l'amour-propre de ceux qui le découvrent à le vanter et à le faire apprécier; au lieu qu'en le vantant soi-même, on blesse l'amour-propre de tout le monde.

Dans la juste appréciation d'un bel ou-

vrage, il y a quelque peu du mérite de celui qui l'a fait.

Les mêmes gens qui se mettent au-devant d'un jeune auteur pour contrarier sa marche, pour arrêter son essor, et qui se liguent avec ses ennemis afin de le faire échouer, se mettent à sa suite, dès qu'il est en pleine voie de succès, et s'enrôlent sous ses drapeaux pour avoir part à ses triomphes. La médiocrité, incapable de créer, vit aux frais du génie, qu'elle loue ou qu'elle déprime.

On a souvent autant d'intérêt à découvrir, à faire valoir le mérite d'un auteur mort, qu'à contester celui d'un auteur vivant.

On peut faire une critique spécieuse du meilleur ouvrage, comme on peut faire la charge ressemblante du plus beau visage.

Il faut se défier également des éloges et des critiques de ses ennemis.

Je me prononce, Cléon, l'ouvrage que vous me citez est mauvais. — Comment! vous

ne l'avez pas lu? — Non, mais Dorante m'a pressé de le lire, et Dorante a traité le même sujet.

La sincérité des amis doit être la conscience des auteurs.

Un auteur vain et médiocre peut être content de soi, même en se comparant aux meilleurs écrivains, parce qu'il ne choisit en eux, pour faire ce rapprochement, que les endroits les plus faibles, et il se dit : je suis capable d'écrire aussi bien. Leur abaissement est toute son élévation, et leur négligé fait sa parure. Comme ces valets qui croient briller autant que leurs maîtres, quand ils en portent les mauvais habits.

Oronte s'extasie sur une pensée : il ne se lasse pas de la développer, d'en rechercher les beautés, d'en faire sentir la finesse, la justesse, ou la profondeur. Il s'en croit l'auteur, et la trouve admirable. Ce n'est qu'une réminiscence : il l'a lue, ou l'a entendue citer, et la trouvait détestable.

J'étais intimément lié avec Eraste : on nous voyait toujours ensemble, et jamais le plus léger nuage n'avait altéré notre union. Il a fait une pièce de théâtre, l'a soumise à ma critique, en réclamant des avis sévères et la plus parfaite sincérité, comme une véritable preuve d'amitié. Je lui ai obéi : j'ai noté les endroits faibles, les fautes, les négligences, partout motivant mes opinions, et les appuyant d'autorités incontestables. Il a fait représenter sa pièce sans aucune correction, et elle a été sifflée précisément aux mêmes points que j'avais indiqués. Depuis lors, Eraste s'est réfroidi à mon égard : il est devenu moins empressé et plus rare. Enfin, il a cessé entièrement de me voir, comme pour me punir de lui avoir donné des conseils salutaires, qu'il n'a point suivis.

Le même amour-propre qui se blesse de recevoir des conseils, se blesse de voir rejeter les siens. Tout le monde admire l'ouvrage d'Alceste; on s'accorde à dire que c'est un chef-d'œuvre, une personne exceptée; c'est Octave, ami d'Alceste. Comment cela se fait-il? Je vais vous l'expliquer. Octave avait pro-

posé des changemens, qui n'ont point été adoptés, et il se trouve que ce qu'il voulait retrancher a été le plus applaudi. Octave peut-il approuver et pardonner un tel succès? Le voilà devenu l'ennemi irréconciliable d'Alceste. Il paraît une critique violente contre l'ouvrage, et c'est Octave qui l'a faite.

Pourquoi Aurel vous est-il si contraire? Rien n'égale son animosité et sa haine : il vous attaque et vous poursuit sans cesse; il fatigue la presse par ses pamphlets contre vous. Que *lui* avez-vous donc fait? — Je ne lui ai jamais répondu.

Les gens d'un esprit vif sont rarement bons critiques : trop distraits par leurs idées, ils n'entrent point assez dans celles des autres. Incapables de soumettre leur attention, ils ne peuvent suivre ni concevoir un plan qui n'est pas à eux. Leur esprit préoccupé et créateur refait l'ouvrage qu'ils commentent. Pour être propre à la critique littéraire, il faut des lumières, du tact, du goût et du jugement, mais peu d'imagination.

Voltaire a prétendu que Montesquieu n'avait fait qu'indiquer les principes politiques (1). La vérité est que l'illustre auteur de *l'Esprit des Lois* a donné la substance de ses pensées, laissant le soin des développemens au lecteur. Et voilà précisément ce que l'on aime; car il en est de l'art d'écrire comme de l'art de converser, il faut exercer notre esprit pour flatter notre vanité, et l'auteur qui nous satisfait davantage est celui qui nous fait le plus penser, comme, dans une société, la personne qui nous plaît davantage est celle qui nous fait le plus parler.

L'on peut dire que La Rochefoucauld est en morale ce que Montesquieu est en politique. C'est la même concision, si forte d'expressions, la même profondeur, si pleine de pensées. L'un et l'autre se sont affranchis des transitions; mais c'est pour s'imposer la difficulté bien plus grande de ne dire que des choses remarquables, d'un grand sens, et leur style, coupé, en est plus nerveux. Cha-

---

(1) L'on peut dire de Montesquieu ce que lui-même a dit de Tacite : *Il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout.*

que phrase, chez eux, est une réflexion, et presque chaque réflexion contient la matière d'un livre. Combien d'ouvrages l'on a faits et combien l'on peut faire en développant leurs idées! Enfin, pour achever le parallèle, ces deux grands écrivains, aussi ingénieux qu'ils sont profonds, donnent quelquefois dans les mêmes défauts, la subtilité, un peu d'affectation, et l'exagération de système.

Dans un discours suivi, ou dans un sujet d'imagination, on s'échauffe, et, entraînant le lecteur, on ne lui laisse pas le loisir d'examiner chaque mot, de peser chaque phrase. Il n'en est pas de même des observations courtes et détachées. Tout doit être substantiel, ingénieux ou profond, et le lecteur est d'autant plus sévère, qu'il est calme, et qu'il juge chaque chose séparément, sans rien accorder au besoin des transitions et à la liaison des idées.

Il y a des visages si bien représentés, qu'on croit les reconnaître, quoiqu'on ne les ait jamais vus. Il en doit être de même des peintures morales; il faut que les caractères

qu'elles représentent paraissent vraies et naturelles, lors même qu'on n'en a jamais connu de pareils. C'est ce que l'on éprouve en lisant La Bruyère. Il s'est attaché à peindre beaucoup de personnages qui ne sont plus dans nos mœurs, et il semble qu'on les voit tous les jours, tant il a su les animer, les rendre saillans et frappans.

Les caractères sont tellement compliqués, et nous réunissons tant de qualités contraires, qu'on peut faire plusieurs portraits de la *même* personne, tous différens, et tous également ressemblans.

La renommée du moraliste doit être plus lente que celle du poète, de l'orateur, de l'historien, parce qu'il ne frappe pas l'imagination et n'émeut pas les passions. Il ne s'adresse qu'à la raison, qu'à la conscience, et il a besoin d'être examiné avec réflexion, d'être confronté avec l'expérience, pour être justement apprécié. Souvent méconnu et négligé de son vivant, son nom seul recueille tous les bénéfices du temps et de la gloire.

Les moralistes anciens sont plus sentencieux. Les moralistes modernes sont plus satiriques. Cela s'explique. Les premiers, en créant la morale, ont pu lui donner ce ton simple et grave qui lui convient. Les seconds, craignant d'être moins neufs, ont voulu être plus piquans, et par là ils ont eu le tort, peut-être, de rendre plus attentif à la forme qu'au fond. Les saillies de l'esprit déconsidèrent les leçons de la sagesse.

La subtilité est un inconvénient presque inévitable des siècles avancés. Les grandes, les fortes vérités sont enlevées toutes d'abord; il ne reste que les aperçus fins et délicats. L'on cherche à relever par l'expression une pensée déjà connue, comme on cherche à déguiser par l'assaisonnement un mets qu'on a déjà servi.

Quand le goût se corrompt chez un peuple, le talent et le génie ne servent qu'à le corrompre davantage : comme, en morale, les brillantes qualités d'un homme qui s'égare,

ne font souvent que l'égarer davantage (1).

La comédie ne se rapproche de la morale que par la peinture des caractères et des

(1) On ne saurait trop insister sur les hérésies littéraires de notre temps, parce qu'elles gagnent et corrompent les meilleurs esprits, ceux mêmes qui se sont préservés de toutes les autres, parce qu'elles sont honteuses, avilissantes pour la nation. Les philosophes du dix-huitième siècle, en émettant de mauvais principes en morale, en religion, en politique, étaient du moins restés fidèles à ceux du bon goût; ils le défendaient et par leur exemple et par leurs leçons. Aujourd'hui l'on rompt ce dernier lien avec le beau siècle de Louis XIV; on ajoute au vice du fond le vice de la forme; on répudie la gloire de nos pères; on abandonne les autels de la patrie, pour encenser je ne sais quelles idoles étrangères et barbares... Et l'on vante son patriotisme, et l'on fait parade de l'orgueil national!... On n'a que l'orgueil révolutionnaire, l'ivresse de la licence, la folie de l'innovation. Il appartenait, dit-on, au siècle des lumières de tout régénérer, de secouer tous les vieux préjugés, d'ouvrir des routes nouvelles... Hommes aveugles et présomptueux! Vous croyez les ouvrir ces routes? Ne voyez-vous pas que vous ne faites que vous traîner servilement sur les pas de l'étranger, pour ne pas suivre les nobles traces de vos ancêtres; que pour vous dispenser d'imiter leur glorieux exemple, d'obéir à leurs sages, mais difficiles préceptes, vous adoptez un genre monstrueux et détestable, qu'ils réprouvaient, qu'ils méprisaient; contre lequel Voltaire et La Harpe, qui le voyaient déjà naître de leur temps, ont si souvent fait éclater leur éloquente

moeurs; mais elle n'en a ni l'austère mission, ni l'imposante autorité. Ce n'est point une école de sagesse, c'est une satire ingénieuse, qui nous apprend mieux à connaître les autres

---

indignation? Gâtés par la satiété, entraînés par l'inconstance et la légèreté de votre esprit, vous quittez ces champs rians et fertiles de la patrie, ce ciel si pur et si brillant; vous négligez ce beau sol de la France, si prodigue de fleurs et de fruits, quand on doit le cultiver, pour vous égarer dans les déserts de l'Orient, dans les forêts de la Germanie, pour vous enfoncer dans les sombres vapeurs du climat britannique. Les rêves et le délire vous paraissent de l'imagination; le gigantesque, le difforme, vous semblent de la grandeur, de la beauté; le dérèglement et l'exagération sont pour vous le sublime. De vos mains sacriléges, vous brisez ce temple si simple, si régulier, si parfait, qui faisait l'admiration de l'Europe, qui vous attirait les hommages de toutes les nations policées, et où sont consacrés les noms de vos plus grands écrivains, pour construire, à la place, un édifice grossier, bizarre, sans proportion et sans grâce, sur lequel vous inscrivez des noms qui devraient blesser des oreilles françaises et dont la dure harmonie fait fuir le Dieu du goût. O mes compatriotes! revenez aux bons principes, aux vraies et saines doctrines en tout genre, seul moyen d'échapper à la décadence qui vous menace: reconnaissez toutes vos erreurs; reprenez votre génie national, votre caractère si heureux; ne profanez plus, par de honteuses imitations, les riches et belles qualités dont vous a doués la nature: redevenez vous-mêmes enfin, et vous serez encore le premier peuple de l'univers.

que nous-mêmes, instruit plus qu'elle ne corrige, et amuse plus qu'elle n'instruit. Molière, Regnard, Lesage, ont ainsi traité la comédie, et c'est ce qui fait la vérité de leurs tableaux, la force et la vivacité de leur coloris. Depuis, on l'a affadie, en y introduisant le pathétique, les sentences, les moralités, les conversions (si peu naturelles dans l'espace de temps déterminé pour l'action dramatique); mais comme les passions doivent nécessairement être mises en jeu dans cette espèce d'ouvrage, crainte de blesser les yeux et de révolter la délicatesse, on les a adoucies, déguisées, flattées. Il en résulte que la peinture des vices, qui, autrefois, instruisait et amusait au théâtre, aujourd'hui intéresse et séduit; et que, pour avoir voulu rendre la comédie plus morale, on s'est écarté davantage de ce but. Exemple du perfectionnement des lumières!

Ismène est possédée de la plus affreuse passion; elle est jalouse de sa fille Elvire, qui fait l'admiration de tout le monde, et devrait faire sa joie, son orgueil. Sa conduite tyrannique et cruelle envers cette jeune et char-

mante personne, excite l'indignation générale, éloigne de chez elle ses connaissances, ses parens, ses amis. Elle prend en haine quiconque loue ou plaint sa malheureuse fille. Les domestiques désertent la maison, ne pouvant supporter cet odieux spectacle; ou s'ils donnent les moindres marques d'intérêt et de sensibilité, ils sont chassés à l'instant. Son fils, son fils lui-même a éprouvé un pareil traitement, et voilà son crime. Il avait un ami qui était épris de sa sœur, et dont il protégeait les feux. Ce jeune homme, digne en tout d'être agréé, avait touché le cœur d'Elvire, mais en même temps celui de la marâtre, qui, se méprenant sur ses intentions, ses sentimens, ses assiduités, et croyant follement en être l'objet, l'accueillait de la manière la plus flatteuse. Qu'on juge de sa confusion, de sa fureur, lorsque son fils, lui révélant l'accord des deux jeunes amans, vient proposer de les unir! Elle fulmine contre lui, l'accable des plus violens reproches, l'accuse de complicité dans la séduction de sa sœur, et le bannit pour jamais de sa présence. Le désespoir conduit ces deux jeunes gens à l'armée, où ils se font tuer. L'infortunée Elvire,

accablée de tant de maux, languit, tombe malade, touche à ses derniers momens...... Vous croyez que le cœur de l'indigne mère est enfin ému de compassion, agité de remords? Non; mais, pendant qu'elle joue un si horrible rôle dans un drame véritable, elle court avec la foule en voir représenter un nouveau au théâtre; et, qui le croirait? elle s'attendrit, verse des larmes sur des maux imaginaires? Elle partage l'indignation publique contre un personnage odieux.... Ce personnage est une marâtre!

CHAPITRE VI.

De la Société. — De la Conversation. — Des Formes et des Manières.

Savoir bien les choses est plus utile pour écrire : *savoir bien des choses* est plus utile pour converser.

Si l'on ne parlait que de ce qu'on sait, on serait trop souvent réduit au silence.

Si chacun était sage, on serait toujours d'accord, et que deviendrait la conversation? Il faut des fous pour l'animer, et des sots pour l'égayer. A leur défaut, quelquefois les gens d'esprit se prêtent à jouer leur rôle, sans tirer à conséquence, et c'est une manière d'être aimable.

Pour être agréable en société, il faut avoir

le cœur et l'esprit libres, pouvoir s'occuper avec intérêt de tout le monde et de toute chose. Une idée, un sentiment qui absorbe, ôte les moyens de plaire et d'amuser, rend sérieux et inattentif. Les amans sont quelquefois sublimes entre eux, rarement ils sont aimables dans le monde, où il faut montrer son esprit, cacher son cœur.

Deux hommes paraissent sous des aspects bien différens et tout aussi trompeurs. Dorval, entraîné, malgré lui, dans une assemblée brillante, où tout rit et s'amuse, y est soucieux, embarrassé, rêveur, et comme importuné de la joie commune. Indifférent aux charmes des femmes, à l'esprit des hommes, il se tient à l'écart, semble ne voir, n'écouter personne; oublie même de saluer ses connaissances et ses amis. Quels chagrins l'agitent? quels malheurs l'accablent? Dorval aime, il est aimé; il vient d'obtenir l'objet de tous ses vœux, et un heureux hyménée va fixer son sort et sa fortune. Rempli de sentimens vifs et passionnés, préoccupé par mille idées délicieuses, il a besoin de s'y liver, de descendre au fond de son cœur, de savourer, dans le recueille-

ment, tout son bien-être. Le monde, qui exige des soins, des attentions, ne saurait lui convenir et lui plaire : mais retiré chez lui, où rien ne le contraint, ne le distrait, il fait éclater sa joie, son bonheur, et semble vouloir le répandre sur tout ce qui l'entoure.

Florville, au contraire, recherche le monde, la dissipation; il se jette avec ardeur dans les réunions les plus nombreuses, dans les cercles les plus à la mode, s'y livre à une gaîté folle et bruyante, est galant, empressé avec les femmes, facile et bienveillant avec les hommes; il anime et réjouit tout le monde par ses propos joyeux. Mais hors de ce tourbillon qui l'enivre, chez lui, il est triste, fâcheux, fantasque, brusque et grondeur. Ce contraste s'explique. Florville a une femme infidèle, des valets fripons, des créanciers et des procès : dans son intérieur, il retrouve tous ses ennuis; il a besoin du tumulte du monde pour s'y dérober, pour s'étourdir, et se jette, pour ainsi dire, hors de lui-même, parce qu'il n'est pas à l'aise au dedans.

Une des qualités les plus essentielles pour briller en société, est la présence d'esprit.

Elle manque souvent à des hommes d'un très-beau génie, qu'un mot, un regard déconcerte, qui ne sauraient supporter l'attention d'un cercle, et qui, par leur travaux, se rendent dignes de l'admiration du genre humain.

On ne recherche guère les succès de la vanité, quand on peut aspirer aux triomphes de la gloire.

L'on est peu prévenant dans le monde, où, par trop de présomption, ou par trop de modestie; parce qu'on estime trop ses avances, ou parce qu'on ne les estime pas assez.

Beaucoup de gens, qui ne conçoivent pas que la modestie puisse s'allier au mérite, prennent pour de la hauteur ou du mépris la réserve de l'homme supérieur. Dirai-je qu'ils ne lui font injustice que parce qu'ils se font justice?

Nous sommes souvent aussi humiliés des avances des sots que des froideurs des gens de mérite.

Une idée heureuse peut tomber de la bouche ou de la plume d'un sot. En conscience, lui appartient-elle? Non, elle est au premier homme d'esprit qui s'en empare (1).

L'on est sot plus par le caractère que par l'esprit.

Le mot *sens commun*, synonyme de bon sens, fait honneur au siècle où il fut adopté. Mais si ce mot était créé de nos jours, je doute qu'il eût une acception aussi avantageuse.

L'extrême civilisation égalise et affaiblit tout : elle efface les marques distinctives des caractères, des esprits et des mœurs.

Ce qui fait qu'il y avait, au siècle de Louis XIV, tant de caractères originaux parmi la noblesse, c'est que les seigneurs étaient, depuis peu de temps, fixés à la cour, et que

---

(1) C'est ce qui faisait dire a Molière : *Je reprends mon bien où je le trouve.*

les formes particulières qu'ils avaient prises, dans leurs terres, dans leurs provinces, n'étaient point encore polies par le frottement des usages.

La bienséance est le tyran le mieux obéi, parce qu'elle punit par la plus sensible des peines, le ridicule.

Elle doit régner en France plus que partout ailleurs, parce qu'on y est plus imitateur, et parce que *le ridicule*, suivant l'heureuse expression de La Rochefoucauld, *y déshonore plus que le déshonneur*.

Les défauts de l'humeur et les travers de l'esprit, font plus de tort, dans le monde, que les vices de l'âme.

Dans le monde, on appelle *bizarre* ce qui n'est pas commun. Il en résulte que le naturel, la simplicité, la loyauté, la vertu, sont ce qu'il y a aujourd'hui de plus *bizarre*.

La vanité fait de mauvaises copies, et l'orgueil fait de mauvais originaux. Tous deux conduisent au ridicule, par un excès con-

traire; l'un en nous éloignant trop de notre nature, l'autre en nous y attachant trop fortement.

En France, on s'applique à faire comme tout le monde. En Angleterre, on s'étudie à ne ressembler à personne. Un Français prend le plus grand soin pour ne pas paraître bizarre. Un Anglais craint sur toute chose de passer pour vulgaire.

Emile se donne des peines infinies et se met à la torture pour se faire distinguer : il n'est sortes de singularités qu'il n'affecte : il se gâte, il se déforme; il veut être original, et n'est que la copie de tout ce qu'il y a de plus ridicule. Il lui en coûterait assurément moins d'être homme de bien. Vous voulez qu'on vous distingue, Emile? Pratiquez la vertu, soyez sincère, généreux, modeste, toujours égal dans votre humeur, toujours conséquent dans vos principes et votre conduite : vous ressemblerez à bien peu de gens; peut-être vous serez unique.

Les femmes maintiennent le bon ordre et

le bon ton dans la société, donnent à la conversation ce tour fin et délicat, ces formes agréables et polies, qui sont un des attributs de leur esprit. Qu'y a-t-il, pour l'ordinaire, de plus tumultueux que les assemblées d'hommes, de plus grossier et de plus licencieux, souvent, que leurs propos et leur gaîté. La réunion des deux sexes est donc favorable à la politesse, à l'esprit de conversation, à l'élégance des formes et des manières. L'est-elle à la simplicité, à l'innocence des mœurs? Je ne le crois pas; car, dans leurs relations trop fréquentes et trop intimes, les hommes et les femmes tendent à se corrompre mutuellement. Cet usage ne convient guère non plus aux peuples qui font leur principal intérêt des affaires publiques. La politique gâte l'esprit des femmes, ou l'esprit des femmes gâte un tel sujet, en essayant de le traiter. Aussi, vivaient-elles entièrement séparées des hommes dans les républiques anciennes, et on les voit moins confondues avec eux chez les peuples modernes qui tiennent le plus à leur liberté.

CHAPITRE VII.

De l'Age et de la Vie. — Des Passions. — Des Maux et des Biens.

La jeunesse est un temps d'erreurs et de folies auquel il faut que chacun paie tribut. L'on est romanesque ou libertin, l'on égare son cœur ou ses mœurs; et cela seul distingue l'honnête homme de l'homme vicieux.

Le plus grand défaut de la jeunesse n'est pas de manquer d'expérience, c'est de ne pas savoir qu'elle en manque, et de croire qu'elle pensera toujours comme elle pense.

En général, le plus grand défaut des hommes n'est pas d'ignorer, c'est de ne pas connaître qu'ils ignorent.

Combien serait utile dans la jeunesse le moindre des soins qu'on prend souvent inu-

tilement dans l'âge avancé, pour sa santé, pour son esprit, pour sa fortune!

Il y a des gens qui, passant par toutes les épreuves de la vie, sont destinés à beaucoup changer, à gagner beaucoup de lumières et d'expérience, à perfectionner leur jugement et leurs mœurs. Il y en a d'autres qui, suivant toujours un même cours, et n'éprouvant aucune vicissitude, aucune traverse, gardent leurs défauts et leurs préjugés, qui ne font que se fortifier avec l'âge.

La vie ne paraît courte que parce qu'on ne sait pas la remplir. L'homme qui a beaucoup senti et beaucoup réfléchi, a toujours beaucoup vécu, quel que fût le temps de son existence. Que se retrace-t-on d'un voyage pendant lequel on a dormi constamment? Deux seuls points : le départ et l'arrivée. Mais si l'on a eu les yeux ouverts, si l'on a examiné les lieux, les habitans, s'instruisant avec soin de tout ce qui les concerne, que de choses on se rappelle, et combien l'on aime à s'entretenir avec ses amis, avec soi-même, de tout ce qu'on a vu et éprouvé!

Les souvenirs multiplient et renouvellent le passé. On n'en recueille point d'agréables et de fructueux, si on ne les a semés.

Les souvenirs sont des amis qui conseillent et qui consolent, ou des bourreaux qui punissent et qui torturent.

L'on revient ordinairement aux principes qu'on a reçus dans sa jeunesse. C'est que notre propre expérience nous confirme ce que l'expérience des autres nous avait appris. On admet des principes par obéissance; on s'en écarte par légèreté ou présomption; l'on y revient par conviction.

Ce n'est pas le temps ni l'âge qui amortissent le feu des passions, c'est l'expérience. Cela est si vrai, que les personnes qui ne sont pas aptes à en acquérir, conservent toute la violence de leurs passions, qui, quelquefois, augmentent même en vieillissant, tandis que celles qui savent réfléchir et mettre à profit les leçons de l'expérience, deviennent sages et raisonnables avant le temps, souvent même

d'autant plus qu'elles ont été plus ardentes et plus passionnées.

L'imagination précède la raison, et se perd ordinairement avant que celle-ci ne soit formée. Delà vient que tant de gens passent de l'exagération, de l'extravagance, à la froideur et à la sécheresse. La réunion de l'imagination et de la raison, dans toute leur force, fait les hommes supérieurs.

A présent l'on connaît le monde trop tôt : le caractère n'a point assez de consistance, et les principes ne sont pas assez affermis, pour résister aux impressions de la société ; de sorte qu'on se blâse ou qu'on se démoralise par une expérience prématurée, et presque tous les hommes sont flétris avant le temps.

Cléante sort des écoles, où il a obtenu des succès brillans. Il a l'esprit vif et facile, de la fermeté dans le caractère, de l'élévation dans les idées, de la générosité dans l'âme ; mais tous ces moyens, gâtés par la présomption, ne font que l'égarer. Croyant tout sa-

voir, il ne veut plus rien apprendre, ni douter de rien. Il entre dans le monde avec des jugemens faits sur les choses qui ne se connaissent bien que par l'usage et l'expérience. Un premier aspect saisit son imagination et fixe ses opinions, dont il se fait un point d'honneur de ne se départir jamais. Il heurte celles d'autrui, il parle haut et fort, il fronde, il tranche; il ne ménage ni les hommes ni les choses; il se raidit dans ses principes, dans ses habitudes, et croirait se dégrader que de changer, même en se réformant. Il accuse la raison de froideur, la modestie de fausseté, la sensibilité de faiblesse, la modération de lâcheté. Il méprise toutes les vertus douces et paisibles, et n'est séduit que par ce qui est éclatant, extraordinaire; il admire le vice même, quand il est hardi et heureux. Rien ne lui paraît beau comme l'enthousiasme, quel qu'en soit l'objet; rien ne lui semble grand, imposant, comme la force, quel qu'en soit l'abus. Il prend l'excès pour le sublime, et donne lui-même avec excès, avec emportement, dans ce qui fait l'esprit du jour; il est fanatique en religion, ou en politique, suivant le temps.

Philinte a tout vu, tout connu; il s'est trouvé dans les positions les plus variées et les plus opposées. Les hommes ont paru à ses yeux sous toutes les faces, les choses dans tous leurs jours; le monde entier a passé devant lui, et personne n'a plus vécu. Qu'est-il résulté pour lui de tant d'expérience et de lumières? Incertitude dans ses principes, hésitation dans sa conduite, faiblesse dans son caractère, confusion du bien et du mal dans son esprit et sa conscience. Il disserte bien sur tous les points, sans jamais rien conclure; il a des moyens évasifs pour ne donner en rien son sentiment : en vain vous voudriez le saisir, nouveau Protée, il prend mille formes et vous échappe. Il voit le côté fort et faible de chaque chose, les bonnes et mauvaises qualités de chaque personne, les avantages et les inconvéniens de chaque parti, et reste indécis, dans un parfait équilibre entre le pour et le contre, dans une complète incapacité de se décider, d'agir, d'approuver ou de condamner, d'aimer ni de haïr. Il est pliant, souple, *onduleux*, propre à chaque homme et à chaque chose, toujours prompt à changer de rôle et d'opinion, à se retourner dans

tous les sens. Il marche de biais et par des voies détournées; il s'environne de précautions, se couvre de méfiance. Il se ménage entre tout, et n'atteint à rien. Il ne lui reste que de la facilité dans l'humeur, de la finesse dans l'esprit, de la politesse dans les manières. Cela peut en faire un homme aimable, mais nullement aimé, un caractère commode, et très-peu utile. Heureux s'il échappe à l'égoïsme, suite trop ordinaire du scepticisme, du réfroidissement et de la faiblesse!

Ces deux caractères dominent aujourd'hui dans le monde, et il n'est pas rare qu'ils se trouvent dans le même sujet, à différentes époques. Cléante à vingt ans, on est Philinte à quarante. Pour avoir trop tendu les ressorts de son être, on les a usés et brisés. On passe ainsi d'un excès à l'autre, en sautant à pieds joints sur la maturité, et ne présentant que les inconvéniens de l'âge. La jeunesse n'a plus ses grâces, son ingénuité; la virilité, sa force et sa raison. La vie est comme une année sans printemps, sans automne, qui, privée de fleurs et de fruits, ne présente que les ardeurs de l'été et les frimas de l'hiver.

Après avoir vainement cherché dans les hommes et dans les choses le bien que notre coeur envie, l'expérience nous apprend à nous contenter de l'absence du mal.

L'on tient moins, quelquefois, à sa situation, par goût et par constance, que par la crainte de quelque chose de pire, et l'on n'est content du présent que par défiance de l'avenir.

Le bonheur n'est qu'un état précaire, et la crainte de le perdre en empoisonne toujours la jouissance.

On rencontre parfois le bonheur; rarement on le fait soi-même; et quand il arrive, ce n'est presque jamais selon les voeux et les projets que l'on avait formés.

Nous ne jouissons pas de ce qui vient trop tard nous satisfaire. Le coeur, comme l'estomac, s'épuise par de trop longs besoins, et les désirs, comme l'appétit, s'émoussent par une privation continue.

Si le souvenir des désirs et des besoins que nous avons eus des choses, ne suffit pas pour nous en faire goûter la possession, il devrait nous engager à ne les pas perdre par notre faute, et s'il ne peut nous rendre heureux par elles, il nous avertit du moins que nous serions malheureux sans elles.

Le bonheur et le malheur sont relatifs à chaque individu. Les événemens prennent leur couleur dans notre âme, et reçoivent diverses nuances de notre organisation particulière. Il n'y a peut-être pas deux personnes qu'un même sort pourrait accommoder.

Nous connaissons si peu ce qui nous convient, que souvent nous sommes heureux par l'objet de nos craintes, et malheureux par l'objet de nos plus ardens désirs.

Que m'importe que Damon soit plus riche et mieux établi que moi, s'il ne sait pas jouir de sa position, et s'il a autant de désirs et de besoins?

L'extrémité des félicités humaines touche à

l'extrémité des misères. Lorsqu'on possède tout, c'est alors que tout manque. Le cœur de l'homme est le tonneau des Danaïdes, qui ne peut jamais se remplir.

La défiance, ainsi que la timidité, produit elle-même les effets qu'elle redoute.

Par notre appréhension et nos inquiétudes continuelles, nous nous faisons plus de mal que la fortune ne nous en fait.

Il n'y a peut-être personne, s'il s'examinait bien, qui ne trouverait en soi de quoi acquitter la fortune de ses malheurs.

L'intelligence a été donnée à l'homme pour doubler ses biens et ses maux.

Il y a un fonds d'amertume dans notre cœur, qui empoisonne tous les biens, et qui prouve assez que nous ne sommes pas faits pour être heureux. Aussi n'espère-t-on plus le bonheur quand on se connaît bien soi-même.

Comment serait-on heureux? On se fait des besoins au-dessus de ses moyens, et l'on se forme des désirs au-dessus de ses besoins. Le terme où l'homme aspire est un horizon fugitif, dont il est toujours également éloigné.

Albert, qui n'était content de rien, est maintenant content de tout. Les hommes et les choses ont-ils donc changé pour lui? — Non, mais son espoir a changé. Il n'attend plus le bonheur des hommes et des choses....

Il faut s'entendre sur les mots de *bonheur* et de *vertu*, qui causent tant de contradictions et de disputes. Quand on admet ces deux choses, ce doit être dans un sens restreint, relatif à l'humanité. Quand on les nie, c'est dans un sens de perfection absolue, incompatible avec notre nature et notre condition.

Le bonheur consiste dans le degré ou la durée du plaisir. Il y a le bonheur du moment, qui est l'excès du plaisir, et le bonheur de la vie, qui est la prolongation du plaisir.

La sagesse humaine ne nous apprend pas à jouir; elle ne peut suppléer à l'insuffisance de notre nature; mais elle nous apprend à nous contenter de ce que nous avons, et à savoir le conserver. Elle sert moins à être heureux qu'à ne pas être malheureux, et c'est le seul but où l'homme doit viser en ce monde.

Le sage n'est jamais joyeux; il est content.

La manière de supporter les maux de l'âme est souvent la même que celle de supporter les maux du corps. Les personnes qui ne sont pas accoutumées au malheur, s'affligent immodérément au moindre revers, comme celles qui n'ont pas l'habitude des maladies, des infirmités, s'inquiètent et se plaignent sans mesure à la moindre indisposition. Mais quand on a cette double expérience, on sait souffrir avec résignation et patience, quelle que soit la sensibilité de l'âme ou la délicatesse du corps.

L'on est quelquefois tellement disposé à

s'affliger, que l'on souhaiterait quelque malheur réel pour avoir droit de se plaindre.

Il y a une sorte de douceur au sein de l'infortune, comme il y a une sorte d'amertume au fond du bonheur.

Nous sommes si peu capables de supporter l'incertitude, que nous préférons la vengeance de nos ennemis à leur ressentiment.

Il y a des personnes qui craignent moins de souffrir que de ne rien sentir, et qui résistent mieux à la douleur qu'à l'ennui. Le calme les consume, l'agitation les fait vivre. Elles aiment mieux voir le ciel tourmenté par l'orage que nébuleux et sombre.

Les hommes qui tiennent davantage à l'existence, qui y attachent le plus de prix, sont ceux qui ont fait fortune eux-mêmes et qui ont eu le plus de peine pour l'établir. Ils sont donc les plus véritablement heureux. Ceux qui sont nés dans l'opulence et les grandeurs sont ordinairement assez prodigues de leur vie. Preuve qu'on ne sait jouir

des biens qu'on possède qu'autant qu'on les a gagnés.

Du même fonds où l'on puise la fierté dans le malheur, l'on tire l'affabilité dans le bonheur.

Quand on a de la fierté dans l'âme et de l'élévation dans l'esprit, l'écueil de la modestie n'est pas la bonne fortune, c'est la mauvaise.

Les grandes batailles excitent l'ardeur belliqueuse du soldat, l'animent par le double attrait de la gloire et des récompenses. Mais des attaques partielles, de petits combats continuels, usent sa valeur, le fatiguent et l'abattent. C'est ainsi que de grandes épreuves, d'illustres infortunes, peuvent élever le génie et le courage, faire éclore des talens ou des vertus, tandis que d'obscurs malheurs, des contrariétés communes, des tracasseries journalières, rétrécissent l'esprit, abaissent l'âme, flétrissent l'imagination.

Certaines âmes ont besoin de bonheur pour

déployer toutes leurs qualités, pour révéler l'excellence de leur nature : le malheur les indispose et les aigrit. Il y en a d'autres qui s'endorment dans la prospérité, et ne découvrent tout ce qu'elles valent qu'aux prises avec l'adversité.

Presque tous les hommes éprouvent, à une certaine époque de leur vie, une fermentation d'idées et de sentimens qui décident de leur sort et de leur mérite. Si les facultés sont suffisamment développées, cette effervescence peut enfanter le génie ou de hautes vertus : dans le cas contraire, elle use les ressorts de l'esprit et de l'âme, et ne produit que de faibles fruits, qui ne parviennent pas à maturité.

Que de germes perdus! Que d'heureuses qualités qui s'éteignent avant leur développement, contrariées par le sort et les influences humaines! Si tous les moyens, si toutes les dispositions qu'annonce le jeune âge étaient cultivées, il n'y a presque pas d'homme qui ne vaudrait mieux qu'il ne vaut.

Les gens qui vieillissent davantage sont ceux qui ont été plus vifs et plus fous dans leur jeunesse; les ans alors ont beaucoup à leur ôter. Les hommes froids et raisonnables vieillissent peu, parce que l'âge n'a presque rien à changer en eux; et, pour avoir été moins jeunes, ils le sont plus longtemps. C'est une justice de la nature.

Il y a des temps qui s'écoulent lentement, dans l'ennui et la monotonie, mais qui, vides de choses, paraissent courts quand ils sont passés. Il y en a, au contraire, qui semblent fuir rapidement, mais, par tout ce qu'ils rappellent, laissent dans la mémoire l'impression d'une longue durée. — On a beau revenir de loin, on oublie aisément son voyage, si rien ne l'a signalé, si l'on n'a traversé que des déserts, ou navigué que sur une mer calme et silencieuse. Mais si l'on a parcouru des pays curieux et intéressans, si l'on a éprouvé des tempêtes terribles, échappé à mille dangers; si l'on a échoué contre des rochers affreux, ou abordé à des plages délicieuses, un tel voyage fait époque dans la vie, et il paraît plus long qu'il n'a été effectivement.

Rarement nous nous rendons sages; nous le devenons.

La nature et la fortune font plus de sages que la raison.

La raison ne triomphe pas des passions, elle leur succède.

Mais les passions triomphent les unes des autres, et quelle passion plus puissante que l'amour de la vertu?

Hercule combattant l'Hydre est l'emblême de la force aux prises avec les passions.

Il y a deux sortes de faiblesses : l'une est habituelle et fait le fond du caractère; l'autre est instantanée, et provient de la violence extrême des passions; c'est l'épuisement de la force. La première est le cachet de la médiocrité; la seconde est le tribut que les grands hommes et les héros paient à l'humanité. Les hommes faibles de caractère n'ont pas ordinairement les passions vives; et ce ressort puissant qui triomphe des forces de l'âme,

lui en donne souvent de nouvelles, qui la rendent capable des plus grandes choses.

Les violentes commotions de l'âme, comme les violens exercices du corps, laissent ou plus fort ou plus faible.

Nos passions font la mesure de nos vices et de nos vertus.

Quand l'esprit sert les passions, il s'acquitte.

L'enthousiasme, principe des meilleures choses et des plus mauvaises. L'on n'est grand dans aucun genre sans ce sentiment exalté. L'homme ou le peuple qui en est susceptible, est capable des plus grandes vertus comme des plus grands crimes. L'enthousiasme dédaigne la terre, il est dans le ciel ou dans l'enfer.

Dans la jeunesse, on outre tout, même la vertu, qui ne prend un caractère aimable que lorsque l'âge et l'expérience l'ont mûrie.

Pour arriver au génie, comme pour arriver

à la plus sublime vertu, souvent il faut passer par le délire.

L'héroïsme est si près de la folie, le génie si près de l'absurde, que souvent il n'y a que le sort qui en fait la distinction.

Pour être long-temps content des hommes, il ne faut pas leur inspirer des sentimens trop vifs, qui s'usent bientôt par leur excès et produisent souvent l'excès contraire. L'enthousiasme et l'admiration transportent l'âme à une hauteur où elle ne saurait se maintenir, et la rapidité de la chûte est proportionnée à la force de l'ascension. De là vient l'ingratitude de presque tous les peuples pour les grands hommes.

Les hommes d'un grand génie ne sont presque toujours malheureux, que parce qu'ils en ont trop pour leur condition d'hommes. Il en résulte une inquiétude dans leur esprit et un vide dans leur cœur qui ne leur rend aucune position supportable. Rien ne peut satisfaire leurs désirs, parce que rien ne saurait égaler leur imagination. Des hauteurs

où plane leur génie tout paraît petit et méprisable.

L'homme, par son inquiétude naturelle, gâte ou perd souvent les biens qu'il a su acquérir par son activité.

Les qualités excessives nous sont ennemies, dit Pascal : *Nous ne les sentons plus, nous les souffrons*. Nous devrions donc, si nous étions sages, nous contenter, en toute chose, du terme moyen, qui convient le mieux à notre nature. Mais notre orgueil repousse ce terme moyen, qu'on flétrit dans le monde du nom de *médiocrité* : nous tendons toutes nos facultés pour dépasser la mesure commune; nous bravons l'extrémité des maux pour atteindre à l'extrémité des biens, et, la plupart du temps, nous ne sommmes plus malheureux que les autres hommes, que parce que nous voulons être plus heureux.

Ainsi, les hommes vulgaires sont ceux qui jouissent le mieux des biens réservés à l'humanité. Il faut remercier la sagesse divine de ce qu'elle a placé le bonheur dans la classe la

plus nombreuse et dans les choses les plus communes.

Mais pourquoi y a-t-il dans notre nature plus de puissance pour désirer que pour jouir? Pourquoi la réalité est-elle toujours au-dessous de notre attente? C'est que, faits pour une félicité bornée sur la terre, une félicité infinie nous est réservée dans le ciel. Dieu nous appelle à lui par les besoins qu'il nous a donnés et par l'impossibilité où il nous a mis de les satisfaire. Tout notre tourment vient de ce que nous déplaçons nos désirs et notre espoir. Nous demandons à la vie ce qui n'est que le prix de la vie. Que dirions-nous d'un athlète qui réclamerait la couronne avant le combat? Le vrai sage doit être content, non satisfait. Son but n'est point dans ce monde, et l'on est peu difficile où l'on ne fait que passer. Or, quel est le vrai sage, si ce n'est le chrétien?

On met plus de prix aux biens de l'opinion qu'aux biens réels. La sensibilité, l'imagination, nuisent à la santé et au bonheur; et qui n'envie ces qualités? On consent à être

souffrant et malheureux, pour être recherché ou admiré.

Il est rare qu'un homme satisfait et heureux, bien sain de corps et d'esprit, éprouve cette fièvre, ce délire, qui enfantent les grandes choses, et l'on ne doit souvent la gloire la plus éclatante qu'à des souffrances physiques ou morales. Voilà bien de quoi s'enorgueillir !

Les besoins de l'homme, source de ses maux, de ses biens, de ses vices et de ses vertus.

Toutes les inventions de l'esprit humain prouvent bien plus notre misère et nos besoins que notre puissance et nos moyens.

Il semble qu'une longue vie était nécessaire aux premiers hommes pour parvenir aux découvertes les plus essentielles à l'état de société.

Une chaîne de rapports lie toutes choses. La

nature semble avoir observé en tout le même ordre et les mêmes lois. Un jour, un beau jour est l'image de l'année; il est classé, il est divisé comme elle : le matin correspond au printemps, le midi à l'été, le soir à l'automne, et la nuit à l'hiver, qui couvre de deuil la nature (1). Ces progressions se retrouvent dans la vie, dont les différens âges ont été si souvent comparés aux saisons. L'existence des nations est pareille à celle de l'homme, qui, ainsi que les végétaux, croît, fleurit, produit, et meurt. Enfin, il est des affections humaines qui suivent un cours semblable : l'amour a sa jeunesse, sa maturité, son déclin et sa décrépitude : il a son printemps, si rempli d'espérances et de charmes; son été, qui brûle et consume; son automne, où il s'affaiblit et languit; son hiver, où il s'éteint sous les glaces de l'indifférence et du dégoût..... Mais combien de rapports nous échappent! Combien d'anneaux nous ne pouvons saisir de la chaîne universelle! Or, cet ordre parfait,

---

(1) L'hiver même n'est qu'une longue nuit pour certains animaux et certains peuples.

cette liaison admirable, cette harmonie merveilleuse, ne révèlent-ils pas un autre auteur que le hasard ?

CHAPITRE VIII.

De la Religion et de la Philosophie moderne.

Celui qui nie l'existence de Dieu est comme celui qui croirait n'avoir point eu de père.

Il n'y a que la vertu qui rapproche de Dieu. L'homme pervers et dissolu ne saurait se faire une idée juste de la divinité : c'est pourquoi les méchans et les libertins sont presque tous athées.

Quand je songe au peu de biens que les païens se promettaient dans une autre vie, je m'étonne qu'ils ne craignissent pas davantage la mort; et quand je songe aux biens infinis qui nous sont promis par notre religion, je m'étonne qu'avec une foi vive et une conscience pure, nous puissions encore la craindre.

Qui pouvait engager les païens à être vertueux, quand leurs dieux leur donnaient l'exemple de tous les déréglemens et de tous les vices? Pourtant le paganisme nous présente les deux nations les plus vertueuses qui furent jamais, Sparte et Rome : mais chez elles, les lois humaines suppléaient aux lois divines, et l'amour de la patrie inspirait l'homme, à défaut de l'amour de Dieu (1).

En tout état de choses, l'on devrait supporter patiemment ses maux : s'ils viennent par la volonté de Dieu, il est indiscret de se plaindre, et s'ils viennent par l'effet du hasard, c'est inutile. Ainsi, pieux ou athée, il y a raison également d'être résigné : là par devoir, ici par force.

Le malheur fortifie nos vices et nos vertus. Il élève l'âme et l'esprit qu'il ne peut dégrader.

Il semble que Dieu nous envoie les maux

(1) A la vérité, cet amour de la patrie ne fesait que des citoyens vertueux. L'amour de Dieu fait des hommes vertueux.

du corps et de l'âme, pour exercer nos moyens, pour perfectionner notre nature. Ces épreuves servent à nous rendre plus dignes de lui, ou plus recommandables parmi les hommes, et nous leur devons nos plus hautes vertus, comme nos plus beaux talens. La santé et le bonheur, toujours durables, ne produisent rien que de médiocre; tenant en équilibre les humeurs et les facultés, ils ne poussent à aucun effort, et ne peuvent ni beaucoup élever ni beaucoup abaisser.

Les grandes adversités recherchent les grandes âmes.

..... Parlerai-je de sa figure? Elle eût fait l'orgueil et la fortune de tout autre; c'était son moindre avantage, et jamais il ne songea à s'en prévaloir. Il n'estimait un beau visage que lorsqu'il était l'expression d'une belle âme; et tel était le sien : il révélait les plus nobles inclinations, les plus aimables qualités : on y voyait comme un heureux mélange d'élévation et de modestie, de fierté et de douceur, de finesse et de candeur. Mais ces nuances délicates échappaient au vulgaire :

on admirait généralement les grâces et les charmes de sa personne; son ami seul connaissait toute l'expression de sa physionomie, qui réfléchissait tous les sentimens de son cœur; comme aussi lui seul jouissait de toutes les ressources de son esprit. Il n'était qu'aimable dans le monde; il était sensible, éloquent, sublime dans l'intimité. Là, il cherchait à plaire; il se prêtait aux goûts, aux usages, aux préjugés divers, se mettait à la portée de tous les âges, de tous les caractères, de tous les esprits, s'inclinait sans s'abaisser : ici, il voulait être connu, apprécié, aimé; il se livrait aux douceurs de la confiance, aux vives inspirations du sentiment, aux nobles élans de la vertu; son âme s'ouvrait tout entière et répandait les richesses de la plus heureuse nature. En l'écoutant, on devenait meilleur, et ses paroles, comme une émanation divine, purifiaient tous les sentimens. Facile et complaisant avec les gens du monde, il ne recevait l'influence ni de leurs opinions ni de leur conduite, conservait toute sa liberté dans leur commerce, et n'avait pour eux que cette sorte de condescendance qu'on a pour les enfans, à la portée desquels on

veut bien se mettre. Difficile et sévère sur le choix d'un ami, il épuisait d'abord toutes les précautions de la prudence, pour pouvoir ensuite se livrer à lui sans réserve, lui remettre le soin de ses intérêts, la responsabilité de sa conduite : il goûtait une volupté secrète et délicate à recevoir l'impulsion de celui qu'il aimait, à n'avoir d'autre volonté que la sienne : il jouissait ainsi du double plaisir de témoigner sa tendresse et de s'abandonner à la pente de son caractère, qui l'entraînait un peu à l'indolence. Si c'était là de la faiblesse, assurément c'était la plus aimable; elle prouvait une entière abnégation de soi-même, un dévoûment parfait; et ce dévoûment le rendait capable de tout. Je l'ai vu prêt à sacrifier sa vie à son ami, et son bonheur à sa maîtresse. Mais l'un et l'autre, il les eût sacrifiés à l'honneur, à la vertu, qui était sa première passion : elle animait son geste, elle renforçait sa voix, elle enflammait ses yeux comme son cœur. L'homme doux et tendre s'effaçait devant l'homme énergique, et, plein d'enthousiasme et d'admiration pour les héros, pour les hauts modèles

que propose l'histoire, on sentait qu'il était digne de les imiter.

Un être si intéressant semblait fait pour le bonheur, et cette destination était empreinte sur son charmant visage. Sans doute, pensez-vous, il en a joui, sa carrière aura été semée de fleurs, il aura trouvé partout succès et protection, gloire et honneurs; il aura fait la joie, l'orgueil des siens, et n'aura pas moins été favorisé de la fortuue que de la nature. — Rien de tout cela. Séparé des objets de ses plus tendres affections, méconnu dans son pays, étranger dans sa famille, repoussé du pouvoir, froissé de toutes parts par l'égoïsme et l'injustice des hommes, il a fini, dans l'obscurité, dans l'isolement, des jours chargés d'ennuis bien plus que d'années. Il s'est éteint dans sa fleur, sans regretter la vie, sans accuser le destin, sans plainte et sans murmure, exhalant sa belle âme dans le sein de la divinité, comme un enfant qui s'endort dans les bras de sa mère. — Eh quoi! vous écriez-vous indigné, voilà le sort réservé à l'innocence! Ainsi vit et meurt celui qui n'a pas plus offensé le ciel que les hommes! Où donc

est le prix de la vertu? — Homme aveugle et téméraire! il n'est point dans cette vie : cesse d'accuser la Providence. Imite la pieuse résignation de celui dont tu déplores la destinée. Ne vois-tu pas que la bonté divine ne lui a refusé des biens vils et périssables, que parce qu'elle lui en réservait d'ineffables et d'éternels? Rien ici-bas était-il digne de lui, et d'une nature si supérieure aux autres hommes, pouvait-il être heureux parmi eux? Ange un instant égaré sur la terre, il a retrouvé sa route, et est monté vers les cieux.....

Il n'y a que la religion qui puisse sauver de la sécheresse et de l'égoïsme, que produit trop souvent l'expérience des choses et des hommes. Quand nous avons été trompés, abandonnés; quand, détachés de tout, nous sommes épouvantés de notre solitude, de notre dénûment, la religion, comme une mère tendre et indulgente, nous tend les bras, nous console, nous éclaire, nous enseigne ce que nous devons aimer, espérer, et nous montre dans le ciel ce que nous avons vainement recherché sur la terre.

La philosophie (1) fait des sages : la religion fait des hommes vertueux. La première nous perfectionne pour nous-mêmes : la seconde nous perfectionne pour les autres, et immole l'orgueilleux moi humain sur l'autel de la charité.

L'homme sensible doit être ou devenir pieux. Revenu de ses illusions, blessé dans ses affections, il a besoin d'attacher son cœur à quelque chose de plus parfait que l'humanité, et d'aspirer à d'autres biens que ceux qu'il a trouvés dans ce monde.

Non, ce n'est pas l'affaiblissement de notre esprit qui nous ramène à la religion, comme le prétendent les *esprits forts* et les impies. Ce serait plutôt l'affaiblissement de nos passions, qui nous permet de voir la vérité. Mais combien d'exemples de cet heureux retour dans la force de l'âge et la plénitude des facultés! Disons mieux : c'est l'expérience, qui, nous

(1) Prise dans le meilleur sens.

détrompant de tous les faux biens, dirige nos désirs vers les seuls véritables.

Les biens de ce monde sont aux biens de l'autre comme la vie est à l'éternité.

C'est moins le raisonnement qui nous persuade de la vérité et de l'utilité de la religion, que le sentiment et l'expérience. Or, comme le sentiment et l'expérience sont plus forts et plus sûrs que le raisonnement, la religion a pour elle les meilleures autorités.

La simplicité du cœur et l'étendue du génie donnent également la foi. La vérité est à nos pieds et dans les cieux; pour l'apercevoir, il faut baisser humblement les yeux, ou les porter à une hauteur immense. Entre ces deux points est l'erreur.

La curiosité de notre esprit est insatiable, comme les désirs de notre cœur sont infinis. Avides de connaissances, ainsi que de jouissances, nous poursuivons, dans cette vie, la vérité et le bonheur, que nous n'atteignons

que dans l'autre. Et qu'est-ce que la vérité et le bonheur promis à l'homme, si ce n'est Dieu lui-même ?

Les hommes tendent sans cesse à dépasser les bornes de leur nature. Les animaux se renferment uniformément dans les limites de la leur. La philosophie doit en conclure que les animaux sont plus sages et plus heureux que nous. La religion seule explique cette distinction à notre avantage; elle y montre les traces de notre origine et le signe de notre destination; elle découvre, dans ce qui fait la misère de notre condition présente, l'attestation éclatante de notre grandeur passée et de notre grandeur future. Ayant à recouvrer des biens dont nous nous sommes rendus indignes, nous devons avoir le pouvoir de nous perfectionner; dès-lors nous sommes actifs; nous sommes actifs pour être libres; et nous sommes libres, parce que nous avons une âme. Les animaux, qui n'ont rien à mériter, doivent être privés des moyens de se perfectionner; donc ils ne sont pas libres; donc ils sont passifs, donc ils n'ont pas d'âme, et par conséquent pas de raison.

Admettons qu'il y ait des difficultés dans l'Écriture. On demande : pourquoi Dieu les a-t-il permises? Pourquoi l'esprit saint, qui a inspiré ce divin livre, ne l'a-t-il pas toujours rendu clair, intelligible, conforme à notre sens naturel? — Parce que la foi ne doit pas venir de notre seule raison, qu'elle est un fruit de la grâce. Or, nous ne nous rendons dignes de ce don précieux que par l'humilité et la soumission. C'est ce qui explique pourquoi de si grands génies ont cru fermement et avec ardeur, malgré ces mêmes difficultés, qui, dit-on, confondent la raison humaine.

Nous murmurons de ce qu'un scélérat peut recevoir la grâce divine au moment de son supplice, tandis qu'un homme de bien en est quelquefois privé pendant toute sa vie. Mais qui nous dit que l'un a mieux rempli sa mission que l'autre? Qui nous assure que le prétendu honnête homme n'a pas fait plus de mal relatif que le scélérat livré au glaive de la justice, et que celui-ci n'a pas plus résisté à ses mauvais penchans que l'autre n'a suivi ses bonnes inclinations? Peut-être que les

tourmens, l'ignominie, le supplice, sont des expiations suffisantes, et que les remords du crime sont plus méritoires que l'orgueil de la probité, qui rapporte tout à soi. La justice de Dieu est sans doute bien différente de celle des hommes.

Sommes-nous entièrement libres? — Oui, pour vouloir, non pour exécuter. Rendons-nous donc dignes, par nos intentions, que Dieu nous assiste dans nos actions.

Puisque nous tenons notre première nature de Dieu, lui seul connaît la mesure de notre liberté et l'étendue de notre tâche; lui seul peut apprécier les actions humaines, dont nous ne jugeons que par leurs effets.

En vain l'on oppose les faux dévots à la dévotion. Il est clair que ceux qui, pour couvrir leurs passions et leurs vices, prennent le masque de la religion, que ceux qui profanent la parole de Dieu, en abusent, et s'en font une arme pour commettre le mal impunément, sont les plus criminels des hommes. Mais en tout temps, il y a eu des hypocrites

de vertu; ont-ils fait tort à la vertu? Pourquoi donc les hypocrites de religion feraient-ils tort à la religion (1)?

Les mauvais esprits gâtent la piété; mais l'impiété gâte les meilleurs esprits.

La religion met des sentimens où la philosophie met des raisonnemens. Celle-ci veut enseigner et convaincre; celle-là console, fait aimer, espérer. Laquelle est plus utile à l'homme?

Ce qui fait l'insuffisance et la fausseté de la philosophie (2), est qu'elle cherche à nous rendre heureux par les biens de ce monde, en dissimulant ses misères. La religion, au contraire, avoue et démontre même tous les

(1) On voit, d'ailleurs, de certaines gens, élevés dans les pratiques de la religion, dont ils n'ont jamais su pénétrer l'esprit et le fond, se faire de ces pratiques une habitude et une sorte de manie, qu'ils conservent au milieu des plus grands déréglemens, s'imaginant qu'elles les réparent et les expient.

(2) Principalement la philosophie stoïque, qui ne croyait pas à l'immortalité de l'âme.

maux de cette vie; mais elle en offre le dédommagement dans une autre vie. L'expérience nous prouve que la première nous trompe; et nos désirs toujours renaissans, cette soif ardente d'une félicité sans bornes, nous prouvent que l'autre dit vrai. La philosophie met le prix de la vertu sur la terre : la religion le met dans le ciel. D'où il arrive que l'homme pieux, au milieu des plus grandes infortunes, meurt résigné et plein de confiance, tandis que le philosophe, détrompé sur les biens qu'il s'était promis, meurt souvent avec rage et désespoir, comme Caton et Brutus, ce dernier maudissant la vertu qui l'avait égaré.

Heureux qui a pu sauver son corps des médecins, sa fortune des gens de loi, et son esprit des philosophes!

La philosophie du dix-huitième siècle a éclairé le monde, comme un vaste incendie éclaire ceux qu'il ruine.

Les philosophes anciens ont enseigné la morale, pour suppléer à une religion fausse.

Les philosophes modernes se sont appliqués à détruire la vraie religion, qui est le plus sûr fondement de la morale. Quels ont mieux mérité de l'humanité?

Des deux philosophes les plus marquans du dernier siècle, J.-J. Rousseau et Voltaire, l'on peut dire que l'un a égaré davantage, et que l'autre a perverti davantage.

Rousseau, malgré tous ses écarts, s'est acquis un grand honneur. Il a su mériter la persécution des philosophes, en rendant hommage à quelques vérités morales et religieuses.

La plupart des erreurs de Rousseau proviennent de l'exagération, qui a gâté ce qu'il y a de mieux dans sa conduite et ses écrits. C'est ainsi que son désintéressement est devenu de l'orgueil, son indépendance du cynisme, et sa sincérité de la brutalité. C'est ainsi que, dans ses livres, en forçant toutes les conséquences, il parvient à dénaturer les principes, à fausser la vérité même et à faire déraisonner la raison. C'est ainsi qu'il s'est

laissé entraîner à des contradictions choquantes et à des sophismes révoltans. Persuadé que les préceptes d'une pure morale, que les leçons d'une austère sagesse, ne convenaient pas à son siècle, il a donné des opéras et des romans, bien qu'il eût écrit contre le théâtre et les romans. Il s'est dit : « Les hommes n'ont » plus aucune religion ; on ne peut les guérir » de l'athéisme que par le déisme. » Et il a publié sa *Profession de foi du Vicaire Savoyard*. Il a dit encore : « Toutes les femmes » sont corrompues ; on ne peut les enlever à » la débauche que par la volupté. » Et il a publié son *Héloïse*. Enfin, toujours emporté par l'exaltation de ses idées, il s'est dit avec une conviction complète : « Je suis la victime » d'un parti nombreux et puissant, qui a » conspiré ma perte ; il a fait de moi un scé- » lérat, un monstre, et m'a rendu l'exécra- » tion de tout le genre humain. Montrons- » nous tel que nous sommes, disons la vérité » tout entière, et n'ayons pas plus de ména- » gement pour les autres que pour nous.... » Et il a fait ses *Confessions*, qui ne sont pas le moins grave de ses torts. Quoi qu'il en soit, l'on doit cette justice à Rousseau, que lors-

qu'il a mal agi, de même que lorsqu'il a mal raisonné, c'était plutôt la faute de sa tête que de son âme, et qu'il aimait sincèrement le bien, tout en faisant beaucoup de mal.

Quant à Voltaire, ses opinions, pour l'ordinaire, étaient déterminées par ses intérêts, ses liaisons, ses passions ou son humeur. Il n'a jamais eu de principes fixes; la vérité cédait toujours en lui à mille considérations particulières; elle était surtout sacrifiée à l'amour-propre, qu'il avait, comme l'on sait, très-irritable. Souvent il avançait une proposition légèrement, en plaisantant, et comme par un jeu d'esprit : venait-elle à être contestée, il s'aigrissait, s'échauffait, et en faisait une affaire capitale, un point de doctrine, une sorte de système, qu'il défendait avec tout l'emportement du despotisme et de la vanité blessée. Mais les excès de ses disciples et de ses partisans le ramenaient quelquefois à la justice et à la raison, qu'il soutenait avec la même chaleur, car tout dans cet homme était passion. C'est ainsi qu'il défendit, contre Vauvenargues et contre Helvétius, Corneille et Boileau, qu'il avait attaqués lui-même. C'est ainsi qu'il combattit l'anglomanie litté-

raire, dont il avait été la première cause (1). Ne doutons pas qu'il n'eût éprouvé une pareille indignation, s'il avait pu voir les funestes abus qu'on fit également de ses principes philosophiques; et que l'horreur qu'il avait pour l'anarchie, la barbarie, l'effusion du sang, ne l'eût rendu un des plus redoutables ennemis de la révolution.

Jamais Voltaire ne fut si supérieur que lorsqu'il renferma ses talens dans les limites de la raison et du goût. Ses plus beaux titres de gloire sont incontestablement ses œuvres classiques, la Henriade, son Théâtre, *le*

---

(1) Voltaire, jeune et débutant dans la carrière tragique, où il ne voulait pas se traîner sur les pas de Corneille et de Racine, emprunta au théâtre anglais des effets et des beautés qu'il reproduisit sur la scène française avec goût et discernement. L'on comprend alors qu'il avait intérêt à faire connaître Shakespeare et à le mettre en crédit. Mais sur la fin de sa vie, ayant pris place parmi ses illustres prédécesseurs, il sentit qu'il fallait les défendre pour se défendre lui-même contre les admirateurs exclusifs du poète anglais, qui voulaient assigner à celui-ci le premier rang dans l'empire tragique. Voilà ce qui explique son changement de doctrine et de tactique à ce sujet, et les diatribes véhémentes qu'il lança contre cette école romantique, à laquelle lui-même il avait donné naissance en France.

siècle de Louis XIV. Jamais Rousseau ne fut plus éloquent que dans ce qu'il écrivit en faveur des mœurs et de la religion. Reconnaissons donc l'influence des saines doctrines sur le génie, et regrettons que deux hommes qui en avaient un si beau, n'aient pas toujours puisé leurs inspirations à une source aussi pure.

Le génie est une grande mission du ciel. Et combien l'on est coupable, si on la trahit; si, au lieu d'enseigner la vérité et la justice, on ne sème que l'erreur et la corruption!

L'homme est maintenant en disgrâce chez les philosophes, disait-on au commencement du siècle dernier; *c'est à qui le chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus, car la philosophie a ses modes, comme les habits, la musique, l'architecture*. Cette époque, prédite par Vauvenargues, est arrivée, et lui-même a contribué à la faire naître par sa morale douce et indulgente. Malheureusement, ce n'est pas la plus fructueuse. Les autres philosophes du dix-huitième siècle

ont bien renchéri sur cette opinion avantageuse de l'homme, et, sous prétexte de lui rendre sa dignité, ils l'ont enivré d'encens, l'ont rempli d'un orgueil insensé, d'une aveugle présomption, qui a produit tant d'excès, de folies et de crimes. C'était à qui lui prodiguerait le plus d'éloges et d'honneurs : non content de prôner ses vertus, on flattait ses passions, on excusait ses vices; le roman et la comédie, qui, au siècle de Louis XIV, les représentaient sous un aspect odieux ou ridicule, n'étaient plus employés alors qu'à les présenter sous les formes et les couleurs les plus séduisantes : ce qui n'a pas moins nui à la littérature qu'à la morale. Encore aujourd'hui, malgré les rudes leçons de l'expérience, l'homme n'est point descendu du fastueux piédestal où il s'est élevé lui-même : il continue de s'admirer, de s'encenser, presque de se déifier. Fier de sa raison et de sa vertu, qu'il croit infaillibles, il réclame hautement l'indépendance, et ne reconnaît aucune autorité, ni en politique, ni en morale, ni en littérature, ni même en religion; son audace attaque et fronde tout, son esprit novateur et superbe veut tout renverser pour tout

réédifier. Funeste aveuglement, qui lui a causé tant de malheurs, et qui le menace de nouveau!... Plusieurs écrivains estimables et bien intentionnés ont partagé, sous certains rapports, cette manie du siècle. Blessés de la rigueur attristante de nos premiers moralistes, ils ont entrepris de les combattre : ils les accusent d'avoir calomnié l'espèce humaine, en niant toute vertu. Ils s'abusent : ni Pascal, ni La Bruyère, ni même La Rochefoucauld, n'ont prétendu qu'il n'y eût aucune vertu humaine; mais ils ont démontré combien cette vertu était faible et imparfaite, pour nous empêcher de nous en glorifier. Or, un tel but est juste, est utile; car les hommes, en général, ont plus besoin d'être abaissés que d'être élevés; et, pour être bons, sages, vertueux, même pour être habiles, ils manquent moins de confiance que d'humilité.

CHAPITRE IX.

De la Politique.

La civilisation, qui parcourt toutes les régions de la terre, est relative aux besoins, à la position des différens peuples; et, comme ce sont les difficultés qui développent les moyens, les nations de l'Europe ont dû être plus industrieuses et plus inventives que celles de l'Asie, à cause de l'infériorité des avantages naturels.

Les peuples qui manquent de tout et ceux qui ont tout, sont également difficiles à se civiliser. Il n'y a qu'un état médiocre et des besoins modérés qui fassent connaître à l'homme tous ses moyens.

Montesquieu a peut-être trop accordé à l'influence du climat, et Voltaire, dans son

commentaire sur l'esprit des lois, a eu tort de tout attribuer à celle du gouvernement (1). Il ne faut nier ni l'une ni l'autre : toutes deux contribuent à former le caractère et l'esprit des hommes, à produire leurs vices et leurs vertus. La législation est pour les peuples ce que l'éducation est pour les individus : elle perfectionne ou pervertit les inclinations de la nature, et, sans chercher à les détruire, elle doit s'appliquer à en tirer parti et à les bien diriger.

Il est arrivé à Montesquieu une chose singulière, qui prouve tout à la fois l'ascendant de son génie et la modération de ses principes. Chaque parti s'est prévalu de son autorité, attribuant ce qu'il a dit en faveur du parti contraire à des ménagemens commandés par les circonstances. Ainsi, les uns l'ont félicité de défendre les droits des peuples; les autres de soutenir les droits des monarques. Ceux-là

(1) Les impressions de la nature sont quelquefois si fortes, qu'elles résistent à tous les effets du gouvernement et de la civilisation. La Corse nous en offre un exemple.

l'ont loué de son noble enthousiasme pour la liberté, de son éloquente admiration pour l'énergie nationale; ceux-ci de son respect pour la religion, pour l'autorité légitime, pour les anciennes institutions. Ce grand homme, je crois, n'a eu l'intention de flatter aucun parti. Son vrai but, comme il le dit lui-même, a été, en expliquant l'esprit des lois, en développant les principes qui les ont dictées, *de faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque poste où l'on se trouve.* Assurément, on ne saurait avoir un but plus sage et plus utile; mais les passions n'ont pas toujours permis de le reconnaître, et chacun a prêté à Montesquieu ses opinions exclusives.

Montesquieu a expliqué les gouvernemens par les mœurs, et les mœurs par les gouvernemens.

La politique de Rousseau est à la politique de Montesquieu ce que les rêveries de la jeunesse sont à l'expérience de l'âge mûr.

Rousseau, exalté dans ses idées de liberté, a été l'autorité de la révolution. Montesquieu, toujours modéré, toujours d'accord avec la raison et l'équité, est la véritable autorité du gouvernement représentatif et de la restauration en France ; on a abusé des principes de l'un pour renverser. On invoque les principes de l'autre pour fonder et consolider.

Voltaire, qui a commenté l'*Esprit des Lois*, ne l'a point entendu. Il lui manquait trop de ce qui avait servi à la composition de cet immortel ouvrage. Voltaire avait l'esprit trop vif pour l'avoir judicieux et profond (1).

Les seules bonnes doctrines que Voltaire ait professées, sont les doctrines littéraires,

---

(1) Voltaire et Montesquieu ne se sont pas rendu justice mutuellement; leur mérite était d'une nature trop différente pour qu'ils pussent s'apprécier. L'un n'a vu dans l'*Esprit des Lois* que des saillies et, comme le disait Mad. Dudeffant, *de l'esprit sur les lois*. L'autre a prétendu que l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre* n'était que *joli*. Mot répété par M. le comte de Maistre, qui était encore moins en état d'apprécier Voltaire.

et ce sont précisément celles-là que les jeunes gens suivent le moins aujourd'hui. Voilà ce qui arrive dans les temps de décadence : le mal seul est en faveur, et le bien ne saurait plaire, même dans les choses et dans les hommes qui plaisent le plus.

En fait de gouvernement, comme il faut concevoir et agir tout à la fois, le génie comprend également les qualités de l'âme et celles de l'esprit.

On juge un auteur dans la maturité de son talent. On doit juger un monarque au milieu de son règne. Si les dernières œuvres dramatiques de Corneille et de Voltaire ne sauraient affaiblir leur gloire, pourquoi les derniers actes politiques de Louis XIV feraient-ils tort à la sienne? Un roi est-il, plus qu'un homme de lettres, exempt des influences de l'âge, et ce prince, qui remplit une si longue vie, pouvait-il avoir, dans sa vieillesse, le même éclat dont il brilla dans sa virilité? Mais alors même que de grandes fautes lui attirèrent de grands malheurs, il sut les supporter avec courage et magnani-

mité. Il conservait l'élévation de son âme dans l'abaissement de sa fortune, et l'âge, en courbant un peu sa haute taille, ne l'avait point encore réduite aux proportions communes.

L'activité est le plus puissant auxiliaire du génie.

La paresse est mère de l'esclavage.

L'ambition ouvre un vaste champ aux grandes âmes; elle les élève avec la fortune, et les ennoblit avec la gloire. Mais elle dégrade et pervertit les âmes faibles et médiocres, en ne laissant à leur portée que les voies basses et tortueuses.

Dans le dix-huitième siècle, toute la politique se résolvait en intrigues. C'est que, dans le dix-huitième siècle, il a manqué des génies vraiment politiques.

La politique vulgaire écarte la morale pour servir les intérêts. La haute politique sait concilier les intérêts avec la morale, et ses

succès sont d'autant plus grands, d'autant plus durables, qu'ils s'appuient sur l'opinion publique.

On a fait de la politique de bien des manières, avec de l'esprit, avec de la métaphysique, avec de la finesse ou de la force (1). Ne serait-il pas temps d'en faire avec de la droiture et du bon sens?

Il n'y a plus de neuf en diplomatie que la bonne foi et l'équité. Le cabinet qui, le premier en Europe, s'aviserait d'employer de tels moyens, aurait sans doute un grand avantage sur les autres; car ceux-ci lui supposant le système ordinaire de politique, prendraient de fausses mesures qui, toutes, tourneraient à son profit. La meilleure manière de tromper aujourd'hui est donc de ne pas tromper, et la plus grande habileté est la droiture.

---

(1) On pourrait dire que, de nos jours, on en fait avec du sentiment et des déclamations.

Dans une vaste monarchie, avancée en civilisation, pour remplir les premières places, on est souvent contraint de préférer l'habileté à la probité, les talens aux vertus. Mais alors il faut que les lois soient telles, qu'elles réduisent l'habileté et les talens à ne pouvoir faire que du bien.

On se sert quelquefois des vices en politique, comme on se sert des poisons en médecine.

Il y a des temps où les méchans ne sauraient être contenus que par des gens aussi méchans, ou même plus méchans qu'eux, mais intéressés au bien (1).

Un usurpateur doit toujours être un despote; car son autorité n'étant pas fondée sur le droit, et le premier venu pouvant le détrôner pour occuper sa place, il ne peut se maintenir que par la force. C'est pourquoi les

(1) Tel fut le temps où un Mirabeau pouvait être le sauveur de l'état.

conquérans, il eût été le plus habile des politiques.

Bonaparte était en politique ce que Voltaire était en littérature. Tous deux pleins d'activité et d'ambition, ils ont su flatter les passions des autres pour satisfaire les leurs. C'est le même despotisme, le même mépris des hommes, la même adresse à s'en servir, le même charlatanisme; et il serait difficile de dire lequel les a plus démoralisés, lequel leur a fait plus de mal, en excitant davantage leur admiration. Mais, par un sort contraire et des intérêts différens, l'un a puissamment contribué à faire naître la révolution, et l'autre, son propre enfant, l'a étouffée pour en hériter.

Il est arrivé à ces deux hommes ce qui arrive à tous les despotes, leurs passions ont fait tort à leur esprit.

L'on ne peut nier que l'usurpateur de la France n'ait fait de grandes choses, même de nobles et généreuses. Une habile politique lui tenait lieu d'entrailles, et les élans du génie suppléaient en lui aux inspirations de la ma-

gnanimité. Il comprima l'anarchie et la révolution, releva les autels, rétablit l'instruction publique, protégea l'industrie, fit refleurir les sciences, les arts, les lettres. Mais il s'arrêtait toujours dans le bien, dès qu'il cessait de lui être utile. Favorisant les vertus et les talens dont il pouvait tirer parti, il persécutait cruellement ceux qui l'inquiétaient, le contrariaient, et lâchait la bride à toutes les passions, à tous les abus, à tous les vices qui favorisaient ses desseins despotiques. Sous le rapport militaire, ses qualités, très-brillantes, sans doute, se rapprochaient trop des défauts. C'est ainsi que sa vivacité et sa confiance l'emportaient hors de mesure, et qu'il ne sut jamais ni prévoir, ni combiner aucune retraite. Dès qu'il éprouvait une défaite, au lieu de rallier les restes de son armée, il les abandonnait, et revenait précipitamment dans sa capitale pour en former une nouvelle : comme ces joueurs impatiens, qui brouillent les cartes, dès qu'ils se voyent en mauvais jeu, pour recommencer la partie. Il avait, en général, tout ce qui convient dans la prospérité, et trop peu de ce qu'il faut dans l'adversité. Secondant merveilleusement la na-

ture, chez le soldat français, il ne sut point la surmonter, et il lui manqua la gloire des Turenne, des Moreau, qui nous rendaient si redoutables dans les revers. Il en résulte que, sous un tel chef, nous dûmes faire des prodiges, tant que nous eûmes la fortune pour nous, et être perdus sans ressource, dès qu'elle nous eut abandonnés.

Les peuples n'obtiennent la domination extérieure qu'au prix de la liberté intérieure.

La Bruyère a dit : il faut, en France, du sérieux dans le souverain. J'ajouterai : il faut de l'énergie (1). Observez les Français à la guerre : animés par les succès, ils sont capables de tout; rebutés par les revers, ils perdent tous leurs moyens. En l'une et l'autre fortune, plus ou moins que des hommes, et généralement, en bien comme en mal, dépassant les bornes de l'humanité. Ceci indique

(1) Je ne sais même si le sérieux est bien nécessaire dans un monarque français, Henri IV, habituellement, n'était pas sérieux; mais il se fit respecter autant qu'aimer, parce qu'il fut aussi ferme que bon.

la manière de les gouverner. Profitez d'un tel naturel, pour les encourager dans le bien, pour les détourner du mal. Secondez, protégez les bons; inspirez aux méchans une utile frayeur, par des mesures promptes et vigoureuses. Egalement sévère et généreux, exact à punir et à récompenser, comprimez l'audace du crime, échauffez le zèle de la vertu: enfin, soyez juste autant que ferme, et vous aurez à conduire le peuple le plus facile de l'univers.

Comme les enfans gâtés sont ceux, ordinairement, qui ont le moins de tendresse pour leurs parens; de même les peuples à qui l'on fait le plus de concessions, sont ceux qui en savent le moins de gré.

Le Français, plus qu'aucun autre peuple, dépend de son gouvernement (1) pour ses bonnes ou ses mauvaises qualités. Plus qu'aucun autre peuple, il est vif et passionné dans

(1) Et, en général, de tout ce qui lui commande, dans le militaire, comme dans le civil

ses opinions, ainsi que dans ses goûts. Chez lui, jamais de dispositions tièdes; il est transporté pour ou contre. Il faut donc s'appliquer à tourner cette ardeur naturelle vers la bonne cause, si l'on ne veut qu'elle se porte vers la mauvaise : ou bien, il donnera dans un troisième excès, il ne sera rien du tout, c'est-à-dire égoïste. Voyez nos assemblées délibérantes : en tout temps trois classes : un côté droit, un côté gauche, un centre.

Chacun met à la cause qu'il embrasse les défauts de son caractère ou de son esprit. Il y a des hommes tellement vifs et impétueux, qu'ils ne peuvent soutenir aucun parti de sang-froid, même le parti de la raison et de la justice : en adoptant un système modéré, ils deviennent exclusifs, et c'est avec excès qu'ils combattent les excès. Mais l'abus ne doit pas nuire au principe, et la vérité ne saurait devenir erreur, parce qu'elle est imprudemment servie. Il ne faut pas confondre les égaremens d'un zèle bien intentionné avec les déportemens de la perversité, ni punir avec la même rigueur les écarts du dévoûment et les tentatives de la haine. La conviction, dans

certains cœurs, soulève l'enthousiasme, qu'il est dangereux de vouloir comprimer : l'on risque d'éteindre avec lui l'amour du bien, le feu sacré de la vertu. Il y a des caractères qu'on ne saurait corriger sans les gâter.

Si nos rois ont été plus souvent captifs que ceux des autres nations, c'est qu'ils se sont trouvés plus souvent à la tête des armées. La détention de nos princes fait l'éloge de leur valeur.

L'usage du duel était trop en rapport avec nos mœurs et le principe de notre gouvernement, lorsqu'on voulut le réprimer. Une telle entreprise rencontrerait peut-être moins de difficultés de nos jours (1). L'esprit du gouvernement et celui de la nation sont également modifiés, et la philosophie, en attaquant ce préjugé pernicieux, parmi tous ceux qui

(1) On vient de le tenter à la session dernière; mais je ne crois pas que ce soit d'une manière bien efficace. Il me semble même que, par les moyens proposés, on légaliserait le duel plutôt qu'on le réprimerait.

étaient utiles, a préparé les voies à la législation.

Le duel, chez nos pères, était fondé sur une superstition, qui du moins l'autorisait. L'on supposait toujours que le coupable ou l'agresseur y trouvait sa punition, et que l'intervention de la Providence faisait infailliblement triompher la bonne cause. C'est dans cette croyance que l'on environnait une telle pratique de toutes les formes de la religion, et que les princes, les tribunaux mêmes l'ordonnaient dans les cas douteux, comme pour remettre à la justice de Dieu ce qui ne pouvait être décidé par celle des hommes. Mais aujourd'hui que le principe n'existe plus, comment se fait-il que l'usage soit resté? C'est une inconséquence bizarre dans nos mœurs. N'est-il pas absurde d'offrir son sang à celui dont on a reçu un outrage, et, pour la réparation d'un mal, de fournir les moyens qu'on nous en fasse un plus grand?

Mon ennemi m'a ôté l'honneur, criez-vous. Ce n'est point assez; faites en sorte qu'il vous ôte la vie.

Votre femme vient d'être insultée : pour la venger dignement, vous n'avez rien de mieux à faire que de la rendre veuve et vos enfans orphelins. Si vous vous adressez aux magistrats, institués pour maintenir l'ordre et protéger les citoyens, si vous vous conformez aux lois, qui défendent de se faire justice soi-même, vous êtes un homme perdu de réputation.

Je crois vous avoir offensé : vous n'en êtes pas juge vous-même, c'est moi qui le suis. Vîte, je vous propose satisfaction à ma manière; c'est-à-dire qu'après vous avoir donné un démenti ou un soufflet, je vous propose généreusement de vous donner un coup d'épée, et vous ne pouvez me refuser, sous peine de vous déshonorer.

Je suis paisible par humeur et par état; la nature de mes devoirs, de mes occupations, ne m'a jamais permis de m'adonner à l'art de tuer les hommes; j'ai affaire à un militaire, qui s'est fait une habitude de cet exercice, à un homme turbulent et querelleur, à un spadassin de profession : j'ai de la famille,

du bien, un rang dans le monde; il faut que je joue tout cela contre quiconque n'a rien, ne tient à rien. Voilà ce qu'on appelle se battre loyalement et à armes égales.

Le duel est le tribunal du méchant et du fripon. Le vice seul semble l'avoir institué, pour se soustraire au régime des lois, et se faire une sorte d'honneur à sa manière. C'est un excellent moyen de se donner raison quand on a tort, de sortir d'embarras, de purifier les plus mauvaises affaires. L'on se défait ainsi d'un rival dangereux, d'un mari outragé, de créanciers importuns. Il ne lui manque que d'être admis entre parens; ce serait un expédient commode de se procurer une prompte succession.

Mais, dites-vous, ce qui rend le duel honorable et digne des braves gens, c'est qu'en cherchant à ôter la vie à son adversaire, on expose la sienne.... Et l'assassin, n'expose-t-il pas la sienne aussi? Demandez aux Italiens. Quand ils entendent parler d'un crime bien affreux, qui encourt toute la rigueur

des lois, ils s'écrient, pleins d'admiration : *che corraggio!*

Que si la législation est impuissante pour nous délivrer de la manie du duel, le ridicule, qui a tant d'empire parmi nous, pourrait réussir à le discréditer. Qu'on le regarde comme un usage suranné, sot et extravagant, comme une affectation des mœurs du vieux temps; qu'on en fasse justice dans le monde, et qu'on traite les duellistes comme Cervantes a traité les chevaliers errans, les redresseurs de torts; alors on ne bravera plus les dangers et les malheurs qui accompagnent ces sortes d'affaires, pour se voir moquer et baffouer. Mais tant qu'on attachera de la considération à ce préjugé barbare, tant que les femmes, surtout, qui en sont si souvent victimes, le flatteront de leur estime, tous les hommes d'honneur et de courage y sacrifieront.

L'on a remarqué que plus les lois et les châtimens sont sévères et rigoureux, plus le peuple est méchant et intraitable; soit qu'il prenne le caractère de ses lois, soit que les

lois prennent son caractère à lui-même. En effet, s'il est naturel que des moeurs dures produisent de dures lois, il ne l'est pas moins que la dureté des lois endurcisse le peuple, en l'accoutumant à la vue du sang et des supplices. Et qu'on juge à quelles cruautés se portera un tel peuple en temps de révolution, combien il produira de bourreaux (1) !

Certainement, tous les amis de l'humanité et de la civilisation doivent applaudir à la manière réglée dont se fait la guerre aujourd'hui, à la discipline parfaite que les armées observent en pays conquis. Mais qu'en résulte-t-il ? C'est que les peuples, traités si doucement par les ennemis, ne savent plus se défendre, sacrifier leur vie et leurs biens à l'indépendance nationale... Pauvres hommes !

---

(1) Si je condamne l'excès de rigueur, et, pour ainsi dire, ce luxe de cruauté qui a trop long-temps régné dans notre jurisprudence criminelle, je suis loin également d'approuver cette douceur, cette indulgence inconsidérée qu'on voudrait y introduire de nos jours. Par la mise en pratique d'un tel système, on n'humaniserait pas les méchants; on ne ferait qu'affaiblir et désarmer les gens de bien, qui manqueraient de protection contre le crime et d'énergie pour le poursuivre.

Vous n'acquérez rien sans perdre, et les progrès que vous faites d'un côté, vous font déchoir de l'autre.

Dans tous les états, et principalement dans les républiques, le peuple est jaloux des grands et des riches : source de troubles et de dissentions. Pour obvier à cet inconvénient, les Romains avaient établi le *patronage*, une des plus belles institutions, et en même temps une des plus politiques qui aient jamais existé : en liant les classes entre elles, en les rendant dépendantes les unes des autres, elle opposait la meilleure digue aux révolutions. L'absence d'une pareille institution se fait sentir dans tous les états modernes, surtout dans ceux où l'on a adopté des formes démocratiques et détruit la féodalité, qui présentait quelques-uns de ses avantages, avec des inconvéniens graves qu'on ne saurait nier.

Certains peuples sont comme la jeunesse; il faut les tenir en haleine, les exercer, les occuper sans cesse, pour les empêcher de se livrer à de dangereuses agitations, ou de tomber dans la langueur.

Les révolutions donnent de la force aux peuples, comme les convulsions et le délire donnent de la force aux malades, mais une force qui épuise et qui tue. Il y a une agitation de jeunesse et de santé; il y en a une de fièvre et d'agonie. Et qu'on y prenne garde, la fermentation qui tourmente les nations de l'Europe, en ce moment, pourrait annoncer leur dissolution, plutôt que leur régénération.

Les peuples, à deux époques, aspirent également à la liberté; mais dans la première, pour en jouir; dans la seconde, *trop* souvent, pour en abuser. Là, c'est le juste besoin d'un homme jeune et vigoureux, qui peut digérer une nourriture substantielle; ici, c'est l'intempérance d'un vieillard, qui doit être réprimée.

Où se trouve la plus parfaite égalité? — Dans l'état de nature? — Non, car la nature crée les premiers priviléges, en douant les hommes diversement. — Dans les républiques, où règne une sage liberté? — Non, car les corps de l'Etat doivent être gradués

pour se correspondre, s'appuyer mutuellement, et l'équilibre des pouvoirs ne résulte que de leur distinction (1). — Serait-ce dans l'anarchie? — Moins encore, car l'on retombe alors dans l'état de nature, mais dans un état de nature dépravée, où tous les vices se joignent à la force et à la violence pour faire la loi... Où existe donc la plus parfaite égalité? — Dans le despotisme. Voilà le grand niveleur; il fait tout dépendre également de sa volonté et de ses caprices. Ainsi, cette égalité politique, si vantée, si recherchée de nos jours, incompatible avec la vraie liberté, ne se concilie qu'avec la servitude.

Êtes-vous libre, si vous sentant plus de moyens et de capacité que votre voisin, vous ne pouvez vous élever au-dessus de lui ni

(1) « A proprement parler, il n'y a pas de gouvernement » simple. Il faut qu'un chef unique ait des magistrats subal- » ternes; il faut qu'un gouvernement populaire ait un chef. » Ainsi, dans le partage de la puissance exécutive, il y a tou- » jours gradation du grand nombre au moindre, avec cette » différence, que tantôt le grand nombre dépend du petit, et » tantôt le petit du grand... » (ROUSSEAU. *Contrat social, chap.* 7, *liv.* 3.)

par votre mérite, ni par votre fortune? — Il est clair que l'égalité, destructive de toute émulation, de toute industrie, est un état forcé et violent, qui s'oppose au développement des facultés et offense les droits de la nature; en un mot, que c'est un système absurde.

Quand on use des talens pour soutenir la vérité et la justice, il y a civilisation. Dès qu'on en abuse pour servir l'erreur et l'injustice, il y a excès de civilisation.

Ce n'est pas tant par les vices, par les crimes, que se manifeste la décadence des nations, que par les déguisemens dont ils se couvrent et les sophismes dont ils s'appuient, qu'ils empruntent à la civilisation. Il y a souvent autant de vices et de crimes aux autres époques; mais ce n'est qu'alors qu'ils se parent des couleurs de la vertu.

Signes de décadence chez un peuple: inquiétude vague, dégoût de tout ce qu'on a, désir immodéré d'améliorations et de changemens, mépris des lois et des mœurs an-

ciennes, des autorités consacrées, confusion des idées, hardiesse des paradoxes et des sophismes, subversion de tous les principes : ce qui était vrai et sage jusqu'alors, a cessé de l'être; la raison n'est plus raison, la justice n'est plus justice; on s'est fait une nouvelle vertu, un nouvel honneur, fausses divinités auxquelles on sacrifie. Chez un tel peuple, l'âge n'a plus d'autorité, l'expérience est méconnue; l'ignorance tranchante et la jeunesse présomptueuse font la loi; le goût est perverti ainsi que la morale, et une même corruption règne dans la littérature et dans les mœurs (1). On a un fol engouement pour tout ce qui est neuf, singulier, bizarre; le naturel et la simplicité ne paraissent plus que fades et insipides; l'agréable, le beau même, ne savent plus toucher. Enfin, *rassasié de tout*, dit Fénélon, *on ne vit plus que par se-*

(1) Quant à ce dernier point, il s'agit principalement de la corruption politique : l'égoïsme, l'ambition personnelle, la cupidité, la vénalité, la bassesse. Un état de crise pour une nation, est celui où, passant d'un gouvernement à un autre, elle aurait perdu dans ses mœurs le principe du premier, sans avoir acquis encore le principe du second.

cousse, par soubresaut. On s'agite, on se tourmente pour saisir une ombre vaine et fugitive de bonheur, et l'on perd le repos et la tranquillité; personne n'est content, parce qu'on veut l'être trop, parce qu'on ne veut rien souffrir ni attendre....

Quand je vois un homme qui a perdu le goût et le repos, dont les appétits sont faux ou désordonnés, dont les mouvemens sont convulsifs, qui se tourne et se retourne sans cesse, et ne se trouve bien dans aucune position, je dis : cet homme est malade. — Pourquoi ne dirais-je pas la même chose d'un peuple qui me présenterait les mêmes symptômes?

Dans les temps de corruption et de décadence, tous les moyens, l'activité, l'industrie, le génie, se trouvent du côté du mal; il ne reste trop souvent du côté du bien qu'incapacité, faiblesse, impuissance.

Ce qui divise les honnêtes gens, lors des troubles politiques, est une délicatesse excessive, une exigeance scrupuleuse, dans les

opinions, qui n'admet aucune nuance, aucune des modifications que doit produire nécessairement la différence des caractères et des humeurs. De sorte qu'à force d'épurations, ils finissent par se trouver inférieurs aux brouillons et aux factieux, qui, moins difficiles, s'accommodent de toutes les alliances, de même qu'ils profitent de tous les moyens pour parvenir à leur but.

L'intolérance d'une opinion prononce davantage l'opinion contraire, et souvent en se montrant trop exclusif, on jette dans le parti opposé des esprits qui se rapprochaient du sien. C'est ainsi que, dans nos dissentions civiles, de tièdes royalistes sont devenus d'ardens révolutionnaires. C'est ainsi qu'en rebutant un faible ami, on s'en fait un violent ennemi.

La véritable modération est force et empire de soi-même. L'exagération, au contraire, est presque toujours une preuve de faiblesse. C'est pourquoi les femmes et les enfans, ordinairement, sont exagérés; c'est pourquoi dans le Midi, où les organes sont plus délicats

et plus sensibles, on l'est davantage que dans le Nord.

Il y a des temps où les abus sont inévitables; ils tirent leur principe des moeurs et non des lois. Etablissez les meilleures lois, elles se corrompront toujours entre des mains corrompues. Malheureusement, plus on se pervertit, plus on devient difficile et exigeant; le levain des vices aigrit les besoins, irrite les passions, enflamme les désirs, et l'on cherche dans les institutions la perfection qu'on ne saurait trouver dans les hommes. C'est la poursuite d'un mieux indéfini qui perd les nations, et la réforme des abus n'est souvent que le commencement des excès. *Les violences des peuples*, dit Voltaire, *sont toujours plus grandes que les tyrannies dont ils se plaignent.*

Les Français ne restent pas long-temps dans le bien; leur impétuosité naturelle les porte bientôt à le dépasser.

En France, l'autorité doit toujours être en état de réprimer; car, à des erreurs, à des

excès, ne succèdent pas, ordinairement, la sagesse et la modération, mais des erreurs et des excès opposés.

L'autorité n'a pas tant besoin de force pour réprimer les excès de ses ennemis, que pour réprimer ceux de ses amis.

Vous voulez que l'autorité soit impartiale? rendez-la donc forte et puissante, sinon elle sera obligée de soutenir le parti qui la soutiendra.

Les excès populaires doivent fortifier le pouvoir, quand il est en mains fermes. Les troubles de la Fronde ont produit le gouvernement presque absolu de Louis XIV, et précédemment les mouvemens des protestans avaient produit le despotisme de Richelieu. Mais si, par un effet contraire, le pouvoir se relâche, il ne tarde pas à être anéanti. Avis aux peuples qui veulent conserver leur liberté, et aux rois qui veulent conserver leur autorité.

Ce qui est bon en principe peut devenir

mauvais et pernicieux par l'application : vérité banale, mais qui a besoin d'être répétée. Il faut tâter le pouls d'une nation et bien connaître son tempérament, avant de lui administrer des remèdes. En politique, comme en médecine, les mêmes procédés, selon les constitutions, rendent la santé ou causent la mort (1). — Solon, interrogé si les lois qu'il avait données aux Athéniens étaient les meilleures, répondit : *Je leur ai donné les meilleures de celles qu'ils pouvaient supporter.* Véritablement, la saine politique est la science des applications (2).

---

(1) *Il y a des affaires et des maladies*, dit Larochefoucauld, *que les remèdes aigrissent, en certains temps; et la grande habileté consiste à connaître quand il est dangereux d'en user.*

(2) « Dans le fond, l'institution des lois n'est pas une chose » si merveilleuse qu'avec du sens et de l'équité, tout homme ne » pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien observées, » seraint les plus utiles à la société. Où est le plus petit écolier » de droit qui ne dressera pas un code d'une morale aussi pure » que celle des lois de Platon? Mais ce n'est pas de cela seul » qu'il s'agit; c'est d'approprier tellement ce code au peuple » pour lequel il est fait, et aux choses sur lesquelles on y statue, » que son exécution s'ensuive du seul concours de ces circons» tances. » (Rousseau, *lettre à d'Alembert.*)

Les institutions démocratiques exigent de la vertu, presque de la perfection. Si les caractères sont affaiblis et dégradés, si les âmes sont rétrécies et perverties, si l'égoïsme remplace le patriotisme, et si l'intérêt particulier l'emporte sur l'intérêt général, ces mêmes institutions, empoisonnées par l'intrigue et la cabale, deviennent des sources de troubles, de dissentions, et, par l'anarchie, mènent au pouvoir absolu. — Montesquieu a établi la vertu pour principe de la démocratie, et J.-J. Rousseau s'écrie, dans son Contart social : *S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement ; un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes.*

L'honneur des peuples libres est le patriotisme.

Dans les temps d'ignorance, il y a plus de crimes et plus de vertus. La jeunesse des peuples, comme celle des individus, pousse au bien et au mal avec plus d'énergie.

Pour être digne de la liberté, il ne suffit

pas de n'avoir aucun vice : il suffit, pour en être indigne, de n'avoir aucune vertu.

Je conçois la liberté avec des crimes ; je ne la conçois pas avec des vices (1).

Vous voulez une république, Eudoxe ? De quels élémens la formerez-vous ? où sont les citoyens qui doivent la composer ? Vous me montrez d'honnêtes gens, de bons pères de famille, des hommes actifs, industrieux, laborieux. Il ne s'agit point de cela, Eudoxe : je vous demande des pères et des mères prêts à sacrifier leurs enfans au salut de l'état ; des généraux, des magistrats, disposés à consacrer leur fortune au service public ; des candidats qui, rejetés aux élections, s'en retournent joyeux qu'on ait trouvé des hommes valant mieux qu'eux.

---

(1) Mais l'Angleterre, me dira-t-on, n'a-t-elle pas résolu ce problème ? Oui, si l'on entend par liberté l'alternative de vendre son suffrage électoral, ou de mourir de faim. Au surplus, je ne nie pas que la constitution anglaise n'ait résolu un grand problème politique, celui de satisfaire les peuples qui veulent être libres, et ne sauraient l'être.

La barbarie qui précède la civilisation est préférable à celle qui la suit; comme l'enfance du premier âge est préférable à celle du dernier.

Rome, païenne, fut pendant long-temps vertueuse et libre : Rome, chrétienne, fut esclave et vicieuse. C'est que la vigueur de la jeunesse résiste à tout, et que rien ne peut rendre à la vieillesse des forces épuisées par le temps.

Quelle force de constitution devait avoir la république romaine, pour enfanter, à son déclin et dans sa vieillesse, des hommes tels que Caton et Brutus !

L'argent et la corruption font, dans les vieilles monarchies, en faveur de l'anarchie, ce qu'ils font dans les vieilles républiques en faveur du despotisme : chaque gouvernement tendant à se dissoudre par son contraire.

Je le déclare nettement, le siècle de l'égoïsme et de la cupidité ne saurait être celui de la liberté.

Dans une monarchie tempérée, quand le peuple reconnaît que ceux qu'il a chargés de ses intérêts ne songent qu'aux leurs, il s'en remet au pouvoir contre lequel il voulait se prémunir; et ainsi le despotisme naît de la corruption.

Qui a plus d'intérêt à tromper, à ruiner le peuple; celui dont la fortune est faite, ou ceux qui ont à faire la leur? Et quelle ambition est plus à craindre, celle qui est au faîte des grandeurs, ou celle qui aspire à y monter?

Je ne connais qu'une passion assez forte pour suppléer le patriotisme, en cas d'invasion étrangère; c'est le fanatisme religieux. Le conquérant tombe également devant l'enfant de l'ignorance et celui de la liberté.

Il y a progression vers la civilisation, tant que les mœurs se perfectionnent avec les lumières; mais si les lumières augmentent, lorsque les vertus diminuent, l'on ne marche plus que vers les bouleversemens et les révolutions politiques.

La raison pour laquelle les mœurs privées, en France, sont peut-être plus régulières qu'elles n'étaient autrefois, c'est que les passions donnent aux affaires toute l'activité qu'elles donnaient aux plaisirs. Mais la corruption politique n'aurait-elle pas succédé à la corruption morale, et la cupidité n'aurait-elle pas remplacé la licence? Quel droit alors de nous glorifier? Nos vices ne seraient pas moindres, ils seraient autres; et, devenus plus sérieux, nous ne serions pas plus sages.

Depuis un certain temps, en France, l'on s'applique à perdre des qualités nationales, où l'on excellait, pour acquérir des qualités étrangères, où l'on n'est encore qu'imitateur et subalterne.

L'indépendance de bien des gens n'est que l'envie de dominer : sujets rebelles pour devenir maîtres tyranniques.

Parmi les ennemis du pouvoir, je cherche des hommes libres, désintéressés, sincèrement attachés au bien public; je ne

vois que des ambitieux, asservis à des intrigues et à des cabales.

Vous me citez des hommes d'une probité reconnue. Je les ôte de la classe des factieux, et je les mets dans celle des dupes.

Quand les bonnes doctrines sont imposées par le gouvernement, elles perdent leurs plus nobles défenseurs, qui répugnent à servir d'auxiliaires au pouvoir, et ne veulent obéir qu'à l'autorité de la raison et de la vérité. Mais si le pouvoir est descendu dans la foule, la bassesse serait de flatter ses erreurs, de carresser ses caprices, de composer avec ses vices; les défenseurs de la morale et de la vertu reprennent alors leur haute mission, et ils signalent leur courage, en sacrifiant une vaine popularité aux intérêts de l'ordre et de l'État.

Caïus a été le confident, l'affidé de Sylla : Sylla est tombé, et il s'est fait tribun, il est devenu le zélé partisan des intérêts du peuple. Mais il est aisé de reconnaître que Caïus l'est encore plus des siens propres. En variant ses moyens, il tend toujours au même but, et

en changeant de parti, il n'a point changé de rôle : il flattait l'usurpateur, il flatte le peuple; il déteste une autorité légitime et réglée, qui met des bornes à son ambition, et, ne pouvant plus parvenir par l'oppression, il cherche à s'avancer par l'intrigue, les troubles, les dissensions. Du reste, Caïus est en perpétuelle contradiction avec lui-même : il se proclame l'ami de l'ordre et des lois, et il protège tous ceux qui conspirent contre l'ordre et les lois; il s'emporte violemment, en recommandant la modération, l'indulgence, la tolérance; il ne parle qu'humanité, justice, réforme des abus, et il regrette le temps des guerres les plus injustes, des excès les plus criminels, des abus les plus monstrueux; il s'élève contre l'arbitraire, et l'homme qui en a fait le plus usage, est l'objet de son admiration, de ses hommages, de son culte; il déclame contre la tyrannie, et vante le tyran, comme pour en justifier un second, qu'il est prêt à proclamer. Enfin, tendant une main complaisante aux anarchistes, et l'autre aux partisans du despotisme, il unit ces deux factions discordantes, et se sert de

leurs moyens, de leurs forces communes, pour attaquer le pouvoir légitime.

Vous ne reconnaissez plus Claudia. Elle était, il y a six mois, ardente et passionnée pour la cause patricienne; elle est aujourd'hui ardente et passionnée pour la cause plébéïenne. Comment a-t-elle pu changer ainsi? — En changeant d'amant.

Timagène professe hautement des opinions libérales : il reconnaît *l'égalité des droits*, il respecte *la dignité de l'homme;* tout le monde en convient.... excepté ses valets. — Timagène réclame l'émancipation de la jeunesse, de cette jeunesse *généreuse et studieuse*, qui n'a plus besoin, dit-il, de liens ni de discipline : il vante ses lumières, il admire ses vertus et sa raison précoce; il est plein de confiance en elle; personne n'en doute.... si ce n'est son fils.

Qu'avez-vous, Ariste? La pâleur couvre votre visage, tous vos traits sont agités, décomposés, vos yeux étincellent de courroux.

Qui a pu vous mettre en cet état? — Ne le savez-vous pas? Mon fils, à qui j'ai fait donner une si belle éducation, dans lequel je fondais tant d'espérances, qui devait faire mon orgueil et ma gloire, mon indigne fils a eu la bassesse de se mésallier; sans égard pour son rang, pour sa fortune, pour mon honneur, il vient d'épouser la fille d'un maçon. — Eh bien! Ariste, que pouvez-vous lui reprocher? Ne vous a-t-il pas entendu dire cent fois que les hommes sont égaux, que toutes les distinctions sociales sont des préjugés injustes, et que vous faisiez autant de cas d'un honnête artisan que du plus grand seigneur? Félicitez-vous donc d'avoir un fils si docile, qui, dans la plus importante affaire de sa vie, a voulu mettre d'accord sa conduite avec vos principes.

Que ne devons-nous pas à cette bienheureuse révolution? s'écrie Théodote. C'est elle qui a supprimé tous les priviléges odieux, tous les préjugés absurdes; c'est elle qui a réformé les lois, adouci les peines, éclairé le peuple, perfectionné les arts et les sciences, épuré les mœurs, etc. — Sans doute, reprend

Timante; et c'est elle qui vous a fait baron.

Savez-vous pourquoi cet homme s'emporte si violemment contre l'autorité, pourquoi il lui reproche tant d'injustice? C'est qu'il n'a pu lui faire commettre la plus criante, la plus scandaleuse, celle de l'élever à un poste éminent : et comment lui pardonner toutes les bassesses qu'il a faites gratuitement à cet effet ?

Voulez-vous surprendre beaucoup Démophile? Apprenez-lui les opinions et les principes qu'il professait ouvertement l'an passé.

Thrason a joué tous les rôles pour parvenir, hors celui d'honnête homme. Il le joue aujourd'hui. Quel plus bel éloge du prince!

Jamais, peut-être, l'on n'a vu en France une ambition plus répandue, plus active, plus insatiable; jamais plus de passion pour dominer; jamais plus de bassesse pour s'élever; jamais plus d'asservissement pour commander. Chacun rend les humiliations, les

duretés, les injustices qu'il essuie; chacun abuse de son pouvoir : le despotisme est partout.... excepté dans le cœur du Monarque. Là est la sauve-garde des franchises nationales. Chose admirable! l'autel de la liberté est un trône.

Ce qui doit nous faire admirer le Prince qui nous gouverne, c'est qu'il n'y a pas un de ses sujets qui, dans sa sphère relative d'autorité, ne soit plus absolu que lui, et qui, demain sur le trône, ne deviendrait, peut-être, un tyran.

Quel fonds de bonté, de générosité, de loyauté, ne faut-il pas avoir, pour ne point opprimer un peuple léger, indiscret, inquiet, facile à corrompre et à égarer, souvent injuste et ingrat, abusant de tout ce qu'il obtient, ne respectant que ce qu'il admire, et n'admirant que ce qu'il craint!

L'ambition des grands, l'envie des petits, le froissement des intérêts, le choc des passions, les désirs dépassant toutes les fortunes, l'orgueil s'élevant au-dessus de toutes les

conditions.... Telles sont les causes du malaise général qu'on remarque en France à cette époque.

L'ambition se reconnaît sous tous les divers rôles qu'elle joue aujourd'hui ; elle varie selon les caractères, les habitudes, les mœurs individuelles. La plus hardie, la plus ardente, la plus impérieuse, est celle qui brave et attaque le pouvoir, pour le renverser et en hériter. La plus adroite, la plus prudente, la plus vulgaire, est celle qui flatte, qui plie et qui rampe, qui sert et appuie le pouvoir, pour le partager. La plus cupide est celle qui se vend.

Le gouvernement représentatif met tout à jour, et les vices de ceux qui exercent le pouvoir, et les vices de ceux qui l'attaquent.

Les journaux sont pour nous, aujourd'hui, ce qu'était, à Athènes et à Rome, la tribune aux harangues, où l'on parlait plus aux passions qu'à la raison du peuple.

Autrefois, comme les nobles seuls avaient

part aux faveurs et aux honneurs, l'ambition, l'intrigue, et tous les vices qui en procèdent, se concentraient à la cour. Depuis que l'égalité des droits est reconnue, établie, ces vices, devenus roturiers, se sont répandus dans la nation, ainsi que les erreurs, qui appartenaient plus particulièrement aux esprits supérieurs. Grace aux progrès de la civilisation, tout le monde, aujourd'hui, est plus en état de se dépraver et de se tromper.

Le véritable problème en politique serait de trouver des institutions à l'épreuve du temps et de la corruption. Elles sont bonnes tant que les hommes en dépendent; elles deviennent mauvaises, dès qu'elles dépendent des hommes.

Les peuples se perdent dans le despotisme, comme les fleuves se perdent dans la mer; mais les uns y vont par une pente douce et insensible; les autres, par des chûtes et des secousses qui précipitent leur cours.

Le despotisme se trouve aux deux bouts de

l'échelle politique. La plupart des peuples commencent et finissent par là.

Plus les mœurs se relâchent, plus le pouvoir doit se resserrer et se concentrer. Voilà pourquoi les nations, en état de civilisation, suivent ordinairement ces trois degrés de gouvernement : la démocratie, la monarchie, le despotisme.

Celles qui ont mûri sous la monarchie, ne sauraient sortir de ce gouvernement que pour tomber dans le despotisme, et un retour *forcé* vers le premier degré, qu'elles ont dépassé, ne peut que les entraîner plus vîte au dernier, vers lequel elle tendent. C'est comme un homme qui, à son déclin, voulant reprendre les exercices de la jeunesse, consumerait ses forces et accélérerait sa vieillesse (1).

L'on faisait donc un contre-sens en France, et l'on agissait contre l'expérience de tous les

---

(1) Je n'entends pas, dans ce cas, qu'on ne doive réformer le gouvernement; c'est quelquefois le moyen de le maintenir. Je dis qu'on ne doit pas changer sa nature, détruire son principe, et que vouloir remonter plus haut, c'est s'exposer à retomber plus bas.

siècles, contre l'ordre naturel des choses, en voulant fonder une république sur les ruines d'une monarchie vieillie. Rien n'était plus absurde.

Mais un peuple qui a eu la monarchie prématurément, et avant d'avoir atteint le degré de civilisation nécessaire, est encore propre aux institutions démocratiques, et l'on peut l'y ramener en corrigeant les moeurs, en retrempant les âmes, en épurant les canaux par où l'on veut faire couler la liberté. Quelquefois il est besoin d'une secousse générale qui renouvelle toutes les dispositions. La démocratie, pour produire d'heureux fruits, doit être semée sur une terre saine et neuve, sinon l'on ne recueille que des poisons.

Lycurgue n'a établi une république à Lacédémone, qu'en détruisant le luxe et ramenant les moeurs à leur première simplicité. Le peuple romain, qui, à son origine, n'était qu'un ramas de malfaiteurs et de bandits, avait besoin d'un pouvoir monarchique pour régler sa police et se créer une législation. Cette législation, forte et vigoureuse, ayant formé d'autres hommes, ayant inspiré une vertu mâle et fière, la démocratie est deve-

nue nécessaire. Mais partant de ce point, qui doit être considéré comme le premier en civilisation, Rome a suivi l'ordre naturel; elle a eu, successivement et en son temps, chaque autre forme de gouvernement; et son état politique a toujours été conforme à l'état de ses mœurs.

La France, jusqu'à la révolution, eut un gouvernement monarchique; mais le pouvoir a suivi ses diverses périodes, selon les progrès de civilisation : partagé d'abord entre le Roi et les grands vassaux, il s'est simplifié par le temps, et, se concentrant dans l'autorité royale, il est devenu presque absolu.

Au surplus, la France et la plupart des nations européennes, étaient autrefois moins des états monarchiques que des républiques aristocratiques, des confédérations de seigneurs, dont le Roi était chef. La *féodalité* mitigeait le pouvoir royal et le resserrait dans des bornes fort étroites. Plus cette institution s'est affaiblie, s'est effacée en France, plus le pouvoir royal a pris de force et d'extension; et peut-être ne s'est-elle maintenue, en partie, chez les Anglais, qu'à la faveur du gouvernement représentatif, qui entretient la division des pouvoirs.

La monarchie représentative est le terme moyen entre la république et le despotisme : mais il y a une certaine latitude qu'on peut parcourir entre ces deux extrêmes, sans y tomber. De sorte qu'un tel gouvernement penche plus ou moins vers la démocratie ou le pouvoir absolu, sans perdre son nom, sans changer de nature : il se combine avec l'état des mœurs, l'intérêt des circonstances; et c'est parce qu'il peut recevoir diverses modifications, qu'il est susceptible de plusieurs applications.

L'élasticité de ce gouvernement fait la contention des partis, chacun voulant l'entraîner vers le principe qui flatte le plus ses idées ou ses intérêts.

Le Roi, dans le système constitutionnel, doit se placer entre les partis et au-dessus d'eux, faisant triompher tour-à-tour, et selon le besoin de l'Etat, ceux qui peuvent affermir le trône ou les libertés publiques.

Au moyen de ce jeu politique, les partis sont amenés naturellement à se modifier. Ils s'éclairent, se corrigent par leurs fautes, par leurs chûtes, et, alternativement vainqueurs

et vaincus, ils forment cet équilibre, ce contrepoids que réclame le gouvernement constitutionnel.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, j'entends ici parler des partis et non des factions. Il s'agit des esprits qui inclinent vers l'un ou l'autre principe de la constitution, non de ceux qui, ayant dépassé ces principes, sont dangereux et funestes pour l'Etat.

Le parti populaire, tel que je le suppose, renfermé dans de justes bornes, peut être quelquefois appelé au pouvoir. Il est vrai qu'il ne saurait long-temps s'y maintenir, à cause de la fausseté de sa position. Mais ce règne passager est très-utile au parti contraire, qui se retrempe dans l'opposition, et rapporte, au timon des affaires, plus d'expérience et de lumières.

L'opposition est, sans contredit, une excellente école politique. C'est là qu'on apprend le mieux à connaître les besoins du peuple, les intérêts de la nation, et qu'on est le mieux placé pour découvrir tous les abus qui se sont introduits dans l'administra-

tion. Il est donc nécessaire que les hommes d'état en sortent et y rentrent; que ce soit le début de leur carrière et le refuge de leur disgrâce. Les plus habiles ministres de l'Angleterre se sont formés à cette école : mais si, parmi eux, se sont trouvés des Wigs, jamais il n'y eut de radicaux. La royauté, en employant ces derniers, se serait suicidée.

Je le dis hautement, je n'entends le gouvernement représentatif, en France, que prononcé dans le sens monarchique. Ce qu'on ne peut donner de force à l'aristocratie, il faut le donner à la monarchie, pour opposer une digue puissante à la démocratie, qui déborde de toutes parts.

Le gouvernement représentatif se compose de trois élémens ou pouvoirs : monarchique, aristocratique, démocratique. Le premier et le dernier sont les plus dangereux pour la constitution : mais l'un ne l'est que dans certains cas; l'autre l'est toujours. Le pouvoir monarchique a pour lui les fonctionnaires et l'armée; il tend au despotisme, et peut y arriver au moyen de la force militaire, si le ca-

ractère du prince le porte à en abuser, après des guerres glorieuses et des conquêtes, qui lui auraient donné sur elle un grand ascendant. Le pouvoir démocratique a pour lui l'opinion publique, toujours défavorable à l'administration : il tend à la république, et peut y parvenir en soulevant les masses, sur lesquelles il agit constamment par le moyen de la presse. Le pouvoir aristocratique, lien et modérateur des deux autres, les empêche de se choquer violemment et les retient dans leurs limites. Le plus dépourvu de force et d'appui, il est, par sa nature intermédiaire, le plus analogue peut-être à l'esprit du gouvernement, le plus nécessaire à sa conservation. En conséquence, il doit être le plus fortement constitué. Aussi voyons-nous en Angleterre (1) la pairie, disposant de l'influence féodale, se rendre maîtresse des élections et avoir la prépondérance dans l'Etat. Que si des circonstances particulières s'opposent à ce que l'aristocratie soit le pouvoir

(1) Il faut toujours citer l'Angleterre à ce sujet, parce qu'elle offre le seul modèle du véritable gouvernement représentatif.

dominant, je n'hésite pas à le dire, c'est la monarchie qui doit l'être, sous peine de révolution.

Le gouvernement modéré ne convient pas à tous les peuples; mais c'est celui qui peut les rendre le plus heureux : de même qu'une fortune médiocre ne convient pas à tous les hommes, quoique ce soit en elle qu'on trouve le plus véritable bonheur.

Les nations ne diffèrent pas moins que les individus, et ce qui est vrai en morale, l'est très-souvent en politique. *Il n'y a peut-être pas deux personnes*, ai-je dit, *qu'un même sort pourrait accommoder*. Et Montesquieu a dit : *Une constitution doit être tellement propre au peuple pour lequel elle est faite, que c'est un grand hasard si elle peut convenir à aucun autre*.

Cessez, Cléon, de tourmenter l'Etat pour réformer les abus. En vain vous emploierez toutes les ressources de la politique, en vain vous rêverez de nouvelles formes de gouvernement. Le vice n'est point dans les institu-

tions, il est dans les mœurs. Or, vous ne parviendrez à épurer celles-ci que par la religion, et il est toujours facile de faire de bonnes lois pour un peuple qui a de bons principes.

Il est à remarquer que ce prétendu siècle des lumières est un de ceux où l'on a fait la guerre de la manière la plus destructive, par des dévastations, des inondations d'hommes et des carnages qui rappellent les temps de la barbarie (1). Qu'est-ce donc que le véritable siècle des lumières?... C'est, à mon avis, celui où l'on met le plus de soin à épargner le sang humain, à réduire la guerre en art, et à suppléer au nombre par l'habileté. Eh bien! voilà ce que nous offre le dix-septième siècle, et c'est avec de faibles armées que les Turenne, les Condé, se sont acquis une gloire immortelle.

Néanmoins, les relations amicales qui règnent aujourd'hui entre les principales puis-

---

(1) J'ai dit le contraire dans un autre endroit, mais relativement à des guerres plus récentes, et cela se rapporte à ce que j'observe plus bas.

sances, les égards réciproques qu'elles se témoignent, leur accord à maintenir cet état de paix, et les efforts qu'elles font pour concilier les différens qui s'élèvent entre les autres nations, ne sont-ce pas là des preuves certaines de l'ascendant qu'obtiennent enfin la raison et l'humanité? Mais depuis quel temps un pareil système a-t-il été adopté? Depuis quinze ans. Et à quoi le doit-on? Au triomphe de la légitimité, à la chûte de l'usurpation. Or, il faut le reconnaître, le retour des Bourbons en France a ramené, avec le repos, la justice et la civilisation en Europe, et c'est ainsi que l'adoption d'un bon principe, en politique comme en morale, est la source des véritables perfectionnemens.

MÉLANGES.

DE L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION SUR LA LITTÉRATURE ET DU STYLE ROMANTIQUE.

DE
L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION
SUR
LA LITTÉRATURE,
ET
DU STYLE ROMANTIQUE (1).

Rien de stable, rien de fixe; une pente irrésistible, mais plus ou moins rapide, entraîne chaque chose : tout change et s'altère, tout croît et déchoit, tout se perfectionne ou se corrompt. Dans ce mouvement perpétuel,

---

(1) Cette dissertation a été insérée dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (259e livraison). Des suffrages honorables, et entre autres celui d'un journal qui fait autorité en littérature, lui ont donné quelque prix à mes yeux. C'est ce qui m'engage à la reproduire ici. Elle servira de développement à quelques observations littéraires et politiques du recueil qui précède.

dans cette marche générale, si l'on n'avance vers le bien, l'on se précipite vers le mal. Mais il est facile de s'abuser, de prendre les progrès du mal pour ceux du bien, et souvent l'on croit être dans la ligne ascendante, lorsque déjà l'on est dans la ligne descendante. Le talent, le génie même, n'est point exempt de cette erreur, ou plutôt il contribue à la faire naître et à la propager; car le génie veut créer, et quand le bon et le beau sont trouvés, il ne reste plus à chercher que l'extraordinaire et le bizarre. Ce qui constate donc la décadence de la littérature, chez une nation avancée, est la séparation du génie et du goût, le divorce de l'imagination et du bon sens.

Le plus haut degré de civilisation se reconnaît incontestablement à l'alliance de tous les bons principes, à l'accord parfait du bon et du beau, de l'utile et de l'agréable; comme le vrai point de maturité chez un homme est la réunion de toutes ses facultés, dans leur entier développement. Une nation est parvenue à ce degré d'élévation, quand les talens prêtent leur éclat à la morale, à la religion,

et quand la morale, la religion, donnent leurs inspirations aux talens; quand, loin de troubler l'ordre, ils cherchent à le maintenir, respectent les coutumes, les institutions que l'expérience a établies et consacrées. Le dix-septième siècle présente cette heureuse époque en France. Boileau et Racine, Pascal et La Bruyère, Bossuet et Fénélon, ont professé les plus saines doctrines en tous genres, et leurs œuvres, aussi pures qu'elles sont belles, sont également propres à former le cœur et l'esprit. Voilà le temps de la littérature vraiment classique.

Dans le siècle suivant, la religion perdit son ascendant, la morale sa sévérité, l'autorité civile sa force et sa dignité; les vices firent naître les paradoxes et les sophismes, la licence des mœurs passa dans les esprits, et la chaîne de tous les bons principes fut rompue. Une philosophie orgueilleuse et novatrice entreprit de réformer les abus, elle ne produisit que des excès; elle se vanta d'éclairer le monde, elle l'embrâsa... Mais observons la gradation du mal dans la littérature, qui est le principal objet de notre

examen. Fontenelle, Montesquieu, présentent la transition d'un siècle à l'autre ; Voltaire et Rousseau offrent le milieu du dix-huitième siècle ; les Helvétius, les d'Holbach, en annoncent la fin. Une question importante s'est élevée et a souvent été débattue de notre temps : on s'est demandé si la société d'alors avait donné aux lettres l'esprit d'irréligion et d'indépendance, ou si elle l'avait reçu d'elles. On peut admettre qu'il y *a eu* influence réciproque, action des moeurs sur les lettres, réaction des lettres sur les moeurs. Les philosophes puisèrent dans la société un poison qu'ils lui rendirent ensuite, plus actif et plus subtil (1), et ils se plurent à corrompre un monde corrupteur : comme ces dangereux courtisans, qui perdent les princes par lesquels ils ont été pervertis, et qui trahissent les intérêts de leurs maîtres pour flatter leurs penchans. Quoi qu'il en soit, les écrivains les plus distingués du dix-huitième siècle, en brisant les liens de la morale et de

(1) On peut observer d'ailleurs que ce poison n'infectait que la haute classe, et que les philosophes le popularisèrent.

la religion, en relâchant ceux de l'autorité politique, restèrent fidèles aux règles du bon goût (1), et la littérature, en cessant d'être classique dans son esprit, le fut encore dans ses formes.

Arrivons à une troisième période. L'œuvre de la corruption se consomme. Les novateurs, encouragés par leurs succès, ne respectent plus rien; ils ne connaissent plus aucun frein; une sorte de délire frénétique les saisit; tout devient l'objet de leurs attaques et de leurs violences. Voltaire et Rousseau, sur la fin de leur carrière, virent avec regret de si effroyables excès, dont ils avaient été les premiers moteurs : l'un s'inquiéta pour l'autorité avilie (2), pour la langue et le goût, qui com-

---

(1) C'est, à la vérité, ce qui les rendit plus dangereux.

(2) On se rappelle que Voltaire, lors des démêlés de la Cour et des Parlemens, prit toujours le parti de la Cour. *J'aimerais mieux*, disait-il, *me trouver entre les pattes d'un lion, que d'être mangé par une foule de rats, mes confrères.* Il serait même facile de prouver que Voltaire, loin d'être favorable à la démocratie, fut le partisan très-prononcé du pouvoir absolu. Voici des ci-

mençaient à s'altérer : l'autre gémit sur les mœurs dégradées, sur la destruction de toute religion, sur l'intolérance philosophique, dont il était lui-même la victime (1). En vain tous deux ils essayèrent de défendre, chacun dans son sens, les bonnes doctrines, en vain ils tâchèrent de s'opposer au débordement de la licence; les digues étaient rompues, le torrent était trop rapide; ils moururent sans avoir pu réparer leurs torts, et n'en virent pas les plus funestes conséquences. Après eux, éclata l'épouvantable orage qui bouleversa la France. L'astre de la civilisation s'éclipsa, et les ténèbres de la barbarie enveloppèrent notre malheureuse patrie. On ne connut plus alors que la politique des bour-

---

tations à ce sujet, que, du reste, nous ne prétendons pas approuver: *Un roi qui n'est pas contredit ne peut guère être méchant.* (Politique et législation). *Louis* XI, *pendant son règne, fit passer par la main du bourreau environ quatre mille citoyens; c'est qu'il n'était pas absolu et qu'il voulait l'être. Louis* XIV, *depuis l'aventure du duc de Lauzun, n'exerça aucune rigueur contre personne de sa Cour; c'est qu'il était absolu.* (Id.)

(1) On ne saurait nier, malgré toutes les erreurs de ces deux grands écrivains, que l'un n'eût sincèrement l'amour de la vertu, et l'autre le goût de la saine et belle littérature.

reaux et l'éloquence des *sans-culottes;* le pouvoir et la parole appartenaient à tout ce qu'il y avait de plus atroce ou de plus vil, et la France devint à la fois un théâtre d'horreur et de ridicule. Un tel état de choses ne pouvait durer. Le mal s'usa par son excès. Après beaucoup d'épreuves et de fortes secousses, après une longue série d'infortunes et d'expiations, nous recouvrâmes l'ordre et la tranquillité, nos princes et nos autels. Le monstre révolutionnaire fut abattu, mais non anéanti. Ses ravages ne sont point effacés; son influence règne encore; il a laissé des germes de corruption qui continuent d'infecter l'esprit public; son venin circule dans toutes les veines du corps social. De son alliance avec la politique et la littérature sont sortis deux rejetons, qui tiennent beaucoup de sa nature, sans avoir sa perversité : son esprit revit en eux; mais il est modifié. Pour les signaler, il faut quelque courage, car ce sont de véritables puissances aujourd'hui, qui ont fait des conquêtes dans ce qu'il y a de plus respectable par le caractère et de plus distingué par le talent. L'un est le *libéra-*

lisme (1), l'autre le *romantisme*. Ces deux frères ne marchent pas toujours ensemble; mais ils vont au même but, foulant aux pieds le passé pour atteindre à un perfectionnement chimérique. Ils sont aveugles, et c'est leur excuse. Ne nous occupons que du dernier, qui se rapporte à notre objet, et tâchons de lui ôter son bandeau, si ce n'est pour lui faire voir clair, du moins pour le mieux connaître.

Nous avons dit qu'il tenait de la nature de son père. En effet, son origine révolutionnaire se fait assez remarquer dans sa révolte contre l'expérience, dans sa haine pour toute espèce de sujétion et de loi, dans son mépris pour les anciennes traditions, enfin dans son goût pour les ruines, les tombeaux, les dévastations, les noires horreurs. Fuyant la clarté du jour, il s'enveloppe de mystère, il

(1) J'entends ici par *libéralisme*, non celui qui réclame ou qui défend des droits concédés par la Charte, mais celui qui rêve une liberté illimitée, ou celui qui, à la faveur de ces mêmes droits, veut conquérir la république.

s'environne de spectres, de fantômes, de vampires.... Il recherche les objets indéterminés, les images vagues et vaporeuses. Aussi rend-il un culte particulier à la divinité des nuits; mais, comme l'a dit un homme d'esprit, *Diane, ici, n'est point la sœur d'Apollon.*

Laissons les figures, et appliquons-nous à bien définir ce nouveau genre de littérature. Qu'est-ce que le romantique? C'est, il me semble, l'indépendance de toutes les règles et autorités consacrées; c'est tantôt l'imitation exacte d'une nature brute et sans choix, tantôt l'expression recherchée d'une nature fantastique; c'est l'alliance de l'ignoble et du maniéré, du bouffon et de l'ampoulé. En un mot, c'est l'absence du goût.

Il y a le romantique de sujet, le romantique de pensées, le romantique d'expressions ou de style. Dans le sujet, on marche à l'aventure, sans ordre ni plan; on ne cherche que l'effet, sans jamais consulter la vraisemblance et la raison; on multiplie les contrastes, mais on ne les choisit pas; l'imagination fait

tous les frais, l'art est exclus; et ce qu'il y a de plus heureux dans le genre, est toujours ce qu'il y a de plus désordonné, de plus extraordinaire, et souvent de plus absurde. Le romantique de pensées consiste dans une certaine rêverie vague, dans une sorte d'extase, où l'on ne voit que des objets confus, à peu près comme dans les songes; dans un dérèglement d'idées qui ressemble au délire (1). Enfin, le romantique de style est l'inégalité, prise pour de la variété, l'exagération pour de la force, l'afféterie pour du sentiment, l'obscurité pour de la profondeur, et l'enflure pour du sublime. C'est l'abus du genre descriptif, l'entassement des images, le vain luxe des épithètes, le rapprochement des locutions les plus opposées; souvent la discordance du ton avec l'objet, l'expression amphatique pour des idées communes, et l'expression familière dans des sujets graves.

Il y a une remarque à faire ici, c'est que

(1) Et voilà ce qu'on appelle naturel et vérité! Comme si l'état naturel et le plus propre à représenter, était le sommeil, la fièvre ou la démence.

les sectateurs de la nouvelle école donnent à la prose les inversions de la poésie, tandis qu'ils se dispensent des transitions dans le poëme épique, et des trois unités dans la tragédie : difficultés nécessaires aux plus hauts genres de littérature, qui ne doivent être traités que par des esprits supérieurs. Ainsi, par un étrange renversement de choses, par une entière subversion de principes, l'on ôte à la prose sa clarté, et à la poésie ses plus nobles priviléges : on rend, contre leur nature, l'une ambitieuse, et l'autre vulgaire.

Un habile critique a fort bien établi la différence entre les classiques et les romantiques, sous le rapport du style. Il observe que les premiers *se renferment dans le monde réel*, et que les seconds *s'égarent dans le monde idéal*; que ceux-ci se complaisent dans les abstractions de mots et d'idées, tandis que les autres empruntent leurs images et leurs expressions au physique, et *parlent aux sens pour émouvoir l'esprit*. Cette distinction, aussi juste qu'ingénieuse, est rendue plus sensible par des exemples. (Voir le *Journal des Débats*, du 14 juin 1824, article signé *Z*.)

Le même écrivain réfute ceux qui, voulant intéresser la religion au succès du romantique, ont prétendu que, depuis l'établissement du christianisme, le monde avait besoin d'une littérature nouvelle. « Racine et J.-B. » Rousseau, dit-il, ont, depuis long-temps, » fait sentir le vide de ce raisonnement, en » traitant d'une manière admirablement clas» sique la poésie religieuse. On a soutenu » aussi, ajoute-t-il, que le classique était » très-convenable quand il s'agissait de trai» ter des sujets antérieurs à l'ère chrétienne, » mais que la nouvelle école s'appropriait » beaucoup mieux aux sujets postérieurs à » cette époque. Pour détruire cette distinc» tion subtile, il suffit de faire observer que » Shakespeare a été un excellent romantique » dans sa tragédie de *Jules César;* Racine, » un parfait classique dans le sujet moderne » et récent de *Bajazet;* et Corneille, sévère » observateur des unités dans la tragédie » toute chrétienne de *Polyeucte*. »

Mais, objectent encore les romantiques, pourquoi nous faire un crime d'avoir adopté des modèles étrangers? Vos auteurs favoris

ne se sont-ils pas faits les écoliers des Grecs et des Romains? A cela je réponds que n'ayant encore aucune littérature, il a bien fallu prendre des leçons quelque part, et que nous devons révérer les maîtres qui ont formé les Corneille, les Racine, les Molière et les Voltaire, respecter et observer à jamais les règles qui ont servi à la composition de leurs admirables ouvrages; mais qu'aujourd'hui, ayant une littérature nationale, une littérature qui a conquis l'Europe, mieux encore que nos armes, et qui a rendu notre langue universelle, il est honteux de quitter le premier rang pour nous mettre à la suite des autres nations, d'abdiquer l'empire du goût, de renoncer à notre riche héritage de gloire, pour nous soumettre à des puissances barbares, ennemies de nos lois, envieuses de nos titres et de nos honneurs; que c'est là une lâche désertion, un crime de lèze-patrie, qui bientôt nous rendra barbares nous-mêmes. Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit d'une création nouvelle, que nos pères n'ont pu adopter, parce qu'ils n'en avaient aucune connaissance. Le genre romantique, réprouvé en France, n'y était point ignoré. Dans les

siècles derniers on tenta plusieurs fois de détrôner les anciens, et d'affranchir la médiocrité du joug des règles. Mais le bon goût, dominant alors, ne permit pas au mauvais de s'établir, et les Boileau, les J.-B. Rousseau, triomphèrent aisément des Perrault et des Lamotte. Malheureusement, de nos jours, les bons esprits ne sont pas en majorité, et c'est, comme je l'ai déjà dit, un des signes les plus certains de décadence; les doctrines vicieuses l'emportent, elles pervertissent les meilleures dispositions, elles corrompent le talent dans son germe, et l'on voit les hommes les plus heureusement nés, infectés d'hérésie, sacrifier aux faux dieux. Veut-on reconnaître les tristes conséquences d'un tel culte, l'influence nuisible qu'il exerce sur l'esprit de nos jeunes auteurs? Qu'on observe leur marche et le cours de leurs productions : les premières sont presque toujours les meilleures; rarement ils s'élèvent au-dessus de leur début. Pourquoi cela? C'est que, sortant de leurs études, et nourris des bons modèles, leur heureux génie n'a pris encore aucune direction vicieuse, qu'ils obéissent encore aux préceptes et aux autorités classiques : mais

lancés dans le monde, flattés et prônés, ils ne tardent pas à se séparer de ces guides si sûrs, et ils font comme ces *enfans vigoureux*, dont parle La Bruyère, qui *battent leur nourrice*. En suivant le goût du jour, en adoptant l'école romantique, ils se promettent des succès plus faciles et une renommée plus éclatante; ils font en littérature ce que les philosophes du dix-huitième siècle ont fait en morale, ils pervertissent le monde qui les a pervertis. Mais la peine est attachée au délit : leur célébrité n'est que viagère, ils ne fondent aucun monument pour la postérité, et une sorte de goût natif les empêche toujours d'égaler les conceptions bizarres et monstrueuses de leurs nouveaux maîtres. Quels sont ces maîtres principaux? Shakespeare, Calderon, Schiller, lord Byron. De ces quatre écrivains, les deux premiers appartiennent à un siècle barbare, qui leur sert d'excuse. Tous ont du génie; qui le nie? Mais ils manquent de goût, et cela suffit pour défendre qu'on se les propose pour modèles. Néanmoins, je suis loin de prétendre qu'on ne doive pas chercher dans leurs ouvrages des inspirations, et quelquefois imiter leurs beautés âpres et sauvages.

C'est l'imitation servile que je condamne, c'est l'engoûment exclusif que je repousse. Si l'on emprunte à des auteurs étrangers, que ce soit avec choix et réserve, avec le sentiment de l'orgueil national, pour corriger et embellir, pour polir de grossières ébauches. C'est ainsi que Voltaire lui-même a emprunté quelquefois au théâtre anglais, et certes, il n'a pas sacrifié Racine à Shakespeare: qui ne connaît sa fameuse diatribe contre ce poète étranger, et contre les français dégénérés qui avaient apostasié en sa faveur? Dans ses tragédies, il a cherché sans doute à faire autrement que Corneille et Racine, mais non d'une manière contraire, et sans jamais transgresser les règles fondamentales. Voilà les bornes de l'innovation. Boileau a imité Régnier, La Fontaine Marot et Rabelais, mais avec discernement, en épurant et perfectionnant leurs modèles. On ne trouve aussi rien de servile dans l'imitation du théâtre des anciens par Racine et Molière: ils se sont appropriés leurs emprunts, et ont donné toutes les formes nationales à des sujets étrangers. Cherchez donc quelques diamans bruts dans le fumier du roman-

tisme ; taillez-les avec soin, enchâssez-les avec art et avec goût, et vous enrichirez notre littérature, sans la corrompre. (1)

En vain vous vous autorisez d'un illustre exemple, vous citez un auteur célèbre de nos jours, hors de ligne par le génie, et dont les ouvrages étincellent de beautés : ce grand écrivain a fait comme ses prédécesseurs les plus renommés, il a emprunté avec discrétion, avec discernement ; mais surtout il a créé. Au surplus, il a été facile de remarquer qu'en avançant dans sa carrière, il s'est beau-

(1) Il est, je l'avoue, des modifications qui résultent des circonstances et qu'elles semblent indiquer. L'art dramatique, surtout, reçoit ces modifications de l'état des mœurs. Ainsi, Corneille et Racine ont été obligés de sacrifier à la galanterie, divinité du temps ; et, avec tout leur génie, ils n'ont pu éviter quelquefois la fadeur et la langueur. Plus heureux, nos auteurs modernes peuvent offrir des sacrifices plus purs, enflammer les cœurs d'un plus beau feu, d'un plus noble enthousiasme, de l'amour de la gloire et de la patrie. Répondant aux besoins de l'époque, se conformant aux dispositions des esprits, qu'ils donnent à la tragédie une teinte nationale et politique. qu'ils prennent pour mobile de l'intérêt le patriotisme : ce sera une honorable innovation, à laquelle applaudiront tous les gens de goût, ainsi que tous les gens de bien.

coup rapproché des classiques; et vous suivez une marche toute contraire. Son style est devenu aussi simple, aussi pur, qu'il est pittoresque et animé; et vous recherchez toujours davantage le néologisme, le galimatias, tellement qu'on ne saura plus bientôt dans quelle langue vous parlez. Vous vous perdez dans de longs détours, vous vous enfoncez dans les ténèbres; et ce qui le distingue aujourd'hui, est la clarté, la précision, qui s'allient chez lui aux hardiesses de l'imagination, à la hauteur et à l'éclat des pensées. C'est avec justice qu'on pourrait lui appliquer cette belle comparaison dont il s'est servi en parlant de Bossuet : *Tel qu'un fleuve qui, en s'éloignant de sa source, dépose peu à peu le limon qui troublait son eau, et devient aussi limpide, vers le milieu de son cours, qu'il est profond et majestueux.* Les amateurs paisibles des belles-lettres ne peuvent s'empêcher de regretter que la politique ait enlevé cet illustre écrivain à la littérature, dans la plénitude de son talent, et dans toute la force de son génie.

Je me résume. Une nation est parvenue à

son vrai point de maturité, quand le mérite et l'habileté protègent les bons principes en tous genres; quand la religion, la morale, la littérature, se prêtent un appui mutuel et concourent au même but, au bien. Voilà le siècle de Louis-le-Grand. Immédiatement après, nous commençons à déchoir. Aux beaux-arts, à la saine philosophie, succèdent l'abus du raisonnement, l'indépendance et la nouveauté des opinions : rassasié de richesses, tourmenté par une inquiétude vague, on quitte le bien pour poursuivre le mieux, et l'on s'égare dans cette vaine recherche. La religion s'efface, la morale se relâche, la littérature même commence à s'altérer; car les mauvaises maximes sont déjà du mauvais goût. De l'orgueil et de la licence naît l'esprit révolutionnaire, qui change la politique et le langage, qui bouleverse tout, et, dans son cours désastreux, frappe de mort tous les élémens de la civilisation. Dans cet amas de destructions et de ruines, se sont perdues les anciennes traditions littéraires, les pures doctrines du goût; ou plutôt on ne veut pas les retrouver, pour avoir l'honneur de fonder une école nouvelle. Malheureusement le siècle

des sophistes est ordinairement précurseur de la barbarie, et nous avons fait un grand pas vers cette époque, en copiant des auteurs d'un temps et d'un style barbares. Mais descendus dans le mal, nous pouvons remonter au bien. Il ne faut pas désespérer de la patrie; elle renferme dans son sein tous les principes de régénération, tous les germes de prospérité et de gloire. La nature est à peu près également riche et libérale en tous temps; mais les hommes ne sont pas toujours aussi sages, et ne savent pas aussi bien profiter de ses dons : cela seul fait la différence d'un siècle à un autre. La décadence n'est point produite par l'absence des talens, mais par l'abus qu'on en fait. Que nos jeunes auteurs, presque tous si heureusement doués, rentrent dans la bonne voie; qu'abandonnant les pernicieux exemples de l'étranger, ils reviennent aux principes de l'école française, qu'ils remontent à la source du vrai beau, et notre siècle ne le cèdera à aucun autre.

DU

PROGRÈS DES LUMIÈRES.

DU

PROGRÈS DES LUMIÈRES (1).

Qu'appelle-t-on aujourd'hui le progrès des lumières? Ce siècle est-il plus éclairé que celui de Louis XIV, qui brilla d'un si vif éclat? Est-il plus fertile en grands hommes? Non, sans doute : il n'y a réellement pas plus de lumières; mais plus de gens en ont.

« Les grands talens, dit Voltaire, sont tou-
» jours nécessairement rares, surtout quand
» le goût et l'esprit d'une nation sont formés.
» Il en est alors des esprits cultivés comme
» de ces forêts où les arbres pressés et élevés
» ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop
» au-dessus des autres. Quand le commerce

(1) Ce morceau a été lu à la Société Royale des Bonnes-Lettres, séance du 7 mars 1828.

» est en peu de mains, on voit quelques for» tunes prodigieuses, et beaucoup de mi» sère; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'ai» sance est générale, les grandes fortunes » rares. C'est précisément parce qu'il y a » beaucoup d'esprit en France, qu'on y trou» vera dorénavant moins de génies supé» rieurs. »

Ces réflexions, que suggérait à Voltaire la fin de son siècle, sont encore plus applicables au nôtre. Il y a comme une teinte d'instruction et de sagacité générale dans la nation; mais on ne voit plus guère de ces grandes supériorités en connaissances et en talens, qui ont fait son illustration. Il semble que les lumières, en se répandant, aient perdu de leur éclat. Cela se conçoit : leurs rayons divisés ont moins d'intensité. Tous les esprits se partagent ce qui n'était que le privilége de quelques-uns; et, comme on a haine aujourd'hui des priviléges, des distinctions de toutes sortes, on veille à ce qu'il y ait une mesure commune de savoir, d'intelligence; on veut égaliser les hommes par les idées, comme, dans la révolution, on voulait les égaliser par

les conditions. Nous verrons comment les moyens qu'on emploie pour répandre l'instruction dans toutes les classes ne sont propres qu'à produire une médiocrité uniforme : nous examinerons s'il n'y en aurait pas de plus judicieux, et si l'on ne pourrait tirer un meilleur parti de l'état de civilisation où nous sommes parvenus. Mais d'abord observons les développemens successifs de l'instruction publique en France.

Les connaissances précèdent les idées. Avant de penser soi-même, on étudie ce que les autres ont pensé, et l'on enrichit sa mémoire, dans la jeunesse, de ce qui doit servir d'aliment à l'esprit et au jugement dans l'âge mûr. Il en est de même des peuples : ils font leur éducation comme les individus, et empruntent les idées des autres peuples avant d'en avoir en propre. C'est pourquoi les siècles d'érudition précèdent ordinairement les siècles des belles-lettres et de la philosophie. Le goût et la raison, qui héritent de la science, exploitent les richesses qu'elle n'a fait qu'amasser.

Ainsi, pendant long-temps, en France, l'on ne fit usage des facultés de l'esprit que pour apprendre, et les hommes les plus distingués, sous le rapport intellectuel, étaient des savans. Mais cette classe, très-resserrée, n'avait presque aucun rapport avec les autres ; elle formait comme une espèce de secte, qui sacrifiait à des dieux inconnus. Le petit nombre des adeptes rendait les mystères plus sacrés. Jaloux d'en dérober la connaissance au vulgaire, ils les environnaient de difficultés, affectaient un langage bizarre, obscur, inintelligible, et soumettaient les aspirans aux plus pénibles épreuves. Peu compris des gens du monde, ils étaient eux-mêmes étrangers aux usages, aux manières, aux intérêts de ceux-ci. Dès-lors ils n'influaient en rien sur l'esprit de la nation. De ce mélange de savoir, de barbarie, de prétentions outrées, naquit le pédantisme.

Trois professions, sortant des écoles, en retenaient le jargon et l'esprit. Trop long-temps un charlatanisme grossier *infecta* la médecine, la théologie, la jurisprudence, arrêta l'utilité et les progrès de ces sciences

pratiques, qui touchent les premiers intérêts de la société. Toutefois, il faut reconnaître ici que l'étude approfondie des lois et des mœurs de l'antiquité, forma, parmi la magistrature, des hommes d'une trempe forte, d'un génie élevé, d'un patriotisme courageux et incorruptible, dont on ne voit plus guère d'exemples aujourd'hui.

Ce fut par ces trois professions que les savans s'ouvrirent un accès dans le monde. Plus tard, ils s'insinuèrent dans le commerce des femmes, et répandirent sur elles leur influence, en recevant la leur. Les délicatesses du sentiment s'unissant aux subtilités de la science, produisirent ce ton maniéré et recherché qui devint à la mode dans la haute société, et dont Molière se moqua si ingénieusement dans sa comédie des *Précieuses ridicules*. Le même auteur, assisté de son ami Boileau, fit justice des faux beaux-esprits, de tous les savans en *us* : ils furent honnis à la cour, à la ville, et l'on vit disparaître le pédantisme scientifique avec le pédantisme sentimental. Dès lors brilla, dans tout son éclat, cette époque à jamais mémo-

rable, si justement nommée le *grand siècle*, qui réunit tant d'élémens de prospérité et de gloire. Il semblait que les précieux germes renfermés dans le sein de la nation s'étaient attendus réciproquement pour éclater tous à la fois : comme les facultés d'un homme de génie, dont la nature ne retarde les développemens que pour leur donner plus de force et d'essor.

J'ai déjà rendu hommage à ce beau siècle (1). J'aime à lui payer ici un nouveau tribut, au risque de me répéter. Il a tant de titres à ma reconnaissance! Je lui dois l'amour des lettres et les plus délicieux plaisirs de l'esprit.

Un concours heureux de circonstances favorisait un tel état de perfectionnement en France. Une opposition politique, des troubles civils, des disputes de religion, avaient également aiguisé les esprits et les courages, formé à la fois des écrivains, des hommes

(1) Dans le précédent écrit.

d'état et des guerriers : un nouveau règne ouvrait tous les cœurs à l'espérance : un monarque jeune, galant, ambitieux, généreux et magnifique, amoureux de toutes les gloires, et juste appréciateur de tous les mérites, excitait une émulation générale ; enfin, l'érudition précédente, cette érudition que nous avons vue, par sa vieille routine et ses formes grotesques, si contraire aux talens, semblait n'avoir travaillé que pour eux ; elle leur ouvrait ses trésors, dont elle avait été si avare ; et, de même que nos magistrats avaient trouvé dans l'antiquité des modèles de vertu, nos écrivains y trouvaient des modèles de goût, qui, se combinant avec le génie national, inspiraient ces chefs-d'œuvre, dignes eux-mêmes de servir de modèles dans tous les âges. « On a fait du style, dit La Bruyère, » ce qu'on a fait de l'architecture ; on a en- » tièrement abandonné l'ordre gothique, que » la barbarie avait introduit pour les palais » et pour les temples ; on a rappelé le do- » rique, l'ionique, le corinthien : ce qu'on » ne voyait plus que dans les ruines de l'an- » cienne Rome et de la vieille Grèce, éclate » dans nos portiques et dans nos pérystiles.

» De même, on ne saurait, en écrivant,
» rencontrer le parfait, et, s'il se peut, sur-
» passer les anciens, que par leur imitation. »

Ainsi, tout en France obéissait aux *lois* du bon goût et de la raison, tout respirait cette élégance qui s'était répandue dans l'atmosphère de la nation. Une heureuse communication, des relations réciproques s'étaient établies entre les différentes classes, entre les diverses professions, et leur étaient également avantageuses. Mais si aucune ne tranchait plus par le ton et les manières, chacune gardait la nuance distinctive qui convient à sa position sociale. Le philosophe fréquentait le monde pour le connaître et l'étudier, non pour y briller: La soif de s'enrichir ne préoccupait pas l'homme de lettres, le savant, dans leurs nobles travaux, et ne leur inspirait pas l'idée d'en faire une honteuse spéculation. L'homme de cour ne prétendait point aux connaissances que donne l'étude approfondie des sciences et des beaux-arts; il les honorait, était assez éclairé pour les apprécier et les goûter; mais il recherchait un autre genre de gloire, auquel l'appelait sa naissance;

toute son ambition était de servir l'État et le Prince, dans les camps par sa valeur, ou dans les conseils par sa prudence. L'homme de robe, également instruit et poli, mais portant dans ses mœurs la gravité de ses fonctions, ne faisait ni le bel-esprit ni le grand seigneur; et le bourgeois, pour s'être enrichi par son industrie dans quelque branche de commerce, ne se croyait pas le droit de réformer les lois de l'état. Enfin, tout était à sa place, tout se combinait et s'enchaînait, sans se confondre; et cet ordre parfait, ce juste équilibre, était maintenu par un monarque, exact observateur des convenances, que la nature semblait avoir formé tout exprès pour une pareille époque. Il en présentait l'image dans sa noble personne, et fut digne de lui donner son nom.

Dans le siècle suivant, la civilisation et l'instruction s'étendent sans se perfectionner. L'arbre des connaissances humaines semble encore plus chargé de fruits; mais la multitude nuit à la qualité : ils ont passé le vrai point de maturité, ils commencent à s'altérer et à perdre de leur saveur. Nous avons vu

les sciences et les lettres en dehors de la société; puis en communication avec elle; nous allons les voir à sa tête, commandant et dirigeant son esprit. Ce n'est plus la naissance, ce n'est plus l'emploi, qui mettent en crédit dans le monde; c'est le talent; il est devenu la première dignité en France, et chacun y prétend, ou s'associe à celui d'autrui, pour avoir part à la faveur publique. Tout rend hommage à cette nouvelle suprématie. Avez-vous acquis de la célébrité par vos ouvrages? vous êtes une puissance : les riches, les grands, les ministres vous recherchent, vous courtisent, se mettent à votre suite, et mendient quelques-uns de vos éloges; les princes, les souverains eux-mêmes, jaloux de vos suffrages, se disputent l'honneur de vous avoir à leur cour, de vous loger dans leur palais, ou d'entretenir des correspondances avec vous; vous êtes le premier de leurs favoris; ils prennent de vos leçons, et ne sont pas moins glorieux d'un succès littéraire que du gain d'une bataille ou de la réussite d'une affaire diplomatique. Admis dans leur plus intime confiance, vous remplacez près d'eux les confesseurs, les directeurs, ainsi qu'au-

près des femmes. Ce sont elles surtout qui vous mettent à la mode : elles ont des cercles où vous brillez, des dîners pour vous réunir; elles vous font des libéralités et des pensions; vous êtes l'objet de leur plus tendre sollicitude; elles vous environnent de soins empressés, d'attentions délicates et recherchées, de mille séductions enivrantes; et si vous êtes attaqué, persécuté, elles vous défendent et vous servent avec cette chaleur, ce dévoûment qu'elles portent à tout ce qu'elles affectionnent.... De tels prix proposés aux talens n'étaient pas le plus sûr moyen de les développer; ils excitaient plutôt l'ambition que l'émulation, faisaient naître les brigues, les cabales, les haînes, les jalousies, soulevaient dans le paisible empire des lettres mille dissentions tumultueuses; chacun était occupé à se ménager des intrigues, à se faire des partisans, à s'attacher des coteries; et les soins qu'on donnait à sa réputation nuisaient aux travaux qui assurent la gloire. Les démêlés des écrivains et des artistes faisaient plus de bruit dans le monde, agitaient davantage l'opinion publique, que les débats entre les princes et les états. A la cour, à la

ville, on ne s'entretenait que de vers, de philosophie, de musique : on allait se consoler au spectacle de la défaite des armées : un opéra, un livre nouveau, la première représentation d'une tragédie, mettait toutes les passions en mouvement; et il n'y avait personne qui ne se crût en état d'en parler. L'enthousiasme passait pour du goût, et le raisonnement pour de la raison. La manie d'écrire confondait les rangs, les sexes, les âges, les diverses professions, et produisait de singuliers effets, des contrastes bizarres : des prélats faisaient des vers galans; des militaires composaient des pastorales; des enfans étaient en correspondance poétique avec des vieillards; des rois réfutaient les principes de Machiavel, qu'ils s'appliquaient à mettre exactement en pratique; des mères de famille, en publiant des livres d'éducation et de morale, rédigeaient des mémoires scandaleux; enfin, des hommes de lettres écrivaient contre les lettres.... Et tout cela était recherché, arraché, dévoré par un peuple affamé des plaisirs de l'esprit, jusqu'à ce que, fatigué de lire et d'écrire, mais tourmenté d'une inquiétude nouvelle, on voulut agir, essayer

des théories, dont les auteurs eux-mêmes eussent condamné l'application. C'est alors qu'on vit *ce beau tapage* que Voltaire avait annoncé. La France avait terminé son éducation littéraire ; elle voulut faire son éducation politique : l'Europe en paya les frais.

L'effet moral des lettres, des sciences et des arts, à cette époque, et les événemens qui suivirent, semblent justifier le fameux paradoxe de Rousseau, qui, par une sorte d'ingratitude, employa contre les Muses les premières armes qu'elles lui prêtaient. Mais sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, l'éloquent écrivain se laissa entraîner par la fougue de son imagination et l'exagération de ses idées. Il est clair qu'il confond ici l'abus avec la chose, lorsque l'un ne fait que confirmer la bonté de l'autre, même d'après ses propres raisonnemens. Il se plaint que les statues, les tableaux ne représentent que des objets dangereux et corrupteurs, au lieu d'être consacrés aux grands hommes et aux faits mémorables ; que les récompenses sont prodiguées au bel-esprit, tandis que la vertu

reste sans honneur. *Le sage*, ajoute-t-il, *ne court pas après la fortune; mais il n'est pas insensible à la gloire*. Ainsi, en accusant le mauvais usage que l'on fait des arts, en son temps, Rousseau enseigne l'usage salutaire qu'on pourrait en faire. L'utilité des lettres n'est pas moins bien constatée. Il cite les Spartiates, qui n'ont laissé que la mémoire de leurs grandes actions, de leur dévoûment héroïque à la défense de la patrie; et Socrate, qui, dédaignant de faire des livres, n'a laissé que la mémoire de sa vertu. Mais cette mémoire, ces exemples, comment seraient-ils transmis, si l'histoire ne prenait soin de les recueillir; et pour faire une forte et vive impression sur l'esprit des hommes, pour obtenir une grande et imposante autorité, ne faut-il pas que le talent de l'historien réponde à la beauté du sujet? Combien de hauts faits, d'hommes admirables, sont restés obscurs, faute d'avoir été dignement célébrés! Socrate lui-même nous serait-il bien connu sans Platon et Xénophon, qui nous ont conservé sa morale? La philosophie qui pense ne passe à la postérité que par la philosophie qui écrit; et les maximes, les ac-

tions des grands hommes n'auraient d'influence que sur leurs contemporains, ne porteraient que des fruits passagers et périssables, sans les lettres, sans les monumens des arts, qui, en les perpétuant, proposent à la vertu le prix de la gloire. Il est vrai que le talent et le génie ne servent pas toujours d'aussi nobles intérêts, et ne se montrent pas toujours dignes de leur haute mission. Les Muses sont filles du ciel; mais elles se corrompent quelquefois sur la terre : c'est lorsque, entraînées par leurs succès dans le monde, elles substituent la vanité à l'étude, et la dissipation au recueillement; c'est lorsque, dominées par le désir de plaire, elles cessent de mériter des louanges pour en obtenir, et qu'enivrées des honneurs qu'on leur prodigue, elles n'ont plus qu'un seul objet, la faveur publique. Aujourd'hui, elles en ont un autre, l'argent... Notre esprit positif et calculateur n'attache plus de prix qu'aux intérêts matériels : eux seuls agitent la société, font naître les intrigues et les cabales, dirigent l'opinion et dictent les jugemens. Il ne s'agit plus de faire sa réputation, mais sa fortune : c'est pourquoi on ne cultive guère dans la

littérature que les branches les plus lucratives. Le talent est devenu l'instrument de la cupidité, et les succès ne se mesurent que sur les revenus. En entendant de beaux vers, on ne demandera pas, comme ce froid mathématicien, *qu'est-ce que cela prouve ?* mais, *qu'est-ce que cela rapporte ?* Un auteur pauvre ne peut être qu'un pauvre auteur, et l'on ne saurait lui accorder aucun mérite, s'il n'a pas eu celui de s'enrichir. L'argent étant donc devenu l'unique mobile de l'opinion, l'on doit juger que les lettres par elles-mêmes jouissent de fort peu de considération; *les* arts en ont conservé davantage, à cause de leurs rapports plus directs avec le luxe, qui est un moyen de circulation : mais en général, les arts industriels ont tué les arts d'agrément, et l'utilité, chez nous, a étouffé le beau.

A mesure que les grands talens ont été moins honorés et sont devenus plus rares, les demi-talens ont été plus exigés et sont devenus plus communs, parce que ceux-ci servent à la fortune, tandis que les autres y nuisent souvent, en la méprisant pour attein-

dre à la gloire. La hiérarchie intellectuelle s'est donc modifiée avec la hiérarchie politique; on n'a voulu supporter d'aristocratie d'aucun genre, et les esprits se sont trouvés rapprochés ainsi que les conditions.

Il en est des connaissances humaines comme de certains objets de curiosité, qui ne se trouvent d'abord que dans les cabinets de quelques antiquaires, ou qui servent à des charlatans pour tromper la foule superstitieuse. Les gens de goût les découvrent, se les approprient, et, par l'usage qu'ils en font, les mettent à la mode. Alors le grand monde les recherche, s'en pare, les associe à son luxe, trop souvent à sa corruption. Puis, devenus vulgaires, ils tombent entre les mains du peuple, et lui sont utiles ou nuisibles, selon ses dispositions, ou l'intérêt de ceux qui le mènent.

Tel a été en France le cours de l'instruction publique, dont les progrès n'ont été interrompus que par nos troubles politiques et nos longues guerres. Pendant la révolution elle avait été nulle; sous le régime impérial,

elle a été toute militaire. Mais, à la restauration, qui ne fut elle-même qu'un progrès de la civilisation, elle reprit sa marche naturelle, et les intérêts industriels, unis aux intérêts libéraux, concourent à la rendre actuellement populaire.

Pour lui faire prendre cette direction, on la simplifie; on l'abrège; on en retranche tout ce qui peut la retarder ou l'entraver. Il semble qu'il y ait une prime d'encouragement proposée aux moyens les plus expéditifs et les plus commodes. De nos jours, les improvisations sont à la mode; voilà pourquoi on ne voit plus que des ébauches. Nous sommes parvenus à l'autre extrémité de la ligne : anciennement on apprenait très-peu en étudiant beaucoup; grâce aux méthodes nouvelles, on apprendra tout désormais sans rien étudier.

En s'appliquant à faciliter ainsi l'instruction, dans ses diverses branches, à la mettre à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences, on ne pense pas que les difficultés sont nécessaires pour former le ta-

lent, pour exercer et développer les moyens, que c'est une barrière utile, qui retient la foule des esprits médiocres, et ne fait qu'exciter davantage les dispositions naturelles, que déterminer plus fortement la véritable vocation. Il est à remarquer que ce n'est pas dans les temps où l'enseignement est le plus perfectionné qu'on voit éclater de plus grands talens. En combattant, on acquiert des forces, et le génie comme la vertu, s'élève par les épreuves dont il triomphe. Nous ne devons peut-être la prééminence en littérature qu'aux entraves de notre langue, et surtout de notre poésie. Les difficultés sont comme ces monstres, ces dragons de la fable, qu'il fallait vaincre pour s'emparer des trésors qu'ils gardaient, et dont la conquête n'était réservée qu'aux héros.

Voulant se procurer des succès plus aisés au théâtre, on a remplacé dans la comédie le naturel, la bonne plaisanterie, la satire ingénieuse, par les effets romanesques, l'intérêt larmoyant, les lieux communs de la morale et de la philosophie. On a essayé de faire des tragédies en prose, et l'on s'est affranchi

de la gêne des unités. Quels résultats de telles innovations? Une foule d'ouvrages ou mauvais ou médiocres, aucun vraiment supérieur ; et la facilité de faire a entraîné beaucoup de jeunes gens dans une carrière qui n'était pas la leur.

Pour faire la gloire des peuples, sans nuire à leur tranquillité, sans compromettre leur bonheur, les arts et les sciences ne doivent être cultivés que par ce petit nombre d'esprits privilégiés qui savent en tirer tous les sucs bienfaisans : leur trop grande propagation est impolitique et funeste; elle excite l'ambition, le dégoût des professions utiles et laborieuses; elle efface la principale ligne de démarcation, car l'éducation distingue les hommes bien mieux que la fortune. Ce qui console la classe moyenne de ne point être la première, est d'en voir une qui lui est inférieure : mais qui consolera celle-ci de son rang, si elle ne se sent incapable par l'éducation d'en occuper un supérieur? Ceux qui cherchent à donner au peuple plus de lumières que sa position et ses besoins n'en réclament, ne peuvent donc que le rendre ou plus

malheureux ou plus dangereux. Les hommes ne voudront-ils point reconnaître qu'ils ne peuvent *tous* savoir, et qu'ils ne peuvent savoir *tout?*

Ni les dons de l'esprit, ni ceux de la fortune ne sauraient devenir le partage du vulgaire. Dans le monde intelligent comme dans le monde politique, le plus grand nombre des hommes a été destiné par la nature à être peuple. Celui qui a dit cela, est un philosophe du dix-huitième siècle, Vauvenargues. Voici une autre autorité, qui paraîtra encore plus imposante, et qui, depuis long-temps, est consacrée dans les respects des hommes; c'est celle de Confucius : *Recommandez au peuple*, dit-il, *l'observation des lois, et non l'étude des sciences.* Nous ajouterons qu'une telle recommandation n'est pas tant nécessaire à ceux qui sont peuple par la condition qu'à ceux qui sont peuple par l'intelligence; car, on l'a dit, mieux vaut cent fois un sot ignorant qu'un sot savant; et la nature, en environnant les connaissances humaines de difficultés, semble avoir voulu en éloigner les esprits de travers, comme en armant d'épines certaines fleurs et certaines

plantes, elle a voulu les défendre contre les animaux malfaisans.

Mais chez quelques nations l'instruction est commune sans inconvénient et sans danger. J'en conviens : il y a aussi des enfans qui savent manier des armes sans se blesser : est-ce à dire qu'on doive confier des armes aux enfans? Règle générale : avant de mettre tout un peuple en état de s'instruire, consultez son esprit et celui de sa littérature. Si l'un et l'autre sont entachés de mauvais principes, soyez sûr qu'il fera le plus funeste abus du flambeau que vous lui aurez mis entre les mains : au lieu de s'éclairer, il s'aveuglera et mettra le feu partout.

Vous dites encore : « Le peuple sait lire au-
» jourd'hui; c'est un fait suffisamment cons-
» taté : dès-lors rien ne peut plus retarder
» son émancipation intellectuelle, aucun pou-
» voir ne saurait l'empêcher de prendre part
» au mouvement des esprits, de suivre les
» progrès de la civilisation. » Eh bien, je crie à l'autorité politique ; emparez-vous au plutôt de ce mouvement, afin de lui donner une

direction utile et salutaire. Réglez le cours du fleuve, creusez des canaux aux eaux qui débordent, et profitez de cette crue surabondante pour arroser et fertiliser les campagnes.

La France, en ce moment, est pressée entre deux influences contraires, qui cherchent également à émouvoir les passions pour s'emparer du pouvoir. L'une s'exerce au nom de la liberté et de la raison; l'autre au nom de la morale et de la religion. De part et d'autre il y a fanatisme, ambition, mauvaise foi. C'est entre ces deux influences dangereuses que le gouvernement doit placer la sienne, sage, douce, bienfaisante; comme un fanal qui indiquera l'entrée du port, comme un drapeau auquel se rallieront toutes les bonnes intentions. Qu'il se déclare franchement l'ennemi de toutes les exagérations; qu'il se défie et des vieilles routines et des innovations imprudentes; qu'il ne se laisse dominer par aucun parti; qu'il réprouve également les superstitions ridicules et absurdes, les déclamations impies et démagogiques : alors les esprits se calmeront, se rapprocheront, les

opinions se modifieront, et l'on finira par s'accorder sur la liberté, sur la religion, sur l'instruction publique, en posant les limites que le bon sens et l'expérience indiquent.

Je ne suis pas le partisan d'une ignorance grossière et absolue, qui ne me présente pas moins d'inconvéniens que son excès opposé; car l'abrutissement donne aux factieux et aux sophistes autant de prise sur la multitude que le trop grand raffinement des esprits. Mais je réclame des distinctions dans l'éducation, et je ne saurais admettre la sorte d'égalité qu'on veut établir à ce sujet pour amener celle des conditions, c'est-à-dire pour provoquer des révolutions nouvelles, et nous replonger dans l'anarchie.

Je viens de le dire, la modération rapproche les opinions, et je crois que, sur cette question comme sur beaucoup d'autres, les honnêtes gens de toutes les nuances ne sont pas loin de s'entendre. La plupart des vérités sont relatives, mais surtout celles qui touchent la politique; ce sont les circonstances qui décident de leur application. Si réelle-

ment aujourd'hui le peuple a le goût et le désir de s'instruire, et si des malveillans, des agitateurs cherchent à profiter de telles dispositions pour l'égarer, il n'y a pas de temps à perdre, il faut que l'administration se charge elle-même de son éducation, il faut qu'elle prenne soin de lui préparer une nourriture bonne et saine, afin qu'il ne soit pas victime des poisons subtils qu'on voudrait lui faire prendre. Que le peuple ait ses livres, sa bibliothèque spéciale, appropriée à ses intérêts et à ses besoins; qu'il y trouve toutes les connaissances qui peuvent augmenter son bien-être, favoriser et perfectionner son industrie; mais qu'on s'abstienne de mettre à sa portée celles qui, par cela seul qu'elles lui sont étrangères, ne sauraient que lui devenir nuisibles, le dégoûter de sa condition, l'en écarter, et, lui en montrant une meilleure, le pousser à des excès séditieux pour la conquérir. C'est au gouvernement, en s'occupant du bien, à prévenir l'abus. Il doit proposer, encourager des ouvrages qui auraient pour but un tel objet, et en surveiller l'exécution, afin qu'aucun principe dangereux ne puisse s'y glisser. Je connais d'excellens essais qui ont déjà été

faits dans ce genre, et qui remplissent toutes les conditions nécessaires, d'autant plus dignes de l'estime publique, que le talent qu'ils supposent aurait pu s'exercer avec plus de gloire et de profit. Mais pour inspirer l'émulation, il serait à désirer que des travaux aussi utiles trouvassent une récompense proportionnée, et que, répandus avec une judicieuse libéralité dans les campagnes et parmi la classe ouvrière des villes, ils devinssent les types de l'école classique du peuple. Je le répète, il y a beaucoup à faire sous ce rapport; rien de ce que nous avons de meilleur, *en livres* didactiques, moraux, même religieux, ne saurait convenir, du moins quant à la forme, et la bibliothèque populaire, en France, est toute à créer.

Quoi que l'on dise et que l'on fasse, il y aura toujours des distinctions parmi les hommes, puisque la nature et le sort ne les dotent pas uniformément. Or, c'est sur ces différences primitives et sociales, indépendantes de nos volontés, que doit se régler l'éducation : ce sont elles qui indiquent les divers degrés de connaissances et d'instruction qui convien-

nent aux individus. Chacun étant élevé relativement à sa naissance, à sa fortune, n'aura à rougir ni de l'une ni de l'autre, et remplira mieux, avec plus de plaisir, les devoirs qui lui sont imposés. Que si, par un vain système de perfectionnement, les lumières s'étendent au-delà, le zèle et le bonheur s'enfuient à la fois; le relâchement, l'envieuse oisiveté, le mécontentement, les soucis succèdent : entraîné par ses idées, retenu par sa position, on éprouve un mal-aise, une inquiétude vague, un tiraillement pénible, qui rendent la vie malheureuse, quelquefois coupable, qui démoralisent en décourageant. Partout où les hommes sont égaux par la naissance et l'éducation, inégaux par le rang et les emplois, il y a jalousie, brigues, cabales, insubordination, malveillance réciproque. C'est ce qui résulte de la hiérarchie administrative. Voyez que de plaintes, de murmures, d'animosités elle excite! que de mésintelligence entre les chefs et les subordonnés! que d'injustices commises, et combien de supposées! comme les places sont enviées et disputées! que de tracasseries et d'intrigues pour se maintenir ou se supplanter!

que d'espérances et de joie fait naître une disgrâce! que de spéculations sur la moindre maladie, et combien l'on est sûr de désobliger en revenant à la santé! Il semble qu'en vérité ce soit manquer au savoir vivre que de ne pas se laisser mourir en semblables circonstances..... Tous ces inconvéniens sont inhérens aux administrations publiques, et ils ont leur source dans cette aptitude que chacun a, du moins que chacun se croit de remplir les mêmes fonctions. Voilà ce qu'il faut éviter dans le reste de la société, pour y maintenir l'ordre, l'union, le bonheur; et, par humanité, autant que par prudence, l'on doit se garder de donner aux hommes plus de capacité qu'ils n'ont de droits, plus de lumières qu'ils n'ont de moyens, plus de désirs qu'ils n'ont de besoins. Si quelques-uns, doués de facultés extraodinaires, réclament un plus haut degré d'instruction que la classe à laquelle ils appartiennent, ils sauront bien se le procurer d'eux-mêmes, se faire jour à travers tous les obstacles, et conquérir la part de connaissances et de gloire à laquelle ils ont droit. *On a remarqué*, dit Voltaire, *que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les*

beaux-arts, les ont cultivés malgré leurs parens, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Ainsi tous les efforts pour égaliser les hommes, sous le rapport de l'intelligence et du savoir, ne tendent qu'à les égaliser par la médiocrité, l'ambition, l'orgueil; c'est les mettre dans un état de guerre les uns contre les autres, en leur donnant à tous mêmes prétentions et même but; c'est n'entendre pas mieux les véritables intérêts des sciences et des beaux-arts eux-mêmes que ceux de la morale et de la politique. Ce qu'il faut perfectionner avant tout, sont les mœurs publiques. L'on ne saurait donc, sans danger, étendre les droits et les lumières du peuple, sans raffermir ses principes, et en l'armant de plus de forces, l'on doit en même temps l'armer de plus de sagesse et de vertus, car ce n'est que par un effort sur lui-même, presque héroïque, qu'il pourra rester à sa place, avec tant de moyens pour en sortir.

L'éducation est pour les hommes ce que la culture est pour la terre; mais de même qu'il

y a deux sortes de cultures, l'une qui fait naître les fleurs, les plantes rares et curieuses, l'autre qui produit les plantes utiles et salutaires, il y a aussi deux sortes d'éducations, l'une qui développe les talens, l'autre qui inspire les vertus : celle-là s'attache plus à l'esprit, celle-ci s'occupe davantage de l'âme; la première fait des habiles, des savans, et trop souvent des demi-savans, qui, comme le disent et Montaigne et Pascal, troublent le monde et jugent mal des choses; la seconde fait d'honnêtes gens, de bons citoyens, des chrétiens. Voilà celle qui est vraiment nécessaire à tous les individus, à toutes les conditions : l'autre, pour ainsi dire, de luxe, n'est applicable qu'à ceux qui, par leur fortune ou par les facultés de leur esprit, sont appelés aux premiers rangs dans la société. Voulons-nous élever la jeunesse pour son bonheur à venir et celui de l'Etat? Montrons lui le bien et le vrai toujours d'accord, toujours unis; donnons des bornes à ses connaissances, pour en donner à ses désirs; recherchons pour elle les sages leçons plutôt que les doctes leçons; qu'elle apprenne à bien faire avant d'apprendre à bien dire; enfin, puisant nos doctrines

d'enseignement aux pures sources de la morale et de la religion, appliquons-nous à les rendre pieux, dociles, modestes, afin qu'ils soient un jour des sujets fidèles et des citoyens vertueux.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION,

PROPOSÉE EN 1827

PAR L'ACADÉMIE DE CHALONS-SUR-MARNE:

« *Quelle doit-être, en France, l'influence du gouvernement représentatif sur la littérature.* »

La seule ligne qu'il nous convient de suivre en littérature comme en politique, est celle qui nous est tracée par notre gouvernement, la ligne intermédiaire, également distante de l'asservissement et de la licence, une sage liberté, réglée et limitée par les lois, et d'accord avec une autorité légitime et salutaire.

AVERTISSEMENT.

Je n'avais jamais pensé à concourir pour un prix académique, et je ne m'y crois pas propre. La question qui fait le sujet de ce discours m'a séduit. Je ne l'ai pas *suffisamment traitée*, de l'avis de la Commission, qui a prononcé le même jugement sur toutes les pièces envoyées au concours. Je suis loin de me plaindre, et je ne prétends pas appeler d'un tel arrêt. Mais peut-être trouvera-t-on dans ce morceau quelques aperçus qui pourront intéresser sur un sujet proposé depuis par plusieurs Académies, et qui vient de l'être tout récemment par un recueil intitulé *la*

Revue de Paris. Des modifications, néanmoins, ont changé le point de vue. Il s'agissait primitivement de déterminer ce qui devait être, non ce qui a été, de montrer le but à atteindre, non le but déjà atteint; enfin d'encourager et non de flatter. La question, ainsi posée, me semble plus large : elle ouvrait un libre accès à toutes les opinions. C'est ce qui m'a engagé à la traiter, et c'est peut-être ce qui m'a fait échouer. Mon discours, disgracié par une Académie, a été écouté avec quelque faveur par la Société royale des Bonnes-Lettres, dans sa séance du 7 avril 1829.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION,

PROPOSÉE EN 1827

PAR L'ACADÉMIE DE CHALONS-SUR-MARNE :

« *Quelle doit-être, en France, l'influence du gouvernement représentatif sur la littérature ?* »

La littérature est un de nos plus beaux titres de gloire; elle a rendu notre langue universelle, et nous a mis à la tête de la civilisation : elle sera toujours pour nous un intérêt vif et puissant. La politique est un intérêt nouveau, né des besoins de l'époque. Après avoir fait de si riches conquêtes dans le domaine de l'intelligence, après avoir joui noblement des plaisirs de l'esprit, les Français ont voulu s'occuper de leurs droits civils; ils les étudient, les discutent aujourd'hui; et, fiers de leur position sociale, ils réclament des lois

qui soient en harmonie avec leur pacte fondamental. C'est une idée extrêmement heureuse, et vraiment nationale, que d'avoir associé ces deux intérêts dans une question où il s'agit de déterminer l'influence que l'un doit recevoir de l'autre. C'est en outre rendre un digne hommage à l'auteur immortel de la Charte, ainsi qu'à son auguste frère, qui en a juré le maintien, que de présenter ce bienfait sous un nouveau point de vue, et de rechercher sous combien de rapports nous lui sommes redevables. Je ne saurais résister à une occasion si favorable, pour faire éclater à la fois tous mes sentimens, ceux de citoyen, de sujet reconnaissant et dévoué, d'amateur passionné des lettres. Que si mes forces ne secondent pas mon zèle et mes désirs, si d'autres, plus heureux et plus habiles, savent mieux que moi, Messieurs, répondre à votre appel et remplir de si nobles intentions, peut-être me pardonnerez-vous de m'être présenté au concours, malgré mon insuffisance; la beauté du sujet excite trop vivement l'émulation pour ne point être une excuse à la témérité, et où il y a de l'honneur à combattre, il ne saurait y avoir de la honte à succomber.

PREMIÈRE PARTIE.

La nature, la religion, le gouvernement, voilà les trois sources où les hommes civilisés puisent leurs idées. Ces idées se transmettent d'âge en âge par des écrits, véritables archives de l'esprit humain. Là se retracent les diverses impressions que les peuples ont reçues des circonstances qui leur étaient particulières. Recherchons celles qui, provenant de la forme du gouvernement, ont concouru à donner à la littérature de chaque pays des traits distinctifs et un caractère propre.

En Orient, le despotisme ne permettant pas l'expression pure et franche de la vérité, fit inventer l'apologue, l'allégorie, la parabole, et toutes les figures qui servent à la voiler, à la déguiser. Tel a été le langage de la morale. L'histoire, trop sévère pour les princes, à qui elle eût reproché leur tyrannie, eût été trop triste pour les peuples, à qui elle n'eût présenté que l'abjection de leur condition; elle fut muette. L'homme, mécontent de la réalité, se réfugiait dans les fictions; trom-

pant ses désirs par ses illusions, il se créait un monde fantastique, où il aimait à s'égarer, et donnait à son imagination toute la liberté qui manquait à ses actions. Delà les contes de fées et de génies, si riches de prodiges et d'enchantemens. D'ailleurs, le prince était un enchanteur lui-même, qui pouvait réaliser ces songes brillans. Il y avait tout à espérer de sa faveur, comme il y avait tout à craindre de sa disgrâce. Son sceptre était une baguette magique, qui opérait dans les destinées les plus étranges métamorphoses; ses caprices élevaient et renversaient les fortunes par des coups rapides et imprévus. L'étendue d'une telle puissance, l'éclat, la magnificence dont elle était environnée, les choses extraordinaires dont on était continuellement frappé, exaltant les idées et poussant l'imagination au-delà des bornes, inspiraient ces images gigantesques, ces hyperboles, cette enflure, qui font le caractère du style oriental.

En Grèce, un autre principe produisit un autre genre d'exaltation. La liberté, en donnant l'essor à tous les grands sentimens, à toutes les belles pensées, fit fleurir toutes les

branches de la littérature. Une généreuse émulation précipitait vers la gloire des hommes que la nature semblait avoir formés pour elle. Chacun ambitionnait l'estime, l'admiration de ses concitoyens, chacun voulait illustrer son nom et sa nation. Le génie et l'héroïsme s'enflammaient ensemble au foyer du patriotisme : le poète, l'historien étaient dignes du guerrier, et des exploits inspiraient des chefs-d'œuvre, qui devenaient comme eux des modèles pour la postérité. Un enthousiasme tout à la fois poétique et national avait déïfié la gloire. Des autels étaient élevés aux anciens chefs de la Grèce, aux bienfaiteurs de l'humanité, aux héros destructeurs des monstres et des brigands qui avaient ravagé le pays, et le respect, la reconnaissance pour les ancêtres se confondaient avec la piété pour les Dieux. Ces hauts sentimens étaient entretenus par des représentations théâtrales, auxquelles assistait tout un peuple, ivre de sa grandeur et fier de sa renommée. Voilà sans doute l'origine de la tragédie, qui dut à de tels sujets sa noblesse et son élévation. L'éloquence naquit de la discussion publique des affaires de l'état. Les Eschine, les Démosthè-

nes se faisaient de la tribune un trône d'où ils gouvernaient les passions et régnaient sur les esprits. La philosophie, au portique, à l'académie, au lycée, dictait d'admirables préceptes de morale, et s'élevait à de sublimes spéculations. Ainsi, Messieurs, les lettres recevaient de la liberté leur plus belle, leur plus honorable mission, celle d'enseigner la sagesse et de célébrer la vertu. Mais, je ne le dissimulerai pas, cette liberté, sous le rapport intellectuel comme sous le rapport politique, a ses excès. Il se mêle des poisons subtils à ses fruits bienfaisans. A Athènes, trop souvent, des rhéteurs séditieux et d'impudens sophistes abusèrent du crédit qu'avaient obtenu l'éloquence et la philosophie pour séduire la multitude : ils la portèrent aux plus coupables injustices, aux plus odieuses ingratitudes : envieux du mérite, ennemis de la vertu, ils provoquèrent l'exil de Cimon, de Thémistocles, d'Aristide, firent condamner à mort Socrate et Phocion, et, dépouillant successivement l'état de tous ses grands hommes, ils le conduisirent à sa perte. — O Grèce! si le ciel t'appelle à de nouvelles et glorieuses destinées, si, triomphante de tes barbares op-

presseurs, tu dois reconquérir ton ancienne liberté, sache la régler par de sages lois, la contenir dans de salutaires limites : reste unie pour être forte; et, instruite par l'histoire, par tes propres malheurs, défie-toi d'une démocratie turbulente, qui, par l'anarchie, conduit toujours à l'esclavage.

La littérature, chez les Romains, fut moins un fruit du terroir qu'une semence étrangère, qui, s'acclimatant dans un pays jusqu'alors agreste et sauvage, y répandit la fertilité et l'abondance. Un gouvernement tout guerrier, qui se rapprochait plus de celui de Sparte que de celui d'Athènes, avait été peu favorable aux arts, et Mars, gardant son naturel farouche, n'avait pas formé, comme dans cette dernière république, une heureuse alliance avec les Muses. Elles ne s'introduisirent à Rome qu'avec le luxe et la mollesse, dont elles-mêmes avaient reçu les funestes influences. Cela explique pourquoi les poètes latins n'eurent pas, ainsi que leurs illustres devanciers, ce beau caractère patriotique qui électrisait les âmes et portait aux grandes actions. La plupart de leurs écrits attestent l'af-

faiblissement de la république et la corruption des mœurs. Où retrouver la virilité et la vertu romaines dans un Tibulle, un Catulle, un Ovide? Horace lui-même fait plus d'honneur au goût qu'à la morale. Et que dire de Lucrèce, qui ne maria la poésie avec la philosophie, que pour leur faire produire le monstre affreux de l'athéïsme?.... Ce défaut d'inspirations nationales et religieuses ne permit pas aux poètes romains de s'élever jusqu'à la tragédie, du moins à la hauteur des Grecs: ils ne surent peindre que le vice, dans la comédie et la satire; ils manquèrent de couleurs pour peindre la vertu.... Je me trompe, elle reçut les honneurs de l'épopée, et l'Enéide est la plus importante composition de la poésie latine, comme le plus digne hommage qu'elle rendit à la patrie. Mais on ne fera pas le même reproche à l'éloquence et à l'histoire: ces deux Muses avaient devancé leurs sœurs à Rome, ou plutôt elles y étaient nées des institutions politiques. Elles combattirent glorieusement pour la cause sacrée de la liberté. Le plus grand orateur des Romains la sauva une fois des attaques des factieux, et quand enfin elle périt, il périt avec elle. Le plus

grand de leurs historiens eut le malheur de vivre sous des tyrans, et le courage de les flétrir dans ses immortelles *Annales*..... Tout considéré, les Romains, heureux imitateurs des Grecs, devinrent leurs rivaux, et furent dignes comme eux de nous servir de maîtres.

Mais de long-temps nous ne fûmes en état de nous former à leur école; ce qui permit aux institutions de nous empreindre de leur esprit. Le régime monarchique et féodal était établi par toute l'Europe. L'honneur, principe de ce gouvernement, inspira la chevalerie, qui protégea l'innocence et la beauté contre les abus de la force: ensuite elle prit un plus haut caractère, en combattant pour la religion. Il en résulta dans les mœurs un mélange de piété, de galanterie, de bravoure généreuse, dont la littérature fut l'expression. Les romans de chevalerie devinrent généralement à la mode. En Espagne, *le meilleur de ces livres*, a-t-on dit, *est celui qui se moque de tous les autres*. En Italie, où l'on s'était déjà pénétré de la connaissance des anciens, on fit mieux sur ce sujet, on fit des poèmes, qui furent des chefs-d'œuvre, et

l'Arioste, le Tasse ceignirent leur front de la couronne de l'épopée. Ils avaient été précédés par le peintre tout à la fois bizarre et sublime de *l'Enfer*, le Dante, qui, témoin des fureurs et des crimes qu'engendrent les discordes civiles, en représenta les châtimens terribles dans une autre vie. L'Angleterre, si souvent le théâtre de révolutions et d'horreurs sanglantes, produisit le génie tragique de Shakespeare, dont l'âpreté sauvage nous retrace la grossièreté et la cruauté de l'époque. Du sein de l'austère presbytérianisme sortit un poète épique du premier ordre, qui puisa ses inspirations aux sources de la religion. Puis, la civilisation et la liberté, modifiant les institutions, en développant l'esprit public, l'Angleterre, ainsi qu'Athènes et Rome, eut des philosophes, des orateurs, des historiens, animés du double amour de la vérité et de la patrie.

En France, l'esprit de galanterie et de chevalerie avait été peut-être plus marqué que partout ailleurs; il resta dans les mœurs. Ce fut le caractère de nos plus grands rois; c'est celui de la nation. Toujours l'amour et

la gloire ont été nos passions dominantes, et la littérature en reçut les impressions. Nos premières poésies furent des romances, des ballades, chantées par les troubadours et les trouvères : mais les difficultés de notre langue retardèrent beaucoup nos progrès dans l'art de la versification. Les romans de chevalerie faisaient les délices de la bonne société, et leur crédit se maintint jusque dans les commencemens du règne de Louis XIV. On sait combien Mme de Sévigné aimait les *grands coups d'épée*. Ce goût se trouvait dans les personnes les plus éclairées, parce qu'il tenait plus aux mœurs qu'à l'esprit. Mlle de Scudéri eut une réputation prodigieuse : ses romans, ainsi que ceux de la Calprenède, étaient interminables ; et ils avaient eu l'un et l'autre la singulière fantaisie d'y travestir les héros de l'histoire en galans paladins. Enfin notre goût s'épura, notre esprit se modifia, se perfectionna, par la connaissance et l'étude des anciens, et leur imitation se combinant avec nos qualités propres, il en résulta une littérature tout à la fois classique et nationale, qui produisit des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres. La liberté, qui manquait à

nos lois, nous la prenions dans nos mœurs, et dans le commerce que nous entretenions avec les auteurs grecs et romains. C'est ainsi qu'au théâtre on donna de sévères leçons au monarque le plus absolu et le plus imposant; c'est ainsi qu'on osa défendre avec une généreuse éloquence un ministre disgracié; c'est ainsi que Fénélon, dans un livre composé pour l'instruction de son illustre élève, le prémunit contre l'ambition des conquêtes, qui avait fait la gloire de son aïeul. Presque tous les meilleurs écrits du temps contenaient de ces vérités utiles et hardies; et les louanges, souvent, n'étaient qu'une formule pour en adoucir la rigueur.

> Cosi a l'egro fanciul porgiamo aspersi
> Di soave licor gli orli del vaso,
> Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
> E del' inganno suo vita riceve.

D'ailleurs, les inspirations de la religion donnaient aux âmes une courageuse indépendance, supérieure à toutes les considérations humaines. A défaut d'orateurs politiques, nous eûmes les orateurs de la chaire, qui élevèrent si haut l'éloquence, en lui donnant une nou-

velle autorité, et qui, s'adressant aux rois, aux princes, aux grands de la terre, faisaient plier leur orgueil sous le poids des censures de l'église. Nous eûmes des philosophes moralistes, qui, analysant le cœur humain, nous dévoilèrent nos misères, nos faiblesses, nos vices, et enlevèrent à l'amour-propre toutes ses illusions, ainsi que toutes ses ruses. Déjà des semences de cette philosophie avaient germé en France. Il est à remarquer que ce sont les temps d'agitations politiques qui produisent ordinairement les moralistes. Montaigne parut après la ligue, et Larochefoucauld après la fronde. C'est que de tels mouvemens, en faisant monter l'écume des passions à la surface de la société, favorisent les études de l'observateur. Nous eûmes d'autres philosophes dans le siècle suivant. Ceux-ci s'érigèrent en réformateurs, non des mœurs, mais du gouvernement, mais de la religion. C'était porter la main aux premiers fondemens de la société. Aussi compromirent-ils son existence. Indiscrets dans leurs vœux, audacieux dans leur marche, dangereux dans leurs doctrines, ils égarèrent la nation en s'égarant eux-mêmes, et retardèrent les progrès vers la vraie li-

berté, en précipitant dans l'anarchie, mère des crimes et des calamités publiques.

Cependant, nous l'avouerons, l'effervescence politique qui, alors, se manifesta en France, provenait non-seulement d'un esprit frondeur et novateur, mais encore des inquiétudes réelles que donnaient un gouvernement affaibli, des institutions vieillies et corrompues. Si les écrivains, animés de l'amour du bien et de la patrie, eussent signalé les abus, en respectant les principes; si, éclairés par un sain discernement, ils eussent compris qu'il fallait réparer, et non détruire; s'ils se fussent appliqués à nous faire aimer notre constitution, en indiquant les améliorations dont elle était susceptible, et que le temps avait rendues nécessaires; enfin, si, au lieu d'insulter et d'avilir l'autorité, ils eussent voulu sincèremeut l'éclairer, la guider, la seconder dans des réformes successives, sagement combinées avec l'état des mœurs et le progrès des lumières, ils eussent rendu de grands services, et, ouvrant à la littérature une nouvelle carrière, lui eussent acquis une nouvelle gloire. Telle était la mission que les

circonstances et les besoins de l'époque leur imposaient. Un seul sut la remplir, Montesquieu. Ce grand homme, dans sa maturité, expia par *l'Esprit des Lois* le tort des *Lettres Persannes*. Voltaire, au contraire, qui avait honoré son génie par deux monumens nationaux et patriotiques, la *Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*, se livrant ensuite à une coupable licence, se montra aussi mauvais citoyen que mauvais philosophe. Ceux qui le prirent pour modèle et pour chef, surpassèrent encore ses déportemens : ils ne gardèrent aucune mesure, se firent une loi de ne respecter aucune loi, d'attaquer, de renverser les institutions établies, pour élever de leurs débris un autel à je ne sais quelle divinité, qu'ils appelaient la raison, et à laquelle ils n'offraient pour hommage que des vœux séditieux et pervers : ils rompirent tous les liens de la morale, brisèrent tous les freins des passions, éteignirent dans les consciences le flambeau de la foi, et appelèrent les hommes à la liberté, en faisant tout ce qu'il fallait pour les en rendre indignes.

Enfin, nous l'avons obtenue, cette liberté,

l'objet de tant de recherches et de débats, la source de tant de fautes et de malheurs : elle nous a été octroyée sous la seule forme qui convient aux nations de l'Europe et à l'état de notre civilisation. Si, comprenant bien son esprit, nous savons en jouir sans en abuser, elle aura sur les mœurs, ainsi que sur les lettres, la plus salutaire influence, et ouvrira à notre patrie une nouvelle ère de bonheur et de gloire : mais si, forçant ses principes et dépassant ses limites, nous voulons tenter encore d'imprudens essais, il en résultera un double danger, et, sous le rapport politique comme sous le rapport littéraire, nous courrons risque d'être entraînés bientôt à une véritable décadence.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ancien gouvernement, en France, était modéré : mais il l'était plutôt de fait que de droit. Les pouvoirs intermédiaires, n'étant pas réglés par des lois fixes et fondamentales, s'étendaient ou se resserraient selon leurs propres forces ou celles de la royauté. Au-delà ou en deçà de leurs attributions, ils usur-

paient sur l'autorité souveraine, qui, à son tour, usurpait sur eux; et de ce conflit naissait une alternative d'abus également préjudiciables à l'intérêt public. Ainsi, les états-généraux, qui avaient été complices de la ligue, cessèrent d'être convoqués; la noblesse, si souvent inquiète et turbulente, fut opprimée par Richelieu et subjuguée par Louis XIV; les parlemens, qui s'étaient fait craindre dans les troubles de la fronde, souffrirent depuis des exils et des persécutions, dès qu'ils résistaient aux volontés de la cour. Un tel ordre de choses plaçait entre le danger d'une révolution et celui du despotisme : presque toujours l'on vit la nation pencher vers l'un ou l'autre de ces excès, et si elle se préservait d'y tomber, c'était moins par la nature, par la force de ses institutions, que par l'effet de ses mœurs, de son caractère propre, surtout par cet honneur, sentiment inné des Français, qui, *régnant comme un monarque sur le Prince et sur le peuple*, selon l'expression de Montesquieu, mettait également des bornes à la puissance et à l'obéissance.

Quand les principes moraux, altérés et re-

lâchés, cessèrent de suppléer aux principes politiques, nous ne pûmes éviter les deux états vers lesquels nous tendions; nous passâmes par une révolution et par le despotisme: tour-à-tour anarchistes sanguinaires et volontaires esclaves, nous ne nous sauvâmes de l'horreur et du mépris des autres nations qu'en couvrant de lauriers nos crimes et notre servitude. L'esprit militaire fut le refuge de l'honneur national, et le nom français, illustré par la victoire, conserva toute sa dignité. Mais si la gloire des armes brilla parmi nous d'un nouvel éclat sous des gouvernemens extrêmes, il n'en fut pas de même de la gloire des lettres; elle s'éclipsa presque entièrement et ne jeta plus que de pâles lueurs. L'existence compromise ne laissait pas assez de loisir pour se livrer aux plaisirs de l'esprit. La littérature est comme ces plantes dont les germes, quelquefois, s'échauffent et se développent dans les temps d'orages, mais dont les fruits ne mûrissent jamais que dans une saison tempérée. J'ai expliqué comment, au dix-septième siècle, le génie sut affranchir la pensée, et, s'établissant en censure politique, modéra, par sa noble hardiesse, l'autorité

la plus absolue. La liberté, alors, était dans nos mœurs plutôt que dans nos lois : peut-être qu'aujourd'hui elle est dans nos lois plutôt que dans nos mœurs. Quoi qu'il en soit, après de funestes expériences et de rudes leçons, après avoir souffert tous les maux des excès contraires, où nous avait précipités notre impétuosité naturelle, revenus des illusions décevantes et des vaines théories, nous semblons nous être arrêtés au terme moyen, qui, en politique comme en morale, est la raison. Le gouvernement représentatif a résolu le problême difficile d'accorder nos vœux avec nos mœurs : il concilie tous les intérêts, il fixe et assure tous les droits; il réunit, par une heureuse combinaison, les avantages de la monarchie et ceux de la démocratie : c'est une transaction équitable entre le peuple et le monarque, ainsi qu'entre le passé et le présent; c'est la garantie la plus sûre du trône et de la liberté, la juste balance des pouvoirs, l'habile ressort qui pousse et retient les passions, l'heureux secret de faire concourir le vice même au bien général; enfin, c'est le véritable gouvernement modéré, fruit de la maturité des nations. Assurément, à aucune

époque de notre histoire, les circonstances politiques n'ont été plus favorables aux progrès et aux développemens des facultés intellectuelles : j'ose dire même que si elles se fussent rencontrées au dix-septième siècle, avec les autres circonstances de l'époque, le génie littéraire, tout admirable qu'il fut alors, aurait pris encore plus d'essor; et si, de nos jours, elles étaient sans influence et sans résultat sur les lettres, c'est que rien ne saurait plus faire reverdir cette branche des arts, dont la sève serait épuisée.

Rassurons-nous, Messieurs : grâce au ciel, nous n'en sommes pas là. L'on a pu même remarquer, depuis la restauration, un mouvement dans les esprits, une fermentation dans les idées, qui n'annoncent rien moins que le dépérissement. Si quelque chose est à craindre aujourd'hui, c'est plutôt l'excès opposé, c'est une exhubérance d'imagination qui, nous poussant à tout ce qui est neuf et hardi, nous expose à des écarts funestes au bon goût, ainsi qu'au bon sens. Prenons garde, pour ne point être froids et vulgaires, de tomber dans l'exagération et la bizarrerie :

par là nous ne nous sauverions pas de la décadence, car l'on périt également et dans les langueurs et dans les convulsions. La décadence a deux degrés et deux caractères distincts : celui de la fadeur et de la sécheresse, celui de l'extravagance et du désordre. A la fin du siècle dernier, nous penchions plus vers le premier : aujourd'hui, peut-être, nous penchons davantage vers le second, et, en changeant de position, nous n'avons fait que changer de danger. Défions-nous surtout de cet ambitieux désir de perfectionnement, de cet orgueilleux esprit d'indépendance et de réforme, qui déjà nous ont conduits à l'absurde et à l'anarchie : dans un genre différent, nous arriverions encore au même résultat. La seule ligne qu'il nous convient de suivre, en littérature comme en politique, est celle qui nous est tracée par notre gouvernement, c'est la ligne intermédiaire, également distante de l'asservissement et de la licence, une sage liberté, réglée et limitée par les lois, et d'accord avec une autorité légitime et salutaire.

Non, sans doute, l'arbre qui a couvert la

France de ses rameaux féconds, n'est point encore près de périr, et plusieurs jets vigoureux attestent une végétation nouvelle, sur laquelle on peut fonder les plus flatteuses espérances. Mais tout dépendra de la direction que prendront ces jeunes surgeons : s'ils s'égarent, s'ils s'écartent du tronc protecteur, ils perdront de bonne heure leur force et leur verdeur, ils ne parviendront pas à un entier développement; en un mot, s'ils ne sont greffés par la raison et par le goût, ils ne porteront que des fruits sauvages et sans maturité. Ce n'est point assez d'être né heureusement, il faut encore que le travail et l'étude secondent les dispositions de la nature. Point de perfection dans les arts, si l'on ne s'assujétit à des règles fixes et fondamentales que l'expérience et le bon sens ont posées, véritable résultat du progrès des lumières. Lorsqu'une langue a produit des chefs-d'œuvre, admirés universellement, lorsqu'elle a été consacrée par le talent et le génie, qui l'ont polie, épurée, on doit la considérer comme formée, et il n'est plus permis de changer l'*acception* des mots, ni d'en créer de nouveaux, sans nécessité et par le seul désir de se distinguer;

sinon l'on ne tarderait pas à dénaturer ce qu'on aurait perfectionné; l'abus suivrait infailliblement l'innovation; l'incorrection, le néologisme s'introduiraient dans le style; on ne s'entendrait plus d'un siècle à l'autre, et les meilleurs ouvrages tomberaient en discrédit, par cela seul qu'ils seraient anciens. *Substituer*, dit Voltaire, *à un terme d'usage, un autre terme qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. Le siècle de Louis XIV mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.*

Les lettres subissent deux époques de barbarie : l'une, avant le goût, est celle des pédans, qui sont esclaves de l'autorité et entêtés de la routine; l'autre, après le goût, est celle des novateurs, qui affectent l'indépendance et s'abandonnent à tous les déréglemens de l'imagination. Les premiers retardent les progrès de la langue; les seconds la corrompent. Nous avons eu autrefois le jargon inintelligible des pédans : peut-être pourrait-on reconnaître aujourd'hui le jargon non moins

inintelligible des novateurs, qui nous menacent de la dernière espèce de barbarie, celle qui ne laisse plus aucun espoir.

Mais si la littérature est, comme on l'a dit, *l'expression de la société*, elle doit changer toutes les fois que la société change. Oui, dans son esprit, non dans ses *formes*, *qu'il* faut respecter quand le goût les a fixées. J'entends par l'esprit de la littérature, la nature des idées et des sujets, le caractère général des écrits et des auteurs d'une nation : *voilà* ce qui est relatif aux circonstances, aux dispositions et aux besoins de l'époque, voilà ce qui reçoit les diverses modifications qui résultent de l'instabilité des mœurs et des institutions. Ainsi, sous Louis XIV, la galanterie, la piété, de hauts sentimens d'honneur sont empreints dans tous les ouvrages d'un genre noble et sérieux ; la grandeur et la dignité du monarque semblent s'y réfléchir, et ils expriment souvent l'admiration nationale dont il était l'objet. La satire, la morale, la comédie s'appliquent à retracer les travers d'une cour brillante, la manie du bel-esprit, la fausseté de la dévotion, que le vice met à profit,

quand la vertu l'a mise en honneur. Les auteurs de ce beau règne ont eu sans doute de précieux avantages : ils succédaient à des siècles d'érudition qui leur avaient amassé d'abondantes richesses; ils défrichaient un champ neuf et inculte ; ils étaient entourés de grands objets et de tout l'éclat de la prospérité nationale ; ils avaient à former le goût d'un peuple qui s'élançait aux plaisirs de l'esprit avec toute la vivacité qui lui est naturelle, et dont l'intelligence, nouvellement développée, était fraîche encore aux impressions du talent et du génie ; enfin, ils avaient à doter la patrie d'une gloire nouvelle. C'étaient là de puissans motifs d'émulation. Mais nous-mêmes en manquons-nous, Messieurs, et méconnaîtrions-nous les avantages non moins précieux que présente notre époque ? Quelles que conquêtes que nos prédécesseurs aient faites dans les belles-lettres, ils nous ont laissé des lauriers à cueillir ; quelqu'étendue qu'ait été leur carrière, ils n'ont pu ouvrir et parcourir toutes les routes, parce qu'ils n'avaient point dans leurs institutions, ainsi que je l'ai observé, ce ressort heureux, ce beau principe d'enthousiasme, qui donne tant d'inspirations à la poésie,

à l'éloquence, et auquel les Grecs et les Romains ont dû leurs plus grands succès. Je veux dire la liberté, et le noble sentiment qu'elle fait naître, le patriotisme. C'est ce principe de notre gouvernement actuel, qui doit empreindre notre littérature d'un caractère nouveau, qui doit lui donner un accent plus ferme et plus passionné, l'animer d'un intérêt plus important et plus puissant : c'est lui qui formera des orateurs, des publicistes, des historiens, des poètes épiques, peut-être. Mais les genres mêmes qui ont été traités avec le plus de supériorité sont loin d'être épuisés, et nous ne devons pas redouter la concurrence, puisque nous avons les moyens de faire autrement. Il faut étudier nos plus illustres devanciers, non pour les imiter servilement, mais pour apprendre à tirer parti de notre position comme ils ont su tirer parti de la leur, pour appliquer leurs principes littéraires à un autre ordre de choses, aux besoins, aux idées d'un autre âge; et c'est en consultant bien ces besoins, ces idées, que nous pourrons encore être neufs et originaux, non en changeant et dénaturant la langue. Dès-lors, nous reconnaîtrons que nous n'avons rien à envier aux

temps antérieurs, pas même à cet heureux siècle qui produisit tant d'illustrations. L'espèce de culte que l'on rendait aux anciens, suite de l'érudition scolastique, força Corneille et Racine à choisir presque tous leurs sujets dans les histoires grecque et romaine, et ils avaient la tâche difficile d'allier à de tels sujets la galanterie, qui était le goût du jour. Il fallait tout leur génie pour éviter de faire dans la tragédie ce qu'on avait fait si ridiculement dans le roman. Ils surent concilier ces élémens disparates, et composèrent avec eux des chefs-d'œuvre pour tous les temps. L'on n'a point aujourd'hui à surmonter une pareille difficulté. L'intérêt public appelle des sujets plus récens. Un double but est proposé aux disciples de Melpomène : de rendre notre histoire poétique et la tragédie nationale; c'est-à-dire de ramener la tragédie à sa destination primitive, à son véritable caractère; et, en attribuant à l'ambition plus qu'à l'amour les événemens qui influent sur la destinée des peuples, on sera tout à la fois d'accord avec nos mœurs et avec la vérité.

Tout ce qui est le principe de vertus ou de

crimes, peut être le principe de vices et de travers. C'est ce dernier côté des passions que doit saisir la comédie, dont l'objet est de nous corriger par le sarcasme et le ridicule, comme celui de la tragédie est de nous corriger par la terreur et la pitié. Celle-ci présente d'effrayans tableaux ou d'illustres exemples : celle-là offre des traits piquans et satiriques, des scènes vives et animées de la vie commune. L'une s'applique davantage à émouvoir l'âme; l'autre s'attache plus à éclairer l'esprit. Toutes deux doivent combiner leurs effets sur les mœurs et les passions du temps. Si Molière existait de nos jours, il attaquerait peut-être encore les mêmes vices, en leur prêtant des intérêts nouveaux ; car les vices, qui conservent toujours le même fond, changent de couleur en changeant d'objet. Le charlatanisme a été d'abord scientifique et pédantesque ; puis philosophique et sentimental : aujourd'hui il est politique et patriotique, et il n'a pas cessé de faire des dupes. L'imposture ne se renferme plus au sein d'une famille, et ne se borne pas à frustrer un héritier ; elle monte hardiment à la tribune, ou s'insinue près du Prince, et aspire à gouver-

ner l'État. L'amour de l'argent a suivi cette progression ; il s'est étendu sur une plus grande échelle, il s'est développé sur un plus vaste plan ; il est devenu la cupidité, qui est l'ambition de l'avarice... Mais je m'aperçois que je ne fais que signaler ce qui a été déjà heureusement saisi. C'est ainsi qu'on atteindra le vrai, c'est ainsi qu'on marchera sur les traces glorieuses du père de la comédie ; et l'on ne rencontrera pas les mêmes entraves. Molière ne put triompher des cabales nombreuses et puissantes qui s'étaient élevées contre lui que par la faveur du Prince, au service duquel il était attaché particulièrement. Sans cette position, qui fit sa hardiesse et sa force, il eût été cent fois perdu, et nous n'aurions jamais joui de ses chefs-d'œuvre. Il fallait un roi plein de goût et absolu comme Louis XIV, pour soutenir un poète comique tel que Molière. Mais le génie qui, de nos jours, serait appelé à la même vocation, ne dépendrait pas ainsi d'une circonstance éventuelle et passagère ; la seule faveur dont il aurait à se rendre digne, serait celle du public, et la seule protection qu'il aurait à réclamer, serait la loi.

Ce que je viens de dire de la comédie s'applique également à la satire et à la morale, car ces trois sœurs ont à exploiter le même fonds. En vain dira-t-on qu'il est épuisé. Le champ du vice et du ridicule ne s'épuise jamais. Plût à Dieu que nous pussions nous féliciter d'une telle stérilité, et que les mœurs eussent gagné ce que l'art aurait perdu! Malheureusement, nous sommes plus riches, sous ce rapport, que nous le croyons, ou que nous voulons le faire croire, et, dans tous les temps, nos folies, nos sottises, nos faiblesses alimentent les lettres, comme nos maladies font vivre les médecins. Boileau, qui se joignit à Molière pour se moquer des prétentions des beaux-esprits, épargnerait-il plus aujourd'hui les prétentions des novateurs, et toujours défenseur du goût et de la raison, ne ferait-il pas justice du *romantisme* comme il fit justice du pédantisme? Combien de fausses vertus La Rochefoucauld ne saurait-il pas encore démasquer, et quels nouveaux développemens il pourrait donner au système d'égoïsme et d'amour-propre dont il accusa le cœur humain! Et La Bruyère, quelle foule de caractères pittoresques s'offriraient à lui! Il peindrait l'orgueil de la for-

tune, plus insupportable cent fois que l'orgueil de la naissance; la suffisance des gens en place, plus ridicule encore que la fatuité des courtisans : il ferait ressortir des contrastes piquans entre les opinions et les mœurs, entre les maximes et la conduite : il nous montrerait ces bons amis de l'égalité, si despotes dans leur intérieur, ces généreux patriotes, si avides de distinctions et d'honneurs, ces royalistes tendres et dévoués, qu'un mécompte, un refus, une disgrâce, changent tout-à-coup en démagogues effrénés : il représenterait nos jeunes gens, devenus plus sérieux, mais non plus sages, s'occupant très-inconsidérément de graves intérêts, mettant dans l'esprit de parti toute la licence qu'ils mettaient autrefois dans leurs plaisirs, et remplaçant les égaremens du cœur par les égaremens de la politique..... J'ai dit que les agitations de la société, en poussant les passions au-dehors et donnant plus de saillie aux traits du caractère, favorisaient les études de l'observateur : dès-lors ce siècle plus qu'aucun autre doit être celui de la morale. La philosophie s'élevant aux plus hautes considérations, sans craindre les tracasseries du pou-

voir, poursuivra ses investigations jusque sur le terrein de la politique, et, accomplissant l'œuvre que l'illustre Montesquieu s'était proposée, elle fera en sorte que chacun ait de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, sa patrie, ses lois, son Prince; qu'on puisse mieux sentir le bonheur de sa position et tous les avantages du système social sous lequel on vit; que ceux qui gouvernent se rendent plus dignes du commandement, et que ceux qui sont gouvernés aient plus de plaisir à obéir. Telle est la grande et noble tâche qui appartient à l'écrivain, de nos jours. Devenu, par la liberté de la presse, pouvoir dans l'État, c'est à lui d'éclairer, de diriger l'opinion, de former un esprit public en France, de répandre les principes d'une sage liberté : mais exempt de toute passion, et uniquement dévoué aux intérêts de la patrie, il doit se refuser à servir des ambitions particulières et de viles intrigues, à être l'organe et l'instrument d'une faction : il doit signaler les abus partout où ils se montrent, réprimer la licence, ainsi que l'arbitraire, et, méprisant une vaine faveur, n'écoutant que sa conscience, ferme autant qu'incorruptible, obéir à son mandat,

qui lui ordonne de dire également la vérité aux peuples et aux monarques. Enfin, la littérature est redevable à la société des inspirations qu'elle en recevait autrefois, et, si par elle, alors, les mœurs influençaient le gouvernement, c'est par elle, aujourd'hui, que le gouvernement doit influencer les mœurs.

Messieurs, me voici parvenu au terme de ma course. Heureux, si j'y retrouve votre attention! Plus heureux, si mes paroles n'ont pas fait tort à mes sentimens, et si j'ai pu mériter votre approbation, du moins par mes intentions!

Je vais, en peu de mots, résumer et fixer mes idées, afin de présenter, s'il m'est possible, la solution de la question dans tout son jour.

Je me suis appliqué d'abord à constater l'effet de la législation, en général, sur les productions de l'esprit. J'ai parcouru les différens peuples, anciens et modernes, trouvant partout la nature des idées et des écrits d'ac-

cord avec la nature des institutions. J'ai rapporté les plus heureux développemens de l'intelligence, les plus belles conquêtes du génie, à la liberté de penser. J'ai expliqué comment, à une époque fameuse, les mœurs avaient suppléé aux lois pour nous faire jouir de cette liberté; comment ensuite on s'égara, en voulant la rendre légale. Je l'ai vue s'éteindre dans nos troubles civils et dans nos guerres d'invasion; puis renaître avec nos Princes légitimes, qui sont revenus pour accomplir tous les voeux de la nation. Analysant le gouvernement représentatif, j'y ai reconnu un esprit de modération et de sagesse, en même temps que le principe des plus généreuses inspirations. De ce nouvel ordre de choses il m'a paru résulter des modifications dans l'expression de la pensée : mais j'ai démontré que l'abus était voisin de l'innovation; qu'il fallait être libre et hardi, sans cesser d'être pur et correct; fort et profond, sans cesser d'être clair et précis : que surtout le talent tirerait désormais sa principale puissance d'un noble désintéressement, d'un sincère patriotisme, d'une réputation méritée d'honneur et de probité, et que le ministère de l'homme de let-

tres, en recevant des besoins actuels de la société une plus haute importance, une plus grande responsabilité, semblait se rapprocher du ministère de l'homme d'état.

Ainsi, Messieurs, la restauration, si favorable à notre système politique, ne le sera pas moins à notre littérature : elle lui ouvrira de nouvelles routes, lui créera de nouvelles ressources, l'enrichira de nouveaux chefs-d'œuvre; elle complètera, sous ce rapport, notre prospérité et notre gloire. A l'éloquence de la chaire, nous joindrons l'éloquence de la tribune; et déjà de brillans essais ont assez prouvé ce que nous pouvons faire en ce genre : à la couronne de la tragédie nous entrelacerons celle de l'épopée, dont Voltaire a offert la première fleur : aux charmes des mémoires nous ajouterons la dignité de l'histoire : enfin à la morale, à la philosophie, s'unira la politique; et, apprenant les devoirs du citoyen, après avoir appris les devoirs de l'homme, il ne manquera rien à nos connaissances non plus qu'à notre renommée; nous aurons laissé des traces lumineuses dans toutes les voies de l'esprit humain.

DES MORALISTES FRANÇAIS,

ET DU CARACTÈRE

QU'IL CONVIENT DE DONNER ACTUELLEMENT

A LA MORALE.

DES
MORALISTES FRANÇAIS,
ET DU CARACTÈRE
QU'IL CONVIENT DE DONNER ACTUELLEMENT
A LA MORALE.

Quatre écrivains illustres caractérisent particulièrement la morale en France : Pascal, La Rochefoucauld, Le Bruyère et Vauvenargues. Les trois premiers appartiennent au XVIIe siècle ; le dernier appartient au XVIIIe. Depuis ces maîtres fameux, une prévention défavorable s'est prononcée contre quiconque tenterait de suivre la même carrière ; prévention que semble légitimer une supériorité incontestable, et qui prend sa source dans une juste admiration, mais qui n'en est pas moins nuisible aux progrès de la science et destructive de toute émulation. En effet, comment

triompher tout à la fois de telles dispositions et de la crainte qu'inspirent naturellement de si redoutables devanciers ? Comment le talent pourrait-il croître et se développer, lorsqu'il ne trouve, au lieu des encouragemens et de la bienveillance dont il aurait besoin, que dégoûts et satiété ? Il semble que les hommes aient encore moins de puissance pour jouir que pour produire, et que la nature n'ait accordé, pour goûter les ouvrages de l'esprit, qu'une certaine mesure de sensibilité, que les premiers chefs-d'œuvre absorbent, épuisent complètement. De-là, peut-être, la décadence rapide qui suit les siècles les plus favorisés, et qui provient moins de l'affaissement des talens que de la lassitude du public. Sans doute les premiers venus, en quelque genre que ce soit, mais surtout en morale, ont de grands avantages ; ils s'emparent des principes les plus riches, les plus féconds, ils saisissent les traits les plus saillans, les plus généraux, et ils se créent une manière propre, qui leur assure le mérite de l'originalité et de l'invention. C'est ce qu'ont fait les quatre hommes célèbres que nous avons nommés : chacun a su imprimer à la morale un carac-

tère distinctif, en rapport avec la nature de son génie : elle est forte et sublime dans Pascal, ingénieuse et profonde dans La Rochefoucauld, pittoresque et animée dans La Bruyère, touchante et consolante dans Vauvenargues. Quel caractère pourrait-on lui donner désormais ? Il nous a semblé qu'il en restait un encore, le moins brillant de tous, mais non le moins utile, celui d'une raison impartiale, d'une exacte équité, d'une sage modération, également éloignée de la triste austérité, de l'amère satire, de la molle complaisance ; défauts qu'on a cru remarquer dans nos grands moralistes, et qui semblent provenir du système particulier que chacun a embrassé, ainsi que de leur position relative. Il est de fait que l'établissement d'un système, si avantageux pour donner du relief à un ouvrage, de la force et de l'éclat aux pensées, pousse toujours un peu à l'exagération, et ce n'est même quelquefois qu'à cette condition qu'on séduit et entraîne les esprits : mais alors il y a danger, ou du moins l'on manque le but en le dépassant. Ainsi, Pascal, solitaire et janséniste, s'élève peut-être trop au-dessus des intelligences communes et des

faiblesses de l'humanité : uniquement inspiré par la religion, il est peut-être trop théologien pour les gens du monde ; il monte si haut la vérité et la vertu, qu'on ne se sent pas assez de lumières ni assez de forces pour les atteindre ; on contemple le philosophe chrétien dans les cieux ; mais l'on reste à terre, désespérant de suivre son vol sublime. La Rochefoucauld et La Bruyère, qui vivaient à la cour, ne paraissent frappés que des vices et des travers de la société, que des infirmités de notre nature : leurs réflexions nous instruisent, nous éclairent, leurs peintures nous humilient ou nous divertissent ; ils nous apprennent à reconnaître, à détester le mal, plutôt qu'à aimer, à pratiquer le bien : ils inspirent l'indignation ou le mépris, rarement la compassion, l'indulgence, et sont plus propres à nous rendre satiriques et misanthropes, que sages, bienfaisans et heureux. Vauvenargues, qui n'a pas eu le temps de mûrir, a vu les hommes avec toutes les illusions du jeune âge ; il les a jugés avec cette candeur, cette confiance généreuse qui étaient dans son âme, et, se croyant appelé à une mission nouvelle, il a entrepris de venger

l'espèce humaine du dénigrement philosophique dont il lui semblait qu'elle était l'objet depuis trop long-temps : ses idées sont nobles, élevées, encourageantes ; mais elles tendent à discréditer la raison, et même la conscience, au profit des passions, à faire prévaloir, sur la réflexion, un intérêt aveugle ou des penchans intéressés. On en jugera par quelques citations, que nous accompagnerons d'observations, insistant sur ce moraliste, qui ne nous semble pas suffisamment jugé.

« La raison nous trompe plus souvent que « la nature. »

Oui, si Vauvenargues entendait par la *nature,* cette voix intérieure de l'âme qui est la conscience. Mais d'autres pensées nous démontreront qu'il ne s'agit ici que de la voix des sens et des passions. Or, celle-là nous trompe assurément plus souvent que la raison.

Pascal aussi a déprimé la raison ; mais c'est pour la soumettre à la religion, tandis que Vauvenargues, comme l'on voit, ne veut la

soumettre qu'à la nature. Voilà ce qui distingue ces deux moralistes. Il faut reconnaître, en dépit du dernier, que la raison est encore la meilleure règle de nos actions, après la religion. C'est par elle que Socrate avouait qu'il était parvenu à vaincre en lui une nature très-vicieuse.

« Personne n'est sujet à plus de fautes que « ceux qui n'agissent que par réflexion. »

Qu'est-ce à dire ? L'intelligence que *Dieu* nous a donnée ne serait-elle qu'une occasion de fautes ? N'est-ce pas, en faisant un noble usage de cette faculté, que les philosophes de l'antiquité ont justement mérité le titre de sages ? A la différence de ceux de nos jours, qui ne s'en sont servi que pour égarer et pervertir.

« Le mépris de notre nature est une erreur « de notre raison. »

« La raison rougit des inclinations de la « nature, parce qu'elle n'a pas de quoi con- « cevoir la perfection de ses plaisirs. »

La perfection des plaisirs de la nature ! L'usage n'en démontre-t-il pas le vide et l'insuffisance ? Et si l'âme rougit des inclinations des sens, c'est qu'elle conçoit de plus hautes jouissances.

« Il y a plus de faiblesse que de raison à « être humilié de ce qui nous manque : c'est « la source de toute bassesse. »

Et l'humilité chrétienne est-elle une faiblesse ?

« Ce qui me paraît de plus noble dans no- « tre nature, est que nous nous passions si ai- « sément d'une plus grande perfection. »

S'efforcer d'acquérir cette perfection, me paraît plus noble encore.

« Nous pouvons parfaitement connaître no- « tre imperfection, sans être humiliés par cette « vue. »

Tant pis, vraiment.

« La pensée de la mort nous trompe, car « elle nous fait oublier de vivre. »

Il me semble, au contraire, qu'elle nous apprend à bien vivre.

« La conscience est la plus changeante de « toutes les règles...... plus trompeuse que la « raison et la nature. »

Ce qui est changeant et trompeur en nous, est l'intérêt, accessible à toutes les erreurs qui flattent nos penchans, non la conscience, lumière pure et céleste, que Dieu a mise dans notre âme pour nous faire discerner le bien et le mal, et qui nous rend plus coupables si nous choisissons le dernier.

« J'ai la sévérité en horreur, et ne la crois « pas fort utile. »

« La morale austère anéantit la vigueur de « l'esprit, comme les enfans d'Esculape dé- « truisent le corps pour détruire un vice du « sang souvent imaginaire. »

Je demande si le stoïcisme des payens et le jansénisme des chrétiens, qui ont professé l'un et l'autre la morale la plus austère, ont anéanti la vigueur de l'esprit, ou si plutôt ces deux écoles n'ont pas produit les esprits les plus fermes et les plus vigoureux.

« On dit qu'il ne faut pas juger des ouvra-« ges de goût par réflexion, mais par senti-« ment. Pourquoi ne pas étendre cette règle « sur toutes les choses qui ne sont pas du res-« sort de l'esprit, comme l'ambition, l'amour, « et toutes les autres passions ? » — Parce que les ouvrages de goût n'ont pas d'effet moral, tandis que les passions en ont un très-important, qui a une grande influence sur les destinées humaines.

« Je pratique ce que je dis. Je porte rare-« ment au tribunal de la raison la cause du « sentiment; je sens que le sang-froid et la « passion ne pèsent pas les choses à la même « balance, et que l'un et l'autre s'accusent « avec trop de partialité. Ainsi, quand il m'ar-« rive de me repentir de quelque chose que « j'ai faite par sentiment, je tâche de me con-

« soler, en pensant que j'en juge mal par ré-
« flexion, et en me persuadant que je ferais
« la même chose, malgré le raisonnement,
« si la même passion me reprenait. » — Voilà
le moyen de persévérer dans ses fautes, et de
ne jamais recueillir les fruits du repentir.

Ces maximes font connaître dans quel esprit Vauvenargues avait conçu la morale. Nous remarquerons au surplus qu'elles étaient en rapport avec les dispositions du siècle, avec cette haute opinion que les *hommes* commençaient à prendre d'eux-mêmes, avec ce culte nouveau qu'on rendait à la nature, avec ce besoin d'innovations et de réforme qui déjà travaillait les esprits. A une nation qui tendait à se régénérer, il fallait un jeune moraliste, plein de confiance dans les facultés humaines, et les idées généreuses de Vauvenargues pouvaient épurer des vœux que, malheureusement, pervertirent de vils intérêts, de coupables ambitions. Ses prédécesseurs s'étaient également conformés à l'esprit de leur temps, aux circonstances de leur époque; car même pour corriger les hommes, il ne faut pas trop les heurter, et il y a tou-

jours moyen de leur plaire, en leur présentant des leçons utiles. L'austérité de Pascal ne rebutait pas un public qui courait en foule aux sermons de Bourdaloue, de Bossuet, qui prenait une part très-vive aux querelles religieuses, et s'était déclaré en faveur de la sévère doctrine de Port-Royal contre la morale relâchée des Jésuites; un public dont les mœurs fortes et prononeées offraient tous les contrastes, et où l'on voyait, comme par une sorte de miracle, dû aux sublimes inspirations de la parole sacrée, les conversions les plus édifiantes, les pénitences les plus rigoureuses, succéder tout-à-coup aux pompes du monde, à l'enivrement des plaisirs, aux erreurs et aux déréglemens de la jeunesse. Mais ce même public était agité aussi par des intrigues de cour; il avait vu, sous une régence orageuse, mille passions se développer, s'enflammer, et l'ambition se liguer avec l'amour pour fomenter la guerre civile. Or, il fallait lui découvrir les ressorts secrets de ces intrigues, les principes, souvent si honteux, de ces passions, ainsi que des actions dont il avait été lui-même le témoin, l'instrument et la victime; il fallait lui démontrer sous com-

bien de formes diverses le vice se déguise à ses yeux, et par combien de fausses vertus il se laisse abuser; il fallait, enfin, dépouillant de tous leurs prestiges ces hauts personnages, l'objet de son admiration et de son envie, les livrer nus à son observation et à sa malice. C'est ce qu'ont fait La Rochefoucauld et La Bruyère : ils ont représenté l'homme dans le courtisan, dans le grand seigneur, et ils l'ont représenté en relief, parce que, dans ces hautes positions sociales, tous les traits de la physionomie humaine ressortent *davantage*. Leurs peintures ont paru à la fois si piquantes et si vraies, qu'elles ont obtenu le suffrage de ceux-là même qui en étaient les sujets : ils se sont plus à se reconnaître les uns les autres, ils ont été frappés de leur propre ressemblance, et ont ri d'eux-mêmes; car, à cette époque, si l'on n'était plus sage qu'à aucune autre, on avait du moins le bon esprit de savoir supporter la vérité; l'estomac était assez robuste pour digérer une nourriture forte et substantielle. Il n'en est pas de même aujourd'hui, la délicatesse de notre tempérament exige des ménagemens : devenus plus graves, plus sérieux, nous sommes

aussi plus susceptibles, et je ne chercherai pas la cause de cette susceptibilité, de peur de la blesser. Quoi qu'il en soit, on se récrie, on se révolte contre toutes les vérités sévères et humiliantes; on les repousse comme des calomnies et des blasphèmes : l'imprudent qui a osé les émettre, est aussitôt dénoncé à l'animadversion publique, poursuivi de vives clameurs, de réclamations véhémentes, flétri des noms odieux de *détracteur du siècle*, *d'ennemi des lumières et de la civilisation*. Chose singulière et remarquable ! Jamais peut-être on ne se permit plus d'injurier, de diffamer les particuliers, et jamais l'on n'eut plus d'égards, de respects pour le corps social; jamais les libelles ne furent plus communs, et les bons livres de morale plus rares. C'est qu'on fait partie du corps social, et qu'on est peu charitable pour son voisin. Néanmoins, il ne faut pas croire qu'un tel état de choses, qu'une semblable disposition des esprits ferme tout accès dans le champ de la morale; c'est le moment d'y rentrer par la belle et large voie que les anciens avaient pratiquée, et dont les modernes s'étaient écartés pour suivre la direction spéciale de leur siècle.

Cette direction les a entraînés dans deux sens opposés. Il s'agit de reprendre la route du milieu, et peut-être conduira-t-elle plus sûrement au but, sinon à celui de la gloire, du moins à celui de l'utilité publique; je n'entends pas une utilité passagère et contemporaine, mais une utilité générale et de tous les temps. Quelles sont les vérités que les hommes repoussent aujourd'hui? Ce sont, avons-nous dit, les vérités satiriques, les observations chagrines ou malicieuses, qui ressemblent à de la misanthropie ou à de la malveillance, les traits du sarcasme et du mépris, par lesquels on paraît vouloir plutôt les humilier que les corriger. Mais ce n'est là qu'une partie de la morale, une partie qui, seule présentée, peut paraître un excès et une injustice. Pour être équitable et pour produire plus de fruits, il convient d'y joindre les vérités honorables à l'humanité, les beaux exemples de vertu, les préceptes imposans, les encouragemens au bien, enfin toutes les pensées nobles et élevées qui, selon l'heureuse expression de Vauvenargues, *viennent du cœur*. Les anciens ont particulièrement traité cette partie de la morale, et, à notre avis, c'est la plus impor-

tante ; car il ne suffit pas d'éloigner du mal, il faut aussi porter au bien. *Apprendre la vertu*, a-t-on dit, *c'est désapprendre le vice*. Oui, sans doute ; mais *désapprendre le vice*, ce n'est pas encore *apprendre la vertu*, et il nous semble qu'on ne s'est point assez proposé ce double but. Si l'on ne nous montre que nos défauts et nos misères, on jette le découragement dans notre âme, on nous rend incapables d'aucun effort généreux, on arrête le développement de nos qualités, l'essor de nos moyens, et l'on paralyse la plus belle faculté de l'homme, celle qu'il a de se perfectionner. Il ne s'agit pas seulement de nous réduire à un état passif, qui nous préserve des actions honteuses ou criminelles, on doit nous inspirer le sentiment de nos forces pour nous exciter à tout ce qu'il y a de bon, de beau, de grand; on peut même trouver dans nos faiblesses des stimulans, comme la médecine trouve des remèdes dans les poisons. La Rochefoucauld a dit : *La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait compagnie*. Qu'on s'adresse donc à la vanité, si la vertu ne peut marcher seule, et j'ose dire que, de nos jours, une telle compagnie ne lui manquera

pas. En morale comme en politique, rien d'absolu, tout est relatif. Ce siècle, avons nous dit, est susceptible; il ne faut pas le choquer par trop de rudesse; mais il ne faut pas non plus l'aduler bassement, comme le font tant de gens, qui s'arrogent une large part des louanges outrées qu'ils lui prodiguent. Les hommes, fiers de leur état actuel, de leurs lumières et de leur civilisation, n'aiment point qu'on les blâme avec hauteur, encore moins qu'on les raille avec malice, ou qu'on les insulte avec mépris, *et ils ne* pardonnent plus la satire, en faveur de l'esprit et du talent. Il ne suffit pas, pour avoir droit de les reprendre, de les amuser, de les faire rire, il faut encore les convaincre ou les toucher. Ils ont cessé de plaisanter, ils veulent raisonner. C'est donc par la réflexion et le sentiment qu'on peut avoir prise sur eux; c'est surtout par la bienveillance, par l'affection qu'on leur témoigne. Un des meilleurs moyens de succès est de leur persuader qu'on ne voudrait les rendre plus sages qu'afin de les rendre plus heureux, et ils supporteront les plus fortes censures, les plus vifs reproches, pourvu qu'ils n'y voyent que la sincé-

rité d'un ami, non l'humeur caustique et haineuse d'un misanthrope.

Du reste, la politique, qui occupe tous les esprits, en créant des mœurs nouvelles, en modifiant les idées, les intérêts, les passions, offre les hommes sous un aspect neuf et piquant, favorable aux études de l'observateur, au pinceau du peintre. Voilà le fonds où l'on doit puiser à présent, et dont on peut tirer des résultats, sinon plus utiles, du moins autres que ceux qui ont été obtenus jusqu'alors. Quant à la forme, nous avouons qu'elle est admirable dans les moralistes que nous avons cités. Leurs ouvrages sont des chefs-d'œuvre de style, qui laissent bien peu d'espoir de les égaler. Mais suit-il de là qu'on ne doive plus écrire sur la morale, après Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues? Autant vaudrait dire qu'il n'est plus permis de faire des tragédies après Corneille, Racine et Voltaire, ni de comédies après Molière. Il est vrai que c'est ce qu'on voudrait nous faire entendre, et, à en juger par ce qu'on nous donne depuis quelque temps, ce n'est pas le danger de l'imita-

tion qui est à craindre. Mais si un tel principe était définitivement admis, nous serions condamnés aux plus extravagantes productions, ou à la plus triste stérilité, et bientôt il n'y aurait plus de littérature en France.

Ainsi, la morale, selon l'esprit particulier et le caractère distinctif des deux siècles précédens, a été traitée dans deux systèmes opposés, qui me semblent également deux excès, quelque soit le génie des auteurs. Sans doute ils ont exposé la vérité, mais *non toute* la vérité; ils ont reproduit fidèlement des traits de la physionomie humaine, non tous ses traits; et, choisissant ceux qui favorisaient davantage l'effet qu'ils voulaient produire, ils n'ont présenté l'homme que *d'un* côté. Reste à le présenter de face, avec ses qualités et ses défauts, sans partialité, sans prévention ni exagération; à concilier nos moralistes par un terme moyen, à tempérer la rigueur des uns par la douceur et l'indulgence de l'autre; en un mot, à rendre un jugement équitable dans le grand procès que la philosophie, depuis si long-temps, instruit sur l'espèce humaine. Dès-lors on aurait at-

teint le but auquel l'expérience semble nous amener, qui est la modération et la raison; sans s'assujétir à aucun système, on n'aurait recueilli de chacun que ce qu'il a d'utile, d'avantageux. C'est ce qu'on veut tenter également aujourd'hui en politique, en métaphysique, en littérature. Notre siècle est celui des transactions, et je ne prétends pas lui en faire un reproche. Mais il semble que, dans les matières dont nous venons de parler, le préjugé et l'esprit de parti règnent encore avec trop d'empire pour céder aux voies de conciliation; et peut-être que ceux qui les emploient, ne pouvant se défendre eux-mêmes de quelque influence secrète, de quelque intérêt particulier, ne savent pas garder une exacte neutralité. Il est difficile, dans les temps d'orage, de tenir une balance égale; le vent des passions la fait toujours pencher d'un côté. La morale offre une atmosphère plus tranquille, qui promet à une telle expérience plus de chances de succès. C'est donc là principalement qu'il faut adopter la ligne intermédiaire, comme la plus droite et la plus sûre, établir le siége de la vérité au milieu des opinions contraires, et, signalant les incon-

véniens, les dangers des exagérations en tous genres, opérer cette fusion de principes, qui, partout ailleurs, n'est peut-être qu'un beau rêve. O vous qui êtes animés de la noble ambition d'instruire, de corriger les hommes, préservez-les également du découragement et de l'orgueil; prenez, dans vos leçons, un ton tout à la fois imposant et affectueux, qui vous concilie leur estime et leur confiance : en rendant le vice effrayant, appliquez-vous à rendre la vertu aimable et séduisante : faites contraster vos tableaux et vos couleurs, dans le double but de plaire et de toucher : à côté de peintures fortes et rembrunies, présentez de riantes et douces images; et sachez échauffer le cœur, en éclairant l'esprit. Mais, dites-vous, le monde, le siècle, n'offrent que de tristes exemples : rentrez dans votre âme, puisez dans votre imagination : malheur à vous, si vous n'y trouvez des modèles de vertu !

FIN.

